

10662

19

V I E
D E
VOLTAIRE,
PAR M. LE MARQUIS
E CONDORCET;
SUIVIE DES
ÉMOIRES DE VOLTAIRE,
Ecrits par lui-même.

TOME SECOND.



L O N D R E S.

M. DCC. XCI.



BRITISH MUSEUM

1851

MÉMOIRES

POUR SERVIR A LA VIE

DE

M. DE VOLTAIRE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Tome II.

A

THE MONIES

OF THE

17

THE VOLUNTARIES

OF THE

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous imprimons ici ces mémoires singuliers, dont une partie seulement a été refondue dans le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*. (*)

Voltaire les commença peu de temps après l'aventure de Francfort, & ensuite les abandonna. Il est même très-vraisemblable qu'il les avait oubliés, & que même longtemps avant de mourir, il n'avait plus l'idée de les laisser après lui.

Une copie trouvée dans ses papiers, fut imprimée quelque temps après sa mort; elle fut lue par *Frédéric*, qui parut insensible à ce qu'elle renfermait d'injurieux, sans

(*) *Mélanges littéraires*, tome II.

• AVERTISSEMENT.

doute parce que sa raison lui fit appercevoir que les traits lancés contre son avarice, sa dureté, & ses prétentions poétiques, paraissant renfermer tout ce qu'un sentiment de vengeance avait pu rassembler contre lui, donnaient plus de poids à ce qu'on disait, dans le même ouvrage, de son génie & de son courage.

Ces mémoires assurent en effet au roi de Prusse tout ce qu'ils ne lui ôtent point; & dans ce sens, les satires dont les auteurs sont instruits, & respectent les vraisemblances, servent souvent plus la renommée de ceux qui en sont l'objet, qu'un silence qui permet quelquefois aux imputations du vulgaire de s'accréditer, & expose les historiens à devenir l'écho des calomnies populaires.

M É M O I R E S.

J'ÉTOIS las de la vie oisive & turbulente de Paris , de la foule des petits-maitres , des mauvais livres imprimés avec approbation & privilège du roi, des cabales des gens de lettres , des bassesses & du brigandage des misérables qui déshonoraient la littérature. Je trouvais , en 1733 , une jeune dame qui pensait à peu près comme moi , & qui prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne , pour y cultiver son esprit , loin du tumulte du monde : c'était madame la marquise *du Châtelet* , la femme de France qui avait le plus de disposition pour toutes les sciences.

Son père , le baron de *Breteuil* , lui avait fait apprendre le latin qu'elle possédait comme madame *Dacier* ; elle savait par cœur les plus beaux morceaux

d'*Horace*, de *Virgile* & de *Lucrèce*; tous les ouvrages philosophiques de *Cicéron* lui étaient familiers. Son goût dominant était pour les mathématiques & pour la métaphysique. On a rarement uni plus de justesse d'esprit, & plus de goût, avec plus d'ardeur de s'instruire; elle n'aimait pas moins le monde, & tous les amusemens de son âge & de son sexe. Cependant elle quitta tout pour aller s'ensevelir dans un château délabré sur les frontières de la Champagne & de la Lorraine, dans un terrain très-ingrat & très-vilain. Elle embellit ce château, qu'elle orna de jardins assez agréables. J'y bâtis une galerie; j'y formai un très-beau cabinet de physique. Nous eûmes une bibliothèque nombreuse. Quelques savans vinrent philosopher dans notre retraite. Nous eûmes deux ans entiers le célèbre *Kœnig*, qui est mort professeur à la Haie, & bibliothécaire de madame la princesse d'Orange. *Maupertuis* vint avec *Jean Bernoulli*; & dès lors

M É M O I R E S. 7

Maupertuis, qui était né le plus jaloux des hommes, me prit pour l'objet de cette passion qui lui a été toujours très-chère.

J'enseignai l'anglais à madame du Châtelet, qui au bout de trois mois le fut aussi bien que moi, & qui lisait également *Locke*, *Newton* & *Pope*. Elle apprit l'italien aussi vite; nous lûmes ensemble tout le *Tasse* & tout l'*Arioste*. De sorte que quand *Algarotti* vint à Cirey, où il acheva son *Neutonianisme* par le dame, il la trouva assez savante dans sa langue pour lui donner de très-bons avis dont il profita. *Algarotti* était un Vénitien fort aimable, fils d'un marchand fort riche; il voyageait dans toute l'Europe, savait un peu de tout, & donnait à tout de la grace.

Nous ne cherchions qu'à nous instruire dans cette délicieuse retraite, sans nous informer de ce qui se passait dans le reste du monde. Notre plus grande attention se tourna long-temps du côté de *Leibnitz*.

& de *Newton*. Madame du Châtelet s'attacha d'abord à *Leibnitz*, & développa une partie de son système dans un livre très-bien écrit, intitulé : *Institutions de physique*. Elle ne chercha point à parer cette philosophie d'ornemens étrangers : cette afféterie n'entraît point dans son caractère mâle & vrai. La clarté, la précision & l'élégance composaient son style. Si jamais on a pu donner quelque vraisemblance aux idées de *Leibnitz*, c'est dans ce livre qu'il la faut chercher. Mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarasser de ce que *Leibnitz* a pensé.

Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les systèmes, & s'attacha aux découvertes du grand *Newton*. Elle traduisit en français tout le livre des principes mathématiques ; & depuis, lorsqu'elle eut fortifié ses connaissances, elle ajouta à ce livre que si peu de gens entendent, un commentaire algébrique qui n'est pas davantage à la portée du commun des lecteurs. M. *Clairault*, l'un

de nos meilleurs géomètres , a revu exactement ce commentaire. On en a commencé une édition ; il n'est pas honorable pour notre siècle qu'elle n'ait pas été achevée.

Nous cultivions à Cirey tous les arts. J'y composai *Alzire*, *Méropé*, l'*Enfant prodigue*, *Mahomet*. Je travaillai pour elle à un *Essai* sur l'histoire générale depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours : je choisis cette époque de *Charlemagne*, parce que c'est celle où *Bossuet* s'est arrêté, & que je n'osais toucher à ce qui avait été traité par ce grand homme. Cependant elle n'était pas contente de l'Histoire universelle de ce prélat. Elle ne la trouvait qu'éloquente ; elle était indignée que presque tout l'ouvrage de *Bossuet* roulât sur une nation aussi méprisable que celle des Juifs.

Après avoir passé six années dans cette retraite , au milieu des sciences & des arts , il fallut que nous allassions à Bruxelles , où la maison du *Châtelet* avait

depuis long-temps un procès considérable contre la maison de *Honsbrouk*. J'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illustre & infortuné grand-pensionnaire de *Witt*, qui était premier président de la chambre des comptes. Il avait une des plus belles bibliothèques de l'Europe, qui me servit beaucoup pour l'Histoire générale; mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare & qui me fut plus sensible: j'accommodai le procès pour lequel les deux maisons se ruinaient en frais depuis soixante ans. Je fis avoir à M. le marquis *du Châtelet* deux cents vingt mille livres, argent comptant; moyennant quoi, tout fut terminé.

Lorsque j'étois encore à Bruxelles, en 1740, le gros roi de Prusse *Frédéric-Guillaume*, le moins endurant de tous les rois, sans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec moi

M É M O I R E S. II

depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques. Le père était un véritable Vandale, qui dans tout son règne n'avait songé qu'à amasser de l'argent, & à entretenir à moins de frais qu'il se pouvait, les plus belles troupes de l'Europe. Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, & jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse, laquelle avait mangé bien vite le peu d'argent qu'elle en avait tiré; & la moitié de cet argent était rentrée encore dans les coffres du roi par les impôts sur la consommation. Toutes les terres royales étaient afferchées à des receveurs qui étaient en même temps exacteurs & juges; de façon que quand un cultivateur n'avait pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenait son habit de juge, & condamnait le délinquant au double. Il faut observer que,

William King of Prussia

quand ce même juge ne payait pas le roi , le dernier du mois , il était lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tuait-il un lièvre , ébranchait-il un arbre dans le voisinage des terres du roi , ou avait-il commis quelque autre faute , il fallait payer une amende. Une fille faisait-elle un enfant , il fallait que la mère , ou le père , ou les parens donnassent de l'argent au roi pour la façon.

Madame la baronne de *Knipausen* , la plus riche veuve de Berlin , c'est-à-dire qui possédait sept à huit mille livres de rente , fut accusée d'avoir mis au monde un sujet du roi dans la seconde année de son veuvage : le roi lui écrivit de sa main que , pour sauver son honneur , elle envoyât sur-le-champ trente mille livres à son trésor ; elle fut obligée de les emprunter , & fut ruinée.

Il avait un ministre à la Haie , nommé *Lucius* : c'était assurément de tous les ministres

ministres des têtes couronnées, le plus mal payé ; ce pauvre homme, pour se chauffer, fit couper quelques arbres dans le jardin d'Hons-lardik, appartenant pour lors à la maison de Prusse ; il reçut bientôt après, des dépêches du roi son maître, qui lui retenaient une année d'appointemens. *Luicius* désespéré se coupa la gorge avec le seul rasoir qu'il eût : un vieux valet vint à son secours, & lui sauva malheureusement la vie. J'ai retrouvé depuis son Excellence à la Haie, & je lui ai fait l'aumône à la porte du palais nommé *la vieille cour* ; palais appartenant au roi de Prusse, & où ce pauvre ambassadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie est une république en comparaison du despotisme exercé par *Frédéric-Guillaume*. C'est par ces moyens qu'il parvint, en vingt-huit ans de règne, à entasser dans les caves de son palais de Berlin environ vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il se

donna le plaisir de meubler tout le grand appartement du palais de gros effets d'argent massif, dans lesquels l'art ne surpassait pas la matière. Il donna aussi à la reine sa femme, en compte, un cabinet dont tous les meubles étaient d'or, jusqu'aux pommeaux des pelles & pincettes, & jusqu'aux cafetières.

Le monarque sortait à pied de ce palais, vêtu d'un méchant habit de drap bleu, à boutons de cuivre, qui lui venait à la moitié des cuisses; & quand il achetait un habit neuf, il faisait servir ses vieux boutons. C'est dans cet équipage que sa majesté, armée d'une grosse canne de sergent, faisait tous les jours la revue de son régiment de géans. Ce régiment était son goût favori & sa plus grande dépense. Le premier rang de sa compagnie était composé d'hommes dont le plus petit avait sept pieds de haut; il les faisait acheter aux bords de l'Europe & de l'Asie. J'en vis encore quelques-uns après sa mort. Le roi son fils, qui

M É M O I R E S. 15

aimait les beaux hommes , & non les grands hommes , avait mis ceux-ci chez la reine sa femme en qualité d'édukes. Je me souviens qu'ils accompagnerent un vieux carrosse de parade qu'on envoya au-devant du marquis de *Beauvau* qui vint complimenter le nouveau roi au mois de novembre 1740. Le feu roi *Frédéric - Guillaume* , qui avait autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques de son père , n'avait pu se défaire de cet énorme carrosse doré. Les édukes qui étaient aux portières pour le soutenir , en cas qu'il tombât , se donnaient la main par-dessus l'impériale.

Quand *Frédéric-Guillaume* avait fait sa revue , il allait se promener par la ville ; tout le monde s'enfuyait au plus vite : s'il rencontrait une femme , il lui demandait pourquoi elle perdait son temps dans la rue : *Va-t-en chez toi , gueuse ; une honnête femme doit être dans son ménage.* Et il accompagnait cette remontrance , ou d'un bon soufflet , ou d'un coup de

pied dans le ventre , ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres du saint évangile , quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce Vandale était étonné & fâché d'avoir un fils plein d'esprit , de graces , de politesse & d'envie de plaire , qui cherchait à s'instruire , & qui faisait de la musique & des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire , il le jetait au feu : le prince jouait-il de la flûte , le père cassait la flûte , & quelquefois traitait son Altesse royale comme il traitait les dames & les prédicans à la parade.

Le prince , lassé de toutes les attentions que son père avait pour lui , résolut un beau matin , en 1730 , de s'enfuir , sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier général ou d'un marchand anglais. Il emprunta quelques centaines de ducats.

Friedrich II. Great.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit*, devaient l'accompagner. *Kat* était le fils unique d'un brave officier général. *Keit* était gendre de cette même baronne de *Knipausen*, à qui il en avait coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étaient déterminés; le père fut informé de tout; on arrêta en même temps le prince & ses deux compagnons de voyage. Le roi crut d'abord que la princesse *Guillemine* sa fille, qui depuis a épousé le prince margrave de Bareith, était du complot; & comme il était expéditif en fait de justice, il la jeta, à coups de pieds, par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine mère, qui se trouva à cette expédition dans le temps que *Guillemine* allait faire le saut, la retint à peine par ses jupes. Il en resta à la princesse une contusion au-dessous du tétou gauche, qu'elle a conservée toute sa vie comme une marque des sentimens paternels, & qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer.

Le prince avait une espèce de maîtresse, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établie à Potsdam. Elle jouait du claveffin assez mal ; le prince royal l'accompagnait de la flûte. Il crut être amoureux d'elle, mais il se trompait ; sa vocation n'était pas pour le sexe. Cependant, comme il avait fait semblant de l'aimer, le père fit faire à cette demoiselle le tour de la place de Potsdam, conduite par le bourreau qui la fouettait sous les yeux de son fils.

Après l'avoir régalé de ce spectacle, il le fit transférer à la citadelle de Cultrin, située au milieu d'un marais. C'est là qu'il fut enfermé six mois, sans domestiques, dans une espèce de cachot ; & au bout de six mois on lui donna un soldat pour le servir. Ce soldat, jeune, beau, bien fait, & qui jouait de la flûte, servit en plus d'une manière à amuser le prisonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis sa fortune. Je l'ai vu à la fois valet-de-chambre & premier ministre, avec

toute l'insolence que ces deux postes peuvent inspirer.

Le prince était depuis quelques semaines dans son château de Custrin, lorsqu'un vieil officier, suivi de quatre grenadiers, entra dans sa chambre, fondant en larmes. *Frédéric* ne douta pas qu'on ne vint lui couper le cou. Mais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers, qui le placèrent à la fenêtre, & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de son ami *Kat* sur un échafaud dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à *Kat*, & s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle, comme il l'avait été à celui de la fille fouettée.

Quant à *Keit*, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le roi dépêcha des soldats pour le prendre: il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal, où il demeura jusqu'à la mort du clément *Frédéric - Guillaume*.

Le roi n'en voulait pas demeurer là.

Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considérait qu'il avait trois autres garçons, dont aucun ne faisait des vers, & que c'était assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le prince royal à la mort, comme l'avait été le czarowitz fils aîné du czar *Pierre I.*

Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines & humaines, qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager. Mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie. En tout cas son autorité paternelle aurait suffi. L'empereur *Charles VI*, qui prétendait que le prince royal, comme prince de l'Empire, ne pouvait être jugé à mort que dans une diète, envoya le comte de *Sekendorff* au père, pour lui faire les plus sérieuses remontrances. Le comte de *Sekendorff*, que j'ai vu depuis en Saxe, où il s'est retiré, m'a juré qu'il avait eu beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au prince.

C'est ce même *Sekendorff* qui a commandé les armées de Baviere, & dont le prince, devenu roi de Prusse, fait un portrait affreux dans l'histoire de son père, qu'il a insérée dans une trentaine d'exemplaires des *Mémoires de Brandebourg*. (*) Après cela, servez les princes, & empêchez qu'on ne leur coupe la tête.

Au bout de dix - huit mois, les sollicitations de l'empereur & les larmes de la reine de Prusse obtinrent la liberté du prince héréditaire, qui se mit à faire des vers & de la musique plus que jamais. Il lisait *Leibnitz*, & même *Wolf* qu'il appelait un compilateur de fatras, & il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les sciences à la fois.

Comme son père lui accordait peu de part aux affaires, & que même il n'y avait point d'affaires dans ce pays, où

(*) J'ai donné à l'électeur Palatin l'exemplaire dont le roi de Prusse m'avait fait présent.

Accusé d'infamie.

tout consistait en revues , il employa son loisir à écrire aux gens de lettres de France qui étaient un peu connus dans le monde. Le principal fardeau tomba sur moi. C'était des lettres en vers ; c'était des traités de métaphysique , d'histoire , de politique. Il me traitait d'homme divin : je le traitais de *Salamon*. Les épithètes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques - unes de ces fadaïses dans le recueil de mes œuvres ; & heureusement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très - belle écriture de *Martin* ; il eut la bonté de me faire présent de quelques colifichets d'ambre. Et les beaux esprits des cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur , que ma fortune était faite.

Un jeune Courlandais , nommé *Keyserling* , qui faisait aussi des vers français , tant bien que mal , & qui en conséquence était alors son favori , nous fut dépêché à Cirey des frontières de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête ; je fis une

L'empereur lui.

M É M O I R E S.

23

belle illumination, dont les lumières dés-
 finaient les chiffres & le nom du prince
 royal, avec cette devise: *L'espérance du*
genre humain. Pour moi, si j'avais voulu
 concevoir des espérances personnelles,
 j'en étais très en droit; car on m'écrivait
mon cher ami, & on me parlait souvent,
 dans les dépêches, des marques solides
 d'amitié qu'on me destinait quand on
 ferait sur le trône. Il y monta enfin lors-
 que j'étais à Bruxelles; & il commença
 par envoyer en France en ambassade ex-
 traordinaire un manchot nommé *Camus*,
 ci-devant français réfugié, & alors
 officier dans ses troupes. Il disait qu'il y
 avait un ministre de France à Berlin, à
 qui il manquait une main, & que pour
 s'acquitter de tout ce qu'il devait au roi
 de France, il lui envoyait un ambassa-
 deur qui n'avait qu'un bras. *Camus*, en
 arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune
 homme qu'il avait fait son page, pour
 me dire qu'il était trop fatigué pour venir
 chez moi; qu'il me priait de me rendre

chez lui sur l'heure, & qu'il avait le plus grand & le plus magnifique présent à me faire de la part du roi son maître. Courez vite, dit madame du Châtelet; on vous envoie sûrement les diamans de la couronne. Je courus, je trouvai l'ambassadeur qui pour toute valise avait derrière sa chaise un quartant de vin de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuisai en protestations d'étonnement & de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de sa majesté, substituées aux solides dont elle m'avait flatté, & je partageai le quartant avec Camas.

Mon Salomon était alors à Strasbourg. La fantaisie lui avait pris, en visitant ses longs & étroits états qui allaient depuis Gueldres jusqu'à la mer Baltique, de voir incognito les frontières & les troupes de France.

Il se donna ce plaisir dans Strasbourg sous le nom du comte du Four, riche seigneur de Bohême. Son frère le prince royal,

royal, qui l'accompagnait, avait pris aussi son nom de guerre ; & *Algarotti*, qui s'était déjà attaché à lui , était le seul qui ne fût pas en masque.

Le roi m'envoya à Bruxelles une relation de son voyage , moitié prose & moitié vers , dans un goût approchant de *Bauchaumont* & de *Chapelle* ; c'est - à - dire , autant qu'un roi de Prusse peut en approcher. Voici quelques endroits de sa lettre :

“ Après des chemins affreux , nous avons trouvé des gîtes plus affreux encore.

Car des hôtes intéressés ,
De la faim nous voyant pressés ,
D'une façon plus que frugale ,
Dans une chaumière infernale ,
En nous empoisonnant , nous voloient nos écus.

O siècle différent du temps de *Lucullus* !

Des chemins affreux , mal nourris ,
mal abreuvés ; ce n'était pas tout : nous essuyâmes encore bien des accidens ; &

Tome II.

il faut assurément que notre équipage ait
un air bien singulier, puisqu'en chaque
endroit où nous passâmes, on nous prit
pour quelque chose d'autre.

Les uns nous prenaient pour des rois;
D'autres, pour des filous courtois;
D'autres, pour gens de connaissance.
Par fois le peuple s'attroupait,
Entre les yeux nous regardait
En badauds curieux, remplis d'impertinence.

Le maître de la poste de Kehl nous
ayant assuré qu'il n'y avait point de salut
sans passe-port, & voyant que le cas
nous mettait dans la nécessité absolue d'en
faire nous-mêmes, ou de ne point entrer
à Strasbourg, il fallut prendre le pre-
mier parti; à quoi les armes prussiennes
que j'avais sur mon cachet, nous secondè-
rent merveilleusement.

Nous arrivâmes à Strasbourg, & le
corfaire de la douane & le visiteur paru-
rent contents de nos preuves.

Ces scélérats nous épiaient;
D'un œil le passe-port lisaient,

Strasbourg

M É M O I R E S.

De l'autre lorgnaient notre bourse.
L'or , qui toujours fut de ressource,
Par lequel Jupin jouissait
De Danaé qu'il caressait ;
L'or , par qui César gouvernait
Le monde , heureux sous son empire ;
L'or , plus dieu que Mars & l'Amour ;
Ce même or fut nous introduire
Le soir dans les murs de Strasbourg. ,

On voit par cette lettre, qu'il n'était pas
encore devenu le meilleur de nos poètes,
& que sa philosophie ne regardait pas
avec indifférence le métal dont son père
avait fait provision.

De Strasbourg il alla voir ses états de
la basse Allemagne, & me manda qu'il
viendrait *incognito* me voir à Bruxelles.
Nous lui préparâmes une belle maison ;
mais étant tombé malade dans le petit
château de Meuse , à deux lieues de Clè-
ves , il m'écrivit qu'il comptait que je
ferais les avances. J'allai donc lui pré-
senter mes profonds hommages. *Mau-*
pertuis , qui avait déjà ses vnes , & qui
était possédé de la rage d'être président

Maupertuis

d'une académie, s'était présenté de lui-même, & logeait avec *Algarotti & Keyserling* dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la cour un soldat pour toute garde. Le conseiller privé *Rambouet*, ministre d'état, se promenait dans la cour en soufflant dans ses doigts. Il portait de grandes manchettes de toile, sales, un chapeau troué, une vieille perruque de magistrat, dont un côté entraît dans une de ses poches, & l'autre passait à peine l'épaule. On me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'état importante; & cela était vrai.

Je fus conduit dans l'appartement de sa Majesté. Il n'y avait que les quatre murailles. J'aperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat, de deux pieds & demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu: c'était le roi qui suait & qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence,

& commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla, & se mit à table. *Algarotti*, *Keyserling*, *Maupertuis*, & le ministre du roi auprès des Etats - Généraux, nous fûmes du souper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté, & des androgynes de *Platon*.

Le conseiller *Rambonet* était, pendant ce temps-là, monté sur un cheval de louage : il alla toute la nuit, & le lendemain arriva aux portes de Liège, où il instrumenta au nom du roi son maître, tandis que deux mille hommes des troupes de Vêsel mettaient la ville de Liège à contribution. Cette belle expédition avait pour prétexte quelques droits que le roi prétendait sur un fauxbourg. Il me chargea même de travailler à un manifeste, & j'en fis un, tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un roi, avec qui je soupais & qui m'appelait son ami, ne dût avoir toujours raison. L'affaire s'ac-

commoda bientôt, moyennant un million qu'il exigea en ducats de poids, & qui servirent à l'indemniser des frais de son voyage de Strasbourg, dont il s'était plaint dans sa poétique lettre.

Je ne laissai pas de me sentir attaché à lui, car il avait de l'esprit, des graces; & de plus il était roi, ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire, ce sont nous autres gens de lettres qui flattons les rois; celui-là me louait depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que l'abbé *Desfontaines* & d'autres gredins me difamaient dans Paris, au moins une fois la semaine.

Le roi de Prusse, quelque temps avant la mort de son père, s'était avisé d'écrire contre les principes de *Machiavel*. Si *Machiavel* avait eu un prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée aurait été d'écrire contre lui. Mais le prince royal n'y avait pas entendu tant de finesse. Il avait écrit de bonne

foi dans le temps qu'il n'était pas encore souverain , & que son père ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique. Il louait alors de tout son cœur la modération , la justice ; & dans son enthousiasme , il regardait toute usurpation comme un crime. Il m'avait envoyé son manuscrit à Bruxelles , pour le corriger & le faire imprimer ; & j'en avais déjà fait présent à un libraire de Hollande , nommé *Van Duren* , le plus infigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'*Anti-Machiavel* , tandis que le roi de Prusse , qui avait cent millions dans ses coffres , en prenait un aux pauvres Liégeois par la main du conseiller *Rambonet*. Je jugeai que mon *Salomon* ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé soixante & six mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes : il les augmentait , & paraissait avoir envie de s'en servir à la première occasion.

Je lui représentai qu'il n'était peut-

être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le temps même qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service ; mais le libraire demanda tant d'argent , que le roi , qui d'ailleurs n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé , aima mieux l'être pour rien , que de payer pour ne l'être pas.

Lorsque j'étais en Hollande , occupé de cette besogne , l'empereur *Charles VI* mourut , au mois d'octobre 1740 , d'une indigestion de champignons qui lui causa une apoplexie ; & ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe. Il parut bientôt que *Frédéric II* , roi de Prusse , n'était pas aussi ennemi de *Machiavel* , que le prince royal avait paru l'être. Quoiqu'il roulât déjà dans sa tête le projet de son invasion en Silésie , il ne m'appela pas moins à sa cour.

Je lui avais déjà signifié que je ne pou-

vais m'établir auprès de lui , que je devais préférer l'amitié à l'ambition , que j'étais attaché à madame du Châtelet , & que philosophe pour philosophe , j'aimais mieux une dame qu'un roi.

Il approuvait cette liberté , quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'octobre. Le cardinal de *Fleuri* m'écrivit une longue lettre , pleine d'éloges pour l'*Anti-Machiavel* & pour l'auteur ; je ne manquai pas de la lui montrer. Il rassemblait déjà ses troupes , sans qu'aucun de ses généraux , ni ses ministres , pût pénétrer son dessein. Le marquis de *Beauvau* , envoyé auprès de lui pour le complimenter , croyait qu'il allait se déclarer contre la France en faveur de *Marie-Thérèse* , reine de Hongrie & de Bohême , fille de *Charles VI* ; qu'il voulait appuyer l'élection à l'Empire de *François de Lorraine* , grand-duc de Toscane , époux de cette reine ; qu'il pouvait y trouver de grands avantages.

Je devais croire plus que personne, qu'en effet le nouveau roi de Prusse allait prendre ce parti ; car il m'avait envoyé, trois mois auparavant, un écrit politique de sa façon, dans lequel il regardait la France comme l'ennemie naturelle & la déprédatrice de l'Allemagne. Mais il était dans sa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il disait & de ce qu'il écrivait, non par dissimulation, mais parce qu'il écrivait & parlait avec une espèce d'enthousiasme, & agissait ensuite avec une autre.

Il partit au 15 de décembre, avec la fièvre quarte, pour la conquête de la Silésie, à la tête de trente mille combattans, bien pourvus de tout, & bien disciplinés ; il dit au marquis de Beauvau, en montant à cheval : *Je vais jouer votre jeu ; si les as me viennent, nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'histoire de cette conquête ; il me l'a montrée toute entière. Voici un des articles curieux du début

de ces annales ; j'eus soin de le transcrire de préférence , comme un monument unique.

Que l'on joigne à ces considérations , des troupes toujours prêtes d'agir , mon épargne bien remplie , & la vivacité de mon caractère ; c'étaient les raisons que j'avais de faire la guerre à Marie - Thérèse , reine de Bohême & d'Hongrie. Et quelques lignes ensuite , il y avait ces propres mots : *L'ambition , l'intérêt , le desir de faire parler de moi , l'emportèrent , & la guerre fut résolue.*

Depuis qu'il y a des conquérans , on des esprits ardens qui ont voulu l'être , je crois qu'il est le premier qui se soit ainsi rendu justice. Jamais homme peut-être n'a plus senti la raison , & n'a plus écouté ses passions. Ces assemblages de philosophie & de déréglemens d'imagination ont toujours composé son caractère.

C'est dommage que je lui aie fait retrancher ce passage quand je corrigeai depuis tous ses ouvrages : un aven si rare

devait passer à la postérité, & servir à faire voir sur quoi sont fondées presque toutes les guerres. Nous autres gens de lettres, poètes, historiens, déclamateurs d'académie, nous célébrons ces beaux exploits : & voilà un roi qui les fait, & qui les condamne.

Ses troupes étaient déjà en Silésie, quand le baron de *Gotter*, son ministre à Vienne, fit à *Marie-Thérèse* la proposition incivile de céder de bonne grace au roi électeur son maître, les trois quarts de cette province; moyennant quoi, le roi de Prusse lui prêterait trois millions d'écus, & ferait son mari empereur.

Marie-Thérèse n'avait alors ni troupes, ni argent, ni crédit; & cependant elle fut inflexible. Elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir sous un prince qu'elle ne regardait que comme le vassal de ses ancêtres, & à qui l'empereur son père avait sauvé la vie. Ses généraux rassemblèrent à peine vingt mille hommes; son maréchal *Neuperg*,
qui

qui les commandait , força le roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de Neifs , à Molwitz. La cavalerie prussienne fut d'abord mise en déroute par la cavalerie autrichienne ; & dès le premier choc , le roi qui n'était pas encore accoutumé à voir des batailles , s'enfuit jusqu'à Opeleim , à douze grandes lieues du champ où l'on se battait.

Maupertuis , qui avait cru faire une grande fortune , s'était mis à sa suite dans cette campagne , s'imaginant que le roi lui ferait au moins fournir un cheval. Ce n'était pas la coutume du roi.

Maupertuis acheta un âne deux ducats , le jour de l'action , & se mit à suivre sa Majesté sur son âne du mieux qu'il put. Sa monture ne put fournir sa course ; il fut pris & dépouillé par les hussards.

Frédéric passa la nuit , couché sur un grabat dans un cabaret de village près de Ratibor , sur les confins de la Pologne. Il était désespéré , & se croyait réduit à traverser la moitié de la Pologne pour

Maupertuis.

rentrer dans le nord de ses états, lorsqu'un de ses chasseurs arriva du camp de Molwitz, & lui annonça qu'il avait gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un aide-de-camp. La nouvelle était vraie. Si la cavalerie prussienne était mauvaise, l'infanterie était la meilleure de l'Europe. Elle avait été disciplinée pendant trente ans par le vieux prince d'*Anhalt*. Le maréchal de *Schwerin* qui la commandait, était un élève de *Charles XII*; il gagna la bataille aussi-tôt que le roi de Prusse se fut enfui. Le monarque revint le lendemain, & le général vainqueur fut à peu près disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Cirey. Je passais les hivers à Paris, où j'avais une foule d'ennemis; car m'étant avisé d'écrire, long-temps auparavant, l'Histoire de *Charles XII*, de donner plusieurs pièces de théâtre, de faire même un poëme épique, j'avais comme de raison pour persécuteurs tous

ceux qui se mêlaient de vers & de prose. Et comme j'avais même poussé la hardiesse jusqu'à écrire sur la philosophie, il fallait bien que les gens qu'on appelle *dévots*, me traitassent d'athée, selon l'ancien usage.

J'avais été le premier qui eût osé développer à ma nation les découvertes de *Newton*, en langage intelligible. Les préjugés cartésiens, qui avaient succédé en France aux préjugés péripatéticiens, étaient alors tellement enracinés, que le chancelier d'*Aguesseau* regardait comme un homme ennemi de la raison & de l'état, quiconque adoptait des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner de privilège pour l'impression des *Elémens* de la philosophie de *Newton*.

J'étais grand admirateur de *Locke* : je le regardais comme le seul métaphysicien raisonnable ; je louai sur-tout cette retenue si nouvelle, si sage en même temps, & si hardie, avec laquelle il dit que

nous n'en saurons jamais assez par les lumières de notre raison, pour affirmer que DIEU ne peut accorder le don du sentiment & de la pensée à l'être appelé *matière*.

On ne peut concevoir avec quel acharnement & avec quelle intrépidité d'ignorance, on se déchaîna contre moi sur cet article. Le sentiment de *Locke* n'avait point fait de bruit en France auparavant, parce que les docteurs lisaient *S. Thomas & Quesnel*, & que le gros du monde lisait des romans. Lorsque j'eus loué *Locke*, on cria contre lui & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportaient dans cette dispute, ne savaient sûrement ni ce que c'est que la *matière*, ni ce que c'est que l'*esprit*. Le fait est, que nous ne savons rien de nous-mêmes; que nous avons le mouvement, la vie, le sentiment & la pensée, sans savoir comment; que les élémens de la *matière* nous sont aussi inconnus que le reste; que nous sommes des aveugles qui marchons &

raisonnons à tâtons ; & que *Locke* a été très-sage en avouant que ce n'est pas à nous à décider de ce que le Tout-Puissant ne peut pas faire.

Cela , joint à quelques succès de mes pièces de théâtre , m'attira une bibliothèque immense de brochures , dans lesquelles on prouvait que j'étais un mauvais poëte , athée , & fils d'un payfan.

On imprima l'histoire de ma vie , dans laquelle on me donna cette belle généalogie. Un Allemand n'a pas manqué de ramasser tous les contes de cette espèce , dont on avait farci les libelles qu'on imprimait contre moi. On m'imputait des aventures avec des personnes que je n'avais jamais connues , & avec d'autres qui n'avaient jamais existé.

Je trouve , en écrivant ceci , une lettre de M. le maréchal de *Richelieu* , qui me donnait avis d'un gros libelle , où il était prouvé que sa femme m'avait donné un beau carrosse , & quelqu'autre chose , dans le temps qu'il n'avait point

de femme. Je m'étais d'abord donné le plaisir de faire un recueil de ces calomnies ; mais elles se multiplièrent au point que j'y renonçai.

C'était là tout le fruit que j'avais tiré de mes travaux. Je m'en consolais aisément, tantôt dans la retraite de Cirey, & tantôt dans la bonne compagnie de Paris.

Tandis que les excréments de la littérature me faisaient ainsi la guerre, la France la faisait à la reine d'Hongrie : & il faut avouer que cette guerre n'était pas plus juste ; car après avoir solennellement stipulé, garanti, juré la pragmatique sanction de l'empereur *Charles VI*, & la succession de *Marie-Thérèse* à l'héritage de son père ; après avoir eu la Lorraine pour prix de ces promesses, il ne paraissait pas trop conforme au droit des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le cardinal de *Fleuri* hors de ses mesures. Il ne pouvait pas dire comme le roi de Prusse, que c'était la

vivacité de son tempérament qui lui faisait prendre les armes. Cet heureux prêtre régnait à l'âge de quatre-vingt-six ans , & tenait les rênes de l'état d'une main très-faible. On s'était uni avec le roi de Prusse dans le temps qu'il prenait la Silésie ; on avait envoyé en Allemagne deux armées, pendant que *Marie-Thérèse* n'en avait point. L'une de ces armées avait pénétré jusqu'à cinq lieues de Vienne , sans trouver d'ennemis : on avait donné la Bohême à l'électeur de Bavière , qui fut élu empereur , après avoir été nommé lieutenant-général des armées du roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il fallait pour tout perdre.

Le roi de Prusse ayant pendant ce temps-là mûri son courage & gagné des batailles , faisait sa paix avec les Autrichiens. *Marie* lui abandonna , à son très-grand regret , le comté de Glatz avec la Silésie. S'étant détaché de la France sans ménagement , à ces conditions , au mois

de juin 1742, il me manda qu'il s'était mis dans les remèdes, & qu'il conseillait aux autres malades de se rétablir.

Ce prince se voyait alors au comble de sa puissance, ayant à ses ordres cent trente mille hommes de troupes victorieuses, dont il avait formé la cavalerie, tirant de la Silésie le double de ce qu'elle avait produit à la maison d'Autriche, affermi dans sa nouvelle conquête, & d'autant plus heureux que toutes les autres puissances souffraient. Les princes se ruinent aujourd'hui par la guerre: il s'y était enrichi.

Ses soins se tournèrent alors à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles salles d'opéra qui soient en Europe, à faire venir des artistes en tout genre; car il voulait aller à la gloire par tous les chemins, & au meilleur marché possible.

Son père avait logé à Potsdam dans une vilaine maison; il en fit un palais. Potsdam devint une jolie ville. Berlin

s'agrandissait ; on commençait à y connaître les douceurs de la vie , que le feu roi avait très-négligées : quelques personnes avaient des meubles ; la plupart même portaient des chemises ; car sous le règne précédent on ne connaissait guère que des devants de chemise qu'on attachait avec des cordons ; & le roi régnant n'avait pas été élevé autrement. Les choses changeaient à vue d'œil : Lacédémone devenait Athènes. Des déserts furent défrichés , cent trois villages furent formés dans des marais desséchés. Il n'en faisait pas moins de la musique & des livres : ainsi il ne fallait pas me savoir si mauvais gré de l'appeler le *Salomon* du Nord. Je lui donnais dans mes lettres ce sobriquet qui lui demeura long-temps.

Les affaires de la France n'étaient pas alors si bonnes que les siennes. Il jouissait du plaisir secret de voir les Français périr en Allemagne , après que leur diversion lui avait valu la Silésie. La cour de France perdait ses troupes , son ar-

gent, sa gloire & son crédit, pour avoir fait *Charles VII* empereur; & cet empereur perdait tout, pour avoir cru que les Français le soutiendraient.

Le cardinal de *Fleuri* mourut le 29 de janvier 1743, âgé de quatre-vingt-dix ans : jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère, & jamais ministre n'avait gardé sa place plus long-temps. Il commença sa fortune, à l'âge de soixante-treize ans, par être roi de France, & le fut jusqu'à sa mort sans contradiction; affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste, & se bornant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable plutôt que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe.

J'avais eu l'honneur de le voir beaucoup chez madame la maréchale de *Villars*, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville de *Fréjus*, dont il s'était toujours intitulé évêque par l'in-

dignation divine, comme on le voit dans quelques-unes de ses lettres. *Fréjus* était une très-laide femme, qu'il avait répudiée le plus tôt qu'il avait pu. Le maréchal de *Villeroi*, qui ne savait pas que l'évêque avait été long-temps l'amant de la maréchale sa femme, le fit nommer par *Louis XIV* précepteur de *Louis XV*; de précepteur il devint premier ministre, & ne manqua pas de contribuer à l'exil du maréchal son bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près, un assez bon homme. Mais comme il n'avait aucun talent, il écartait tous ceux qui en avaient, dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs académiciens voulurent que j'eusse sa place à l'académie française. On demanda, au souper du roi, qui prononcerait l'oraison funèbre du cardinal à l'académie. Le roi répondit que ce ferait moi. Sa maîtresse, la duchesse de *Châteauroux*, le voulait; mais le comte de *Maurepas*, secrétaire d'état, ne le voulut point : il avait la manie de se

brouiller avec toutes les maîtresses de son maître, & il s'en est trouvé mal.

Un vieil imbécille, précepteur du dauphin, autrefois théatin, & depuis évêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, se chargea par principe de conscience, de seconder le caprice de M. de *Maurepas*. Ce

Boyer avait la feuille des bénéfices, le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé: il traita celle-ci comme un point de discipline ecclésiastique. Il représenta que c'était offenser DIEU qu'un profane comme moi succédât à un cardinal. Je savais que M. de *Maurepas* le faisait agir; j'allai trouver ce ministre; je lui dis: Une place à l'académie n'est pas une dignité bien importante; mais après avoir été nommé, il est triste d'être exclus. Vous êtes brouillé avec madame de *Châteauroux* que le roi aime, & avec M. le duc de *Richelieu* qui la gouverne, quel rapport y a-t-il, je vous prie, de vos brouilleries avec une pauvre place à l'académie française? Je vous conjure de
me

The Academy.

me répondre franchement : en cas que madame de *Châteauroux* l'emporte sur M. l'évêque de *Mirepoix*, vous y opposerez-vous?... Il se recueillit un moment & me dit : *Oui, & je vous écraserai.*

Le prêtre enfin l'emporta sur la maîtresse, & je n'eus point une place dont je ne me souciais guère. J'aime à me rappeler cette aventure qui fait voir les petiteesses de ceux qu'on appelle grands, & qui marque combien les bagatelles sont quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal que dans ses deux dernières années. La maison d'Autriche renaissait de sa cendre. La France était pressée par elle & par l'Angleterre. Il ne nous restait alors d'autre ressource que dans le roi de Prusse qui nous avait entraînés dans la guerre, & qui nous avait abandonnés au besoin.

On imagina de m'envoyer secrètement chez ce monarque, pour sonder ses inten-

tions , pour voir s'il ne ferait pas d'honneur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui , après avoir tombé sur nous , & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes , dans l'occasion , pour mieux assurer la Silésie. Cette idée était tombée dans la tête de M. de *Richelieu* & de madame de *Châteauroux*. Le roi l'adopta ; & M. *Amelot* , ministre des affaires étrangères , mais ministre très-subalterne , fut chargé seulement de presser mon départ.

Il fallait un prétexte. Je pris celui de ma querelle avec l'ancien évêque de *Mirepoix*. Le roi approuva cet expédient. J'écrivis au roi de Prusse que je ne pouvais plus tenir aux persécutions de ce théatin , & que j'allais me réfugier auprès d'un roi philosophe , loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat signait toujours , l'anc. évêq. de *Mirepoix* , en abrégé , & que son écriture était assez incorrecte , on lisait , l'anc de *Mirepoix* , au lieu de l'ancien : ce fut un su-

jet de plaisanteries ; & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le roi de Prusse, qui n'y allait pas de main morte quand il fallait frapper sur les moines & sur les prélats de cour, me répondit avec un déluge de railleries sur l'âne de *Mirepoix*, & me pressa de venir. J'eus grand soin de faire lire mes lettres & les réponses. L'évêque en fut informé. Il alla se plaindre à *Louis XV* de ce que je le faisais, disait-il, passer pour un sot dans les cours étrangères. Le roi lui répondit que c'était une chose dont on était convenu, & qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde.

Cette réponse de *Louis XV*, qui n'est guère dans son caractère, m'a toujours paru extraordinaire. J'avais à la fois le plaisir de me venger de l'évêque qui m'avait exclu de l'académie, celui de faire un voyage très-agréable, & celui d'être à portée de rendre service au roi & à l'état. M. de *Maurepas* entrait même avec chaleur dans cette aventure, parce

Academy

qu'alors il gouvernait M. *Amelot*, & qu'il croyait être le ministre des affaires étrangères.

Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'il fallut mettre madame *du Châtelet* de la confiance. Elle ne voulait point, à quelque prix que ce fût, que je la quittasse pour le roi de Prusse; elle ne trouvait rien de si lâche & de si abominable dans le monde, que de se séparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint, pour l'appaiser, qu'elle entretrait dans le mystère, & que les lettres passeraient par ses mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage, sur mes simples reçus, de M. de *Montmartel*. Je n'en abusai pas. Je m'arrêtai quelque temps en Hollande, pendant que le roi de Prusse courait d'un bout à l'autre de ses états pour faire des revues. Mon séjour ne fut pas inutile à la Haie. Je logeai dans le palais de la vieille cour, qui appartenait alors au

roi de Prusse , par ses partages avec la maison d'*Orange*. Son envoyé , le jeune comte de *Podevils* , amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'état , attrapait par les bontés de cette dame , des copies de toutes les résolutions secrètes de leurs Hautes-puissances , très-mal intentionnées contre nous. J'envoyais ces copies à la cour , & mon service était très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin , le roi me logea chez lui , comme il avait fait dans mes précédens voyages. Il menait à Potsdam la vie qu'il a toujours menée depuis son avènement au trône. Cette vie mérite quelque petit détail.

Il se levait à cinq heures du matin en été , & à six en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever , quelles étaient les grandes & les petites entrées , quelles étaient les fonctions de son grand-aumônier , de son grand-chambellan , de son premier gentilhomme de la chambre , de ses huissiers ; je vous ré-

Partie

pondrai qu'un laquais venait allumer son feu , l'habiller , & le raser ; encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle ; une riche balustrade d'argent , ornée de petits amours très-bien sculptés , semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux ; mais derrière les rideaux était , au lieu de lit , une bibliothèque ; & quant au lit du roi , c'était un grabat de fangles avec un matelat mince , caché par un paravent. *Marc-Aurèle & Julien* , ses deux apôtres , & les plus grands hommes du stoïcisme , n'étaient pas plus mal couchés.

Quand sa Majesté était habillée & bottée , le stoïque donnait quelques momens à la secte d'*Epicure* : il faisait venir deux ou trois favoris , soit lieutenans de son régiment , soit pages , soit éduques , ou jeunes cadets. On prenait du café. Celui à qui on jetait le mouchoir , restait demi-quart d'heure tête à tête. Les choses n'allaient pas jusqu'aux dernières extrémités , attendu que le prince , du vivant de

son père, avait été fort maltraité dans ses amours de passade, & non moins mal guéri. Il ne pouvait jouer le premier rôle : il fallait se contenter des seconds.

Ces amusemens d'écoliers étant finis, les affaires d'état prenaient la place. Son premier ministre arrivait par un escalier dérobé, avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de *Federstoff*, ce soldat devenu valet de chambre & favori, qui avait autrefois servi le roi prisonnier dans le château de Custrin. Les secretaïres d'état envoyaient toutes leurs dépêches au commis du roi. Il en apportait l'extract : le roi faisait mettre les réponses à la marge, en deux mots. Toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure. Rarement les secretaïres d'état, les ministres en charge l'abordaient : il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi son père avait mis un tel ordre dans les finances, tout

s'exécutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi en bottes faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes, & à la même heure tous les colonels en faisaient autant dans toutes les provinces. Dans l'intervalle de la parade & du dîner, les princes ses frères, les officiers généraux, un ou deux chambellans mangeaient à sa table, qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas, il se retirait seul dans son cabinet, & faisait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite venait un jeune homme nommé d'*Arget*, ci-devant secrétaire de *Valori*, envoyé de France, qui faisait la lecture. Un petit concert commençait à sept heures : le roi y jouait

de la flûte aussi bien que le meilleur artiste. Les concertans exécutaient souvent de ses compositions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât , & il n'eût pas effuyé chez les Grecs la mortification qu'eut *Epaminondas* d'avouer qu'il ne savait pas la musique.

On soupait dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont il avait donné le dessin à *Péne* son peintre , l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des femmes , des nymphes sous des satyres , des Amours qui jouaient au jeu des Encolpes , & des Gitons ; quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats , des tourterelles qui se baïsaient , des boucs sautant sur des chèvres , & des béliers sur des brebis.

Les repas n'étaient pas souvent moins philosophiques. Un survenant qui nous aurait écoutés , en voyant cette peinture , aurait cru entendre les sept sages de la

s'exécutait si militairement , l'obéissance était si aveugle , que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures , le roi en bottes sefait dans son jardin la revue de son régiment des gardes , & à la même heure tous les colonels en faisaient autant dans toutes les provinces. Dans l'intervalle de la parade & du dîner , les princes ses frères , les officiers généraux , un ou deux chambellans mangeaient à sa table , qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier , ni viande de boucherie passable , ni une poularde , & où il faut tirer le froment de Magdebourg.

Après le repas , il se retirait seul dans son cabinet , & sefait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite venait un jeune homme nommé d'*Arget* , ci-devant secrétaire de *Valori* , envoyé de France , qui sefait la lecture. Un petit concert commençait à sept heures : le roi y jouait

de la flûte aussi bien que le meilleur artiste. Les concertans exécutaient souvent de ses compositions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât , & il n'eût pas effuyé chez les Grecs la mortification qu'eut *Epaminondas* d'avouer qu'il ne savait pas la musique.

On soupait dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont il avait donné le dessin à *Pène* son peintre , l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des femmes , des nymphes sous des satyres , des Amours qui jouaient au jeu des Encolpes , & des Gitons ; quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats , des tourterelles qui se baisaient , des boucs sautant sur des chèvres , & des béliers sur des brebis.

Les repas n'étaient pas souvent moins philosophiques. Un survenant qui nous aurait écoutés , en voyant cette peinture , aurait cru entendre les sept sages de la

Grèce au bordel. Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes ; & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanterie & de mépris. DIEU était respecté ; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom , n'étaient pas épargnés.

Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres. En un mot , *Frédéric* vivait sans cour , sans conseil , & sans culte.

Quelques juges de province voulurent faire brûler je ne sais quel pauvre payfan accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse : on n'exécutait personne sans que le roi eût confirmé la sentence ; loi très-humaine , qui se pratique en Angleterre & dans d'autres pays. *Frédéric* écrivit au bas de la sentence , qu'il donnait dans ses états *liberté de conscience &c de v...*

Un prêtre d'auprès de Stettin , très-scandalisé de cette indulgence , glissa dans

un sermon sur *Hérode* quelques traits qui pouvaient regarder le roi son maître : il fit venir ce ministre de village à Potsdam, en le citant au consistoire, quoiqu'il n'y eût à la cour pas plus de consistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené : le roi prit une robe & un rabat de prédicant ; d'*Argens*, l'auteur des *Lettres juives*, & un baron de *Polnitz* qui avait changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent du même habit ; on mit un tome du *Dictionnaire* de *Bayle* sur une table, en guise d'évangile, & le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois ministres du Seigneur. *Mon frère*, lui dit le roi, je vous demande au nom de DIEU sur quel *Hérode* vous avez prêché..... Sur *Hérode* qui fit tuer tous les petits enfans, répondit le bon homme. Je vous demande, ajouta le roi, si c'était *Hérode* premier du nom, car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs. Le prêtre de village ne sut que répondre. Comment ?

dit le roi , vous osez prêcher sur un Hé-
rode , & vous ignorez quelle était sa fa-
mille ! vous êtes indigne du saint minis-
tère. Nous vous pardonnons cette fois ;
mais sachez que nous vous excommunié-
rons , si jamais vous prêchez quelqu'un sans
le connaître. Alors on lui délivra sa sen-
tence & son pardon. On signa trois noms
ridicules , inventés à plaisir. Nous allons
demain à Berlin , ajouta le roi , nous de-
manderons grace pour vous à nos frères :
ne manquez pas de nous venir parler. Le
prêtre alla dans Berlin chercher les trois
ministres : on se moqua de lui ; & le roi
qui était plus plaisant que libéral , ne se
soucia pas de payer son voyage.

Frédéric gouvernait l'église aussi des-
potiquement que l'état. C'était lui qui
prononçait les divorces , quand un mari
& une femme voulaient se marier ail-
leurs. Un ministre lui cita un jour l'an-
cien Testament , au sujet d'un de ces di-
vorces : Moïse . lui dit-il , menait ses
Juifs comme il voulait , & moi je gou-

M É M O I R E S.

67

gouverne mes Prussiens comme je l'entends.

Ce gouvernement singulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraste de stoïcisme & d'épicuréisme, de sévérité dans la discipline militaire, & de mollesse dans l'intérieur du palais, des pages avec lesquels on s'amusait dans son cabinet, & des soldats qu'on faisait passer trente-six fois par les baguettes sous les fenêtres du monarque qui les regardait, des discours de morale, & une licence effrénée, tout cela composait un tableau bizarre, que peu de personnes connaissaient alors, & qui depuis a percé dans l'Europe.

La plus grande économie présidait dans Potsdam à tous ses goûts. Sa table, & celle de ses officiers & de ses domestiques, étaient réglées à trente-trois écus par jour, indépendamment du vin. Et au lieu que chez les autres rois ce sont des officiers de la couronne qui se mêlent de cette dépense, c'était son valet de chambre *Federsdoff* qui était à la fois son

Tome II.

R

Expenses 72.

grand-maitre-d'hôtel, son grand-échauf-
fon, & son grand-panetier.

Soit économie, soit politique, il n'accordait pas la moindre grace à ses anciens favoris, & sur-tout à ceux qui avaient risqué leur vie pour lui quand il était prince royal. Il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors; & comme *Louis XII* ne vengeait pas les injurés du duc d'*Orléans*, le roi de Prusse oubliait les dettes du prince royal.

Cette pauvre maîtresse qui avait été fouettée pour lui par la main du bourreau, était alors mariée à Berlin au commis du bureau des fiacres; car il y avait dix-huit fiacres dans Berlin; & son amant lui faisait une pension de soixante & dix écus, qui lui a toujours été très-bien payée. Elle s'appelait madame *Shommers*, grande femme, maigre, qui ressemblait à une sybille, & n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un prince.

Cependant, quand il allait à Berlin, il

y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil. C'était un très-beau spectacle pour les hommes vains, c'est-à-dire, pour presque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt princes de l'Empire, servi dans la plus belle vaisselle d'or de l'Europe, & trente beaux pages & autant de jeunes édukes superbement parés, portant de grands plats d'or massif. Les grands-officiers paraissaient alors; mais hors de là, on ne les connaissait point.

On allait après dîner à l'opéra, dans cette grande salle de trois cents pieds de long, qu'un de ses chambellans, nommé *Knobersdorf* avait bâtie sans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danseurs étaient à ses gages. La *Barbarini* dansait alors sur son théâtre: c'est elle qui depuis épousa le fils de son chance-
 lier. Le roi avait fait enlever à Venise cette danseuse par des soldats qui l'emmenèrent par Vienne même jusqu'à Berlin. Il en était un peu amoureux, parce

qu'elle avait les jambes d'un homme. Ce qui était incompréhensible , c'est qu'il lui donnait trente-deux mille livres d'appointemens.

Son poëte italien , à qui il fesoit mettre en vers les opéra dont lui-même fesoit toujours le plan , n'avait que douze cents livres de gages ; mais aussi il faut considérer qu'il était fort laid , & qu'il ne dansait pas. En un mot , la *Barbarini* touchait à elle seule plus que trois ministres d'état ensemble. Pour le poëte italien , il se paya un jour par ses mains. Il découfut dans une chapelle du premier roi de Prusse , de vieux galons d'or dont elle était ornée. Le roi , qui jamais ne fréquenta de chapelle , dit qu'il ne perdait rien. D'ailleurs , il venait d'écrire une dissertation en faveur des voleurs , qui est imprimée dans les recueils de son académie ; & il ne jugea pas à propos , cette fois là , de détruire ses écrits par les faits.

Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire. Il y avait dans les prisons de

Spandan un vieux gentilhomme de Franche-Comté, haut de six pieds, que le feu roi avait fait enlever pour sa belle taille; on lui avait promis une place de chambellan, & on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec quelques-uns de ses camarades; il fut saisi, & ramené devant le feu roi, auquel il eut la naïveté de dire qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un tyran comme lui. On lui coupa, pour réponse, le nez & les oreilles; il passa par les baguettes trente-six fois, après quoi il alla traîner la bronette à Spandau. Il la trainait encore, quand M. de Valori, notre envoyé, me pressa de demander sa grace au très-clément fils du très-dur Frédéric-Guillaume. Sa Majesté se plaisait à dire que c'était pour moi qu'il faisait jouer *la Clemenza di Tito*, opéra plein de beautés, du célèbre *Metastasio*, mis en musique par le roi lui-même, aidé de son compositeur. Je pris mon temps pour recommander à ses bontés

pauvre Franc-Comtois sans oreilles & sans nez, & je lui détachai cette sermone :

Génie universel, ame sensible & ferme,
Quoi ! lorsque vous réglez, il est des malheureux !

Aux tourmens d'un coupable, il vous faut
mettre un terme,

Et n'en mettre jamais à vos soins généreux.

Voyez autour de vous les prières tremblantes,
Filles du repentir, maîtresses des grands
cœurs,

S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
Les mains qui de la terre ont dû sécher les
pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce spectacle brillant où triomphe Titus ?
Pour achever la fête, égalez sa clémence,
Et l'imitiez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte ; mais on a le privilège de dire ce qu'on veut en vers. Le roi promit quelque adoucissement ; & même plusieurs mois après, il eut la bonté de mettre le gentilhomme à l'hôpital, à six sous par jour. Il avait

refusé cette grace à la reine sa mère, qui apparemment ne l'avait demandée qu'en prose.

Au milieu des fêtes, des opéra, des soupers, ma négociation secrète avançait. Le roi trouvait bon que je lui parlasse de tout, & j'entre-mêlais souvent des questions sur la France & sur l'Autriche à propos de l'*Enéide* & de *Tite-Live*. La conversation s'animait quelquefois : le roi s'échauffait, & me disait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réflexions sur un papier à mi-marge. Il répondait sur une colonne à mes hardiesses. J'ai encore ce papier où je lui disais : *Doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie à la première occasion ?* Voici sa réponse en marge :

*Ils seront reçus, biribi,
à la façon de barhari, mon ami.*

Cette négociation d'une espèce nouvelle finit par un discours qu'il me tint dans un de ses mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre, son cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas. Celui de Prusse disait : *George est l'oncle de Frédéric, mais George ne l'est pas du roi de Prusse.* Enfin il me dit : *Que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche.*

Je n'en voulais pas davantage. Je retournai vite à la cour de France : je rendis compte de mon voyage. Je lui donnai l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut point trompeuse ; & le printemps suivant, le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Si j'avais conté à quelque bon Parisien mon aventure & le service que j'avais rendu, il n'eût pas douté que je ne fusse promu à quelque beau poste. Voici quelle fut ma récompense,

La duchesse de *Châteauroux* fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle ; il lui avait pris envie de chasser M. *Amelot*, parce qu'il était bègue, & que ce petit défaut lui déplaisait ; elle haïssait de plus cet *Amelot*, parce qu'il était gouverné par M. de *Maurepas* ; il fut renvoyé au bout de huit jours, & je fus enveloppé dans sa disgrâce.

Il arriva quelque temps après, que *Louis XV* fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz : M. de *Maurepas* & sa cabale prirent ce temps pour perdre madame de *Châteauroux*. L'évêque de Soissons, *Fitz - James*, fils du bâtard de *Jacques II*, regardé comme un saint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion, s'il ne chassait sa maîtresse & sa sœur la duchesse de *Lauragnais*, & leurs amis. Les deux sœurs partirent, chargées de l'exécration du peuple de Metz. Ce

fut pour cette action que le peuple de Paris, aussi sot que celui de Metz, donna à *Louis XV* le surnom de *Bien-aimé*. Un polisson, nommé *Vadé*, imagina ce titre, que les almanachs prodiguèrent. Quand ce prince se porta bien, il ne voulut être que le bien aimé de sa maîtresse. Ils s'aimèrent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans son ministère ; elle allait partir de Paris pour Versailles, quand elle mourut subitement des suites de la rage que sa démission lui avait causée. Elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtresse. Le choix tomba sur la demoiselle *Poisson*, fille d'une femme entretenue & d'un payfan de la Ferté-sous-Jouarre, qui avait amassé quelque chose à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malversation. On avait marié sa fille au sous-fermier le *Normand*, seigneur d'*Etiolle*, neveu du fermier général le *Normand de Tournehem*, qui entretie-

naît la mère. La fille était bien élevée, sage, aimable, remplie de graces & de talens, née avec du bon sens & un bon cœur. Je la connaissais assez : je fus même le confident de son amour. Elle m'avouait qu'elle avait toujours eu un secret pressentiment qu'elle serait aimée du roi, & qu'elle s'était senti une violente inclination pour lui, sans trop la démêler.

Cette idée, qui aurait pu paraître chimérique dans sa situation, était fondée sur ce qu'on l'avait souvent menée aux chasses que faisait le roi dans la forêt de Senar. *Tournehem*, l'amant de sa mère, avait une maison de campagne dans le voisinage. On promenait madame d'*Etirole* dans une jolie calèche. Le roi la remarquait, & lui envoyait souvent des chevreuils. Sa mère ne cessait de lui dire qu'elle était plus jolie que madame de *Châteauroux* ; & le bon homme *Tournehem* s'écriait souvent : *Il faut avouer que la fille de madame Poisson est un morceau de roi.* Enfin, quand elle eut tenu le roi

entre ses bras, elle me dit qu'elle croyait fermement à la destinée ; & elle avait raison. Je passai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le roi faisait la campagne de 1746.

Academy.
Cela me valut des récompenses qu'on n'avait jamais données ni à mes ouvrages ni à mes services. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie. Je fus nommé historiographe de France, & le roi me fit présent d'une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Je conclus que, pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire cent volumes.

Dès que j'eus l'air d'un homme heureux, tous mes confrères les beaux esprits de Paris se déchainèrent contre moi avec toute l'animosité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenses qu'ils méritaient.

J'étais toujours lié avec la marquise

du Châtelet par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude. Nous demeurions ensemble à Paris & à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine : le roi *Stanislas* tenait alors sa petite & agréable cour à Lunéville. Tout vieux & tout dévot qu'il était, il avait une maîtresse : c'était madame la marquise de *Boufflers*. Il partageait son ame entre elle & un jésuite nommé *Menou*, le plus intrigant & le plus hardi prêtre que j'aie jamais connu. Cet homme avait attrapé au roi *Stanislas*, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui & pour quelques jésuites, dans la ville de Nanci. Cette maison était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de *Menou*, & douze pour donner à qui il voudrait.

La maîtresse n'était pas, à beaucoup près, si bien traitée. Elle tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des

jupes ; & cependant le jésuite enviait sa portion , & était furieusement jaloux de la marquise. Ils étaient ouvertement brouillés. Le pauvre roi avait tous les jours bien de la peine , au sortir de la messe , à rapatrier sa maîtresse & son confesseur.

Enfin notre jésuite ayant entendu parler de madame *du Châtelet* , qui était très-bien faite & encore assez belle , imagina de la substituer à madame de *Boufflers*. *Stanislas* se mêlait quelquefois de faire d'assez mauvais petits ouvrages : *Menou* crut qu'une femme auteur réussirait mieux qu'une autre auprès de lui. Et le voilà qui vient à Cirey pour ourdir cette belle trame : il cajole madame *du Châtelet* , & nous dit que le roi *Stanislas* sera enchanté de nous voir : il retourne dire au roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. *Stanislas* recommande à madame de *Boufflers* de nous amener.

Et en effet , nous allâmes passer à Lu-

néville toute l'année 1749. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le révérend père. Nous nous attachâmes à madame de *Boufflers*, & le jésuite eut deux femmes à combattre.

La vie de la cour de Lorraine était assez agréable, quoiqu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries. *Poncet*, évêque de Troyes, perdu de dettes & de réputation, voulut sur la fin de l'année augmenter notre cour & nos tracasseries. Quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation de ses oraisons funèbres & de ses sermons. Il obtint par nos dames d'être grand-aumônier du roi, qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages, & à de très-petits gages.

Cet évêque ne vint qu'en 1750. Il débuta par être amoureux de madame de *Boufflers*, & fut chassé. Sa colère retomba sur *Louis XV*, gendre de *Stanislas* : car étant retourné à Troyes, il voulut jouer un rôle dans la ridicule

affaire des billets de confession , inventés par l'archevêque de Paris, *Beaumont* ; il tint tête au parlement , & brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes ; mais c'était celui de se faire enfermer. Le roi de France l'envoya prisonnier en Alsace , dans un couvent de gros moines Allemands. Mais il faut revenir à ce qui me touche.

Madame du Châtelet mourut dans le palais de *Stanislas* , après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés , que personne de nous ne songea à faire venir ni curé , ni jésuite , ni sacremens. Elle n'eut point les horreurs de la mort : il n'y eut que nous qui les sentîmes. Je fus saisi de la plus douloureuse affliction. Le bon roi *Stanislas* vint dans ma chambre me consoler , & pleurer avec moi. Peu de ses confrères en font autant en de pareilles occasions. Il voulut me retenir : je ne pouvais plus supporter Lunéville , & je retournai à Paris.

Ma destinée était de courir de roi en

roi, quoique j'aimasse ma liberté avec idolatrie. Le roi de Prusse, à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais madame *du Châtelet* pour lui, voulut à toute force m'attraper, quand il fut défait de sa rivale. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires, & son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'histoire de son pays & de ses campagnes. Il était bien sûr, à la vérité, que ses vers & sa prose étaient fort au-dessus de ma prose & de mes vers, quant au fond des choses; mais il croyait que, pour la forme, je pouvais, en qualité d'académicien, donner quelque tournure à ses écrits; il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un roi victorieux, poète, musicien & philosophe, & qui faisait semblant de m'aimer ! Je crus que je l'aimais. Enfin je pris encore le chemin de Potsdam au mois de juin 1750. *Astolphe* ne fut pas mieux reçu

dans le palais d'*Alcine*. Etre logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de *Saxe*, avoir à ma disposition les cuisiniers du roi quand je voulais manger chez moi, & les cochers quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me faisait. Les soupers étaient très-agréables. Je ne fais si je me trompe, il me semble qu'il y avait bien de l'esprit; le roi en avait & en faisait avoir; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que je n'ai jamais fait de repas si libres. Je travaillais deux heures par jour avec sa Majesté; je corrigeai tous ses ouvrages, ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien. Je lui rendais raison par écrit de tout; ce qui composa une rhétorique & une poétique à son usage; il en profita, & son génie le servit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie

libre, & je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

Aleine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ses positions enchantées, pour m'enivrer tout-à-fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien. Une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement ; il s'efforçait de dissiper dans cette lettre la crainte que m'inspiraient son rang & son caractère ; elle portait ces mots singuliers :

Comment pourrais-je jamais causer l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime & qui me sacrifie sa patrie & tout ce que l'humanité a de plus cher ? . . . Je vous respecte comme mon maître en éloquence. Je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnaissant ? J'ai respecté l'amitié qui vous liait à madame du Châtelet,

mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis. Je vous promets que vous serez heureux ici autant que je vivrai.

Voilà une lettre telle que peu de majestés en écrivent. Ce fut le dernier verre qui m'enivra. Les protestations de bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Il était accoutumé à des démonstrations de tendresse singulières avec des favoris plus jeunes que moi ; & oubliant un moment que je n'étais pas de leur âge , & que je n'avais pas la main belle , il me la prit pour la baiser. Je lui baisai la sienne , & je me fis son esclave. Il fallait une permission du roi de France pour appartenir à deux maîtres. Le roi de Prusse se chargea de tout.

Il écrivit pour me demander au roi mon maître. Je n'imaginais pas qu'on fût chequé à Versailles qu'un gentilhomme ordinaire de la chambre , qui est l'espèce la plus inutile de la cour , devint un inutile chambellan à Berlin. On me donna toute permission ; mais on fut très-

piqué, & on ne me le pardonna point. Je déplus fort au roi de France, sans plaisir davantage à celui de Prusse, qui se moquait de moi dans le fond de son cœur.

Me voilà donc avec une clef d'argent doré pendue à mon habit, une croix au cou, & vingt mille francs de pension. *Maupertuis* en fut malade, & je ne m'en aperçus pas. Il y avait alors un médecin à Berlin, nommé *la Métrie*, le plus franc athée de toutes les facultés de médecine de l'Europe; homme d'ailleurs gai, plaisant, étourdi, tout aussi instruit de la théorie qu'aucun de ses confrères, & sans contredit le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique: aussi, grâces à Dieu, ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la faculté à Paris, & avait même écrit contre les médecins beaucoup de personnalités qu'ils ne pardonnèrent point; ils obtinrent contre lui un décret de prise de corps. *La Métrie* s'était donc retiré à Berlin, où il amusait assez par sa gaieté; écrivant d'ailleurs,

& faisant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté sur la morale. Ses livres plurent au roi, qui le fit, non pas son médecin, mais son lecteur.

Un jour, après la lecture, la *Métrie*, qui disait au roi tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune. Laissez faire, lui dit le roi, on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus. La *Métrie* ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme, digne de *Denis* de Syracuse.

Je résolus dès lors de mettre en sûreté les pelures de l'orange. J'avais environ trois cents mille livres à placer. Je me gardai bien de mettre ce fonds dans les états de mon *Alcine*; je le plaçai avantageusement sur les terres que le duc de *Virtemberg* possède en France. Le roi, qui ouvrait toutes mes lettres, se douta bien que je ne prétendais pas rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme *Denis*. Il fallait

The Orange.

fresh.

que je rabotasse continuellement, & que je revisse encore son histoire de Brandebourg, & tout ce qu'il composait.

La Métrie mourut après avoir mangé chez milord *Tirconel*, envoyé de France, tout un pâté farci de truffes, après un très-long dîné. On prétendit qu'il s'était confessé avant de mourir; le roi en fut indigné; il s'informa exactement si la chose était vraie; on l'assura que c'était une calomnie atroce, & que *la Métrie* était mort comme il avait vécu, en reniant DIEU & les médecins. Sa Majesté fatisfaite composa sur-le-champ son oraison funèbre, qu'il fit lire en son nom à l'assemblée publique de l'académie, par d'*Arget* son secretaire; & il donna six cents livres de pension à une fille de joie que *la Métrie* avait amenée de Paris, quand il avait abandonné sa femme & ses enfans.

Maupertuis, qui savait l'anecdote de l'écorce d'orange, prit son temps pour répandre le bruit que j'avais dit que la

charge d'athée du roi était vacante. Cette calomnie ne réussit pas ; mais il ajouta ensuite que je trouvais les vers du roi mauvais , & cela réussit.

Je m'aperçus que depuis ce temps là les soupers du roi n'étaient plus si gais ; on me donnait moins de vers à corriger ; ma disgrâce était complète.

Algarotti , d'*Arget* , & un autre Français nommé *Chasot* , qui était un de ses meilleurs officiers , le quittèrent tous à la fois. Je me disposais à en faire autant ; mais je voulus auparavant me donner le plaisir de me moquer d'un livre que *Maupertuis* venait d'imprimer. L'occasion était belle ; on n'avait jamais rien écrit de si ridicule & de si fou. Le bon homme proposait sérieusement de faire un voyage droit aux deux pôles , de débiter des têtes de géans pour connaître la nature de l'âme par leurs cervelles , de bâtir une ville où l'on ne parlerait que latin , de creuser un trou jusqu'au noyau de la terre , de guérir les maladies

en

en enduisant les malades de poix-résine ,
& enfin de prédire l'avenir en exaltant
son ame.

Le roi rit du livre , j'en ris , tout le
monde en rit. Mais il se passait alors une
scène plus sérieuse , à propos de je ne
fais quelle fadaïse de mathématiques ,
que *Maupertuis* voulait ériger en décou-
verte. Un géomètre plus savant , nommé
Kanig , bibliothécaire de la princesse
d'*Orange* à la Haie , lui fit appercevoir
qu'il se trompait , & que *Leibnitz* , qui
avait autrefois examiné cette vieille idée ,
en avait démontré la fausseté dans plu-
sieurs de ses lettres , dont il lui montra
des copies.

Maupertuis , président de l'académie de
Berlin , indigné qu'un associé étranger lui
prouvât ses bévues , persuada d'abord au
roi , que *Kanig* , en qualité d'homme
établi en Hollande , était son ennemi , &
avait dit beaucoup de mal de la prose &
de la poésie de sa Majesté à la princesse
d'*Orange*.

Cette première précaution prise ; il apôta quelques pauvres pensionnaires de l'académie qui dépendaient de lui , & fit condamner *Kenig* , comme faussaire , à être rayé du nombre des académiciens. Le géomètre de Hollande avait pris les devants , & avait renvoyé sa patente de la dignité d'académicien de Berlin.

Tous les gens de lettres de l'Europe furent aussi indignés des manœuvres de *Maupertuis* , qu'ennuyés de son livre. Il obtint la haine & le mépris de ceux qui se piquaient de philosophie & de ceux qui n'y entendaient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules ; car le roi ayant pris parti dans cette malheureuse affaire , personne n'osait parler : je fus le seul qui élevai la voix. *Kenig* était mon ami ; j'avais à la fois le plaisir de défendre la liberté des gens de lettres avec la cause d'un ami , & celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avais nul dessein de rester à Berlin ; j'ai

toujours préféré la liberté à tout le reste. Peu de gens de lettres en usent ainsi. La plupart sont pauvres ; la pauvreté énerve le courage ; & tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne. Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un roi plus absolu que le grand Turc. C'était un plaisant roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer. Il protégeait *Maupertuis*, & se moquait de lui plus que de personne. Il se mit à écrire contre lui ; & m'envoya son manuscrit dans ma chambre par un des ministres de ses plaisirs secrets, nommé *Marvits* ; il tourna beaucoup en ridicule le trôn au centre de la terre, sa méthode de guérir avec un enduit de poix-résine, le voyage au pôle austral, la ville latine, & la lâcheté de son académie qui avait souffert la tyrannie exercée sur le pauvre *König*. Mais comme sa devise était, point de bruit si je ne le fais, il fit brûler tout ce qu'on

avait écrit sur cette matière, excepté son ouvrage.

Je lui renvoyai son ordre, sa clef de chambellan, ses pensions; il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa croix & sa clef, il voulut que je soupasse avec lui; je fis donc encore un souper de *Damoclès*; après quoi je partis avec promesse de revenir, & avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

Ainsi nous fûmes quatre qui nous échappâmes en peu de temps, *Chasot*, *d'Arget*, *Algarotti* & moi. Il n'y avait pas en effet moyen d'y tenir. On sait bien qu'il faut souffrir auprès des rois; mais *Frédéric* abusait un peu trop de sa prérogative. La société a ses lois, à moins que ce ne soit la société du lion & de la chèvre. *Frédéric* manquait toujours à la première loi de la société, de ne rien dire de défobligeant à personne. Il demandait souvent à son chambellan *Polnitz*, s'il ne changerait pas volontiers de

Quint. Fed.

religion pour la quatrième fois, & il offrait de payer cent écus comptant pour sa conversion. Eh mon Dieu, mon cher *Polnitz*, lui disait-il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volâtes à la Haie, en lui vendant de l'argent faux pour du fin; aidez un peu ma mémoire, je vous prie. Il traitait à peu près de même ce pauvre d'*Argens*. Cependant ces deux victimes restèrent. *Polnitz* ayant mangé tout son bien, était obligé d'avaler ces couleuvres pour vivre; il n'avait pas d'autre pain; & d'*Argens* n'avait pour tout bien dans le monde, que ses *Lettres juives*, & sa femme nommée *Cochois*, mauvaise comédienne de province, si laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoiqu'elle en fît plusieurs. Pour *Manpertuis* qui avait été assez mal avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles dans un pays libre, que mille dans un pays despoti-

que , il fallait bien qu'il restât dans les fers qu'il s'était forgés.

En sortant de mon palais d'*Aleine* , j'allai passer un mois auprès de madame la duchesse de *Saxe-Gotha* , la meilleure princesse de la terre , la plus douce , la plus sage , la plus égale , & qui , Dieu merci , ne faisait point de vers. De là je fus quelques jours à la maison de campagne du landgrave de Hesse , qui était beaucoup plus éloigné de la poésie que la princesse de *Gotha*. Je respirais. Je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était là que m'attendait ma très-bizarre destinée.

Je tombai malade à Francfort ; une de mes nièces , veuve d'un capitaine au régiment de Champagne , femme très-aimable , remplie de talens , & qui de plus était regardée à Paris comme bonne compagnie , eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver sur le Mein ; mais elle me trouva prisonnier de guerre. Voici comme cette belle aventure s'était

passée. Il y avait à Francfort un nommé *Freitag*, banni de Dresde après y avoir été mis au carcan & condamné à la brouette, devenu depuis dans Francfort agent du roi de Prusse, qui se servait volontiers de tels ministres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux passans.

Cet ambassadeur & un marchand nommé *Smith*, condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnaie, me signifièrent de la part de sa Majesté le roi de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Francfort, jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportais à sa Majesté. Hélas ! messieurs, je n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure, pas même les moindres regrets. Quels sont donc les joyaux de la couronne brandebourgeoise que vous redemandez ? C'est-
tre, monsieur, répondit *Freitag*, l'auteur de poësie du roi mon gracieux maître. Oh ! je lui rendrai sa prose & ses vers de tout mon cœur, lui répliquai-je, quoiqu'a-

Officier à Francfort.

près tout j'aie plus d'un droit à cet ouvrage. Il m'a fait présent d'un bel exemplaire imprimé à ses dépens. Malheureusement cet exemplaire est à Leipfick avec mes autres effets. Alors *Freitag* me proposa de rester à Francfort jusqu'à ce que le trésor qui était à Leipfick fût arrivé ; & il me signa ce beau billet :

“ Monfir, si-tôt le gros ballot de Leip-
 „ fick sera ici, où est l'œuvre de poëshie
 „ du roi mon maître, que sa Majesté
 „ demande, & l'œuvre de poëshie rendu
 „ à moi, vous pourrez partir où vous
 „ paraîtra bon. A Francfort, 1 de juin
 „ 1753. *Freitag*, résident du roi mon
 „ maître. „ J'écrivis au bas du billet :
Bon pour l'œuvre de poëshie du roi votre
maître ; de quoi le résident fut très-satis-
fait.

Le 17 de juin, arriva le grand ballot de poëshie. Je remis fidèlement ce sacré dépôt, & je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée : mais dans l'instant que je partais, on m'ar-

ête, moi, mon secretaire & mes gens; on arrête ma nièce; quatre soldats la traînent au milieu des bones chez le marchand *Smith*, qui avait je ne fais quel titre de conseiller privé du roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyait alors un général prussien: il commandait douze soldats de la ville dans cette grande affaire, avec toute l'importance & la grandeur convenables. Ma nièce avait un passe-port du roi de France, & de plus, elle n'avait jamais corrigé les vers du roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames dans les horreurs de la guerre; mais le conseiller *Smith* & le résident *Freitag*, en agissant pour *Frédéric*, croyaient lui faire leur cour en traînant le pauvre beau sexe dans les bones.

On nous fourra tous deux dans une espèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés douze soldats: on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier, où l'on avait conduit

ma nièce , quatre dans un galetas ouvert à tous les vents , où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait à la vérité un petit lit ; mais ses quatre soldats avec la baïonnette au bout du fusil , lui tenaient lieu de rideaux & de femmes-de-chambre.

Nous avions beau dire que nous en appellions à *César* , que l'empereur avait été élu dans Francfort , que mon secrétaire était florentin , & sujet de sa Majesté impériale , que ma nièce & moi nous étions sujets du roi très-chrétien , & que nous n'avions rien à démêler avec le margrave de Brandebourg : on nous répondit que le margrave avait plus de crédit dans Francfort que l'empereur. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre , & il nous fallut payer cent quarante écus par jour.

Le marchand *Smith* s'était emparé de tous mes effets , qui me furent rendus plus légers de moitié. On ne pouvait payer plus chèrement l'œuvre de poësie

du roi de Prusse. Je perdis environ la somme qu'il avait dépensée pour me faire venir chez lui, & pour prendre de mes leçons. Partant nous fûmes quittes.

Pour rendre l'aventure complète, un certain *Van Duren*, libraire à la Haie, fripon de profession, & banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était le même homme à qui j'avais fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de l'*Anti-Machiavel* de *Frédéric*. On retrouve ses amis dans l'occasion. Il prétendit que sa Majesté lui redevait une vingtaine de ducats, & que j'en étais responsable. Il compta l'intérêt, & l'intérêt de l'intérêt. Le sieur *Fichard*, bourgmestre de Francfort, qui était même le bourgmestre régnant, comme cela se dit, trouva en qualité de bourgmestre le compte très-juste, & en qualité de régnant, il me fit déboursier trente ducats, en prit vingt-six pour lui, & en donna quatre au fripon de libraire.

Toute cette affaire d'*Ostrogoths* & de

26 M E M O I R E S.

Vandales étant finie , j'embrassai mes hôtes , & je les remerciai de leur douce réception.

Quelque temps après , j'allai prendre les eaux de Plombières ; je bus surtout celles du Léthé , bien persuadé que les malheurs , de quelque espèce qu'ils soient , ne sont bons qu'à oublier. Ma nièce , madame *Denis* , qui faisait la consolation de ma vie , & qui s'était attachée à moi par son goût pour les lettres , & par la plus tendre amitié , m'accompagna de Plombières à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations par toute la ville , & assez mal par le cardinal de *Tencin* , archevêque de Lyon , si connu par la manière dont il avait fait sa fortune en rendant catholique ce *Law* ou *Lafs* , auteur du système qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avait commencée. Le système le rendit si riche , qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'état ; & en qualité de

Mme Denis.

Lafs.

de ministre, il m'avoua confidemment qu'il ne pouvait me donner à dîner en public, parce que le roi de France était fâché contre moi de ce que je l'avais quitté pour le roi de Prusse. Je lui dis que je ne dînais jamais, & qu'à l'égard des rois, j'étais l'homme du monde qui prenais le plus aisément mon parti, aussi bien qu'avec les cardinaux. On m'avait conseillé les eaux d'Aix en Savoie; quoiqu'elles fussent sous la domination d'un roi, je pris ma route pour aller en boire. Il fallait passer par Genève: le fameux médecin *Tronchin*, établi à Genève depuis peu, me déclara que les eaux d'Aix me tueraient, & qu'il me ferait vivre.

J'acceptai le parti qu'il me proposait. Il n'est permis à aucun catholique de s'établir à Genève, ni dans les cantons Suisses protestans. Il me parut plaisant d'acquérir des domaines dans les seuls pays de la terre où il ne m'était pas permis d'en avoir.

J'achetai, par un marché singulier, &

Tronchin

Geneva

dont il n'y avait point d'exemple dans le pays, un petit bien d'environ soixante arpens, qu'on me vendit le double de ce qu'il eût coûté auprès de Paris : mais le plaisir n'est jamais trop cher ; la maison est jolie & commode ; l'aspect en est charmant ; il étonne & ne lasse point. C'est d'un côté le lac de Genève, c'est la ville de l'autre ; le Rhône en sort à gros bouillons, & forme un canal au bas de mon jardin ; la rivière d'Arve, qui descend de la Savoie, se précipite dans le Rhône ; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins rians, ornent les bords du lac & des rivières ; dans le lointain s'élèvent les Alpes, & à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. J'ai encore une plus belle maison, & une vue plus étendue à Lausanne ; mais ma maison auprès de Genève est beaucoup plus agréable. J'ai dans ces deux habitations ce que les rois ne donnent point, ou plu-

His. Neuchâtel.

MEMOIRES.

tôt ce qu'ils ôtent, le repos & la liberté;
& j'ai encore ce qu'ils donnent quelque-
fois, & que je ne tiens pas d'eux; je
mets en pratique ce que j'ai dit dans le
Mondain:

Oh, le bon temps que le siècle de fer!

Toutes les commodités de la vie en
ameublemens, en équipages, en bonne
chère, se trouvent dans mes deux mai-
sons; une société douce & de gens d'es-
prit remplit les momens que l'étude & le
soin de ma santé me laissent. Il y a là de
quoi faire crever de douleur plus d'un
de mes chers confrères les gens de lettres:
cependant je ne suis pas né riche, il s'en
faut de beaucoup. On me demande par
quel art je suis parvenu à vivre comme
un fermier général; il est bon de le dire,
afin que mon exemple serve. J'ai vu tant
de gens de lettres pauvres & méprisés,
que j'ai conclu dès long-temps, que je ne
devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France enclume ou mar-

15562
a 15562

teau : j'étais né enclume. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, & que souvent le gouvernement a touché aux rentes & aux espèces. Il faut être attentif à toutes les opérations que le ministère, toujours obéré & toujours inconstant, fait dans les finances de l'état. Il y en a toujours quelqu'une dont un particulier peut profiter, sans avoir obligation à personne; & rien n'est si doux que de faire sa fortune par soi-même : le premier pas coûte quelques peines ; les autres sont aisés. Il faut être économe dans la jeunesse ; on se trouve dans la vieillesse un fonds dont on est surpris. C'est le temps où la fortune est le plus nécessaire, c'est celui où je jouis ; & après avoir vécu chez des rois, je me suis fait roi chez moi, malgré des pertes immenses.

Depuis que je vis dans cette opulence paisible & dans la plus extrême indépendance, le roi de Prusse est revenu à moi ; il m'envoya, en 1755, un opéra qu'il avait

fait de ma tragédie de Mérope : c'était sans contredit ce qu'il avait jamais fait de plus mauvais. Depuis ce temps il a continué à m'écrire ; j'ai toujours été en commerce de lettres avec sa sœur la margrave de *Bareith*, qui m'a conservé des bontés inaltérables.

Pendant que je jouissais dans ma retraite, de la vie la plus douce qu'on puisse imaginer, j'eus le petit plaisir philosophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette heureuse tranquillité, & de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands monarques, comme vous allez voir.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpens de neige, en 1756 : dans le même temps l'impératrice - reine d'Hongrie parut avoir quelque envie de reprendre, si elle pouvait, sa chère Silésie, que le roi de Prusse lui avait arrachée. Elle négociait dans ce dessein avec l'impératrice de Rus-

fic, & avec le roi de Pologne, seulement en qualité d'électeur de Saxe; car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de France de son côté voulait se venger sur les états d'Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, roi d'Angleterre, lui faisait sur mer. *Frédéric*, qui était alors allié avec la France, & qui avait un profond mépris pour notre gouvernement, préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France, & s'unit avec la maison d'Hanovre, comptant empêcher d'une main les Russes d'avancer dans sa Prusse, & de l'autre les Français de venir en Allemagne. Il se trompa dans ces deux idées; mais il en avait une troisième, dans laquelle il ne se trompa point: ce fut d'envahir la Saxe sous prétexte d'amitié, & de faire la guerre à l'impératrice-reine d'Hongrie, avec l'argent qu'il pillait chez les Saxons.

Le marquis de Brandebourg, par cette manœuvre singulière, fit seul changer tout le système de l'Europe. Le roi de

France voulant le retenir dans son alliance, lui avait envoyé le duc de *Nivernois*, homme d'esprit, & qui faisait de très-jolis vers. L'ambassade d'un duc & pair & d'un poète semblait devoir flatter la vanité & le goût de *Frédéric*; il se moqua du roi de France, & signa son traité avec l'Angleterre le jour même que l'ambassadeur arriva à Berlin; joua très-poliment le duc & pair, & fit une épigramme contre le poète.

C'était alors le privilège de la poésie de gouverner les états. Il y avait un autre poète à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable; en un mot, l'abbé de *Bernis*, depuis cardinal. Il avait débuté par faire des vers contre moi, & ensuite était devenu mon ami, ce qui ne lui servait à rien; mais il était devenu celui de madame de *Pompadour*, & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnasse en ambassade à Venise; il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Prusse, dans ce beau livre

de poësbies, que ce M. *Freitag* redemandait à Francfort avec tant d'instance, avait glissé un vers contre l'abbé de *Bernis* :

Evitez de *Bernis* la stérile abondance.

Je ne crois pas que ce livre & ce vers fussent parvenus jusqu'à l'abbé : mais comme DIEU est juste, DIEU se servit de lui pour venger la France du roi de Prusse. L'abbé conclut un traité offensif & défensif avec M. de *Staremberg*, ambassadeur d'Autriche, en dépit de *Rouillé*, alors ministre des affaires étrangères. Madame de *Pompadour* présida à cette négociation : *Rouillé* fut obligé de signer le traité conjointement avec l'abbé de *Bernis*, ce qui était sans exemple. Ce ministre *Rouillé*, il faut l'avouer, était le plus inepte secrétaire d'état que jamais roi de France ait eu, & le pédant le plus ignorant qui fût dans la robe. Il avait demandé un jour si la Vétéravie était en Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit : mais

dès qu'on eut de grands objets, on sentit son insuffisance; on le renvoya, & l'abbé de *Bernis* eut sa place.

Mademoiselle *Poisson*, dame le *Normand*, marquise de *Pompadour*, était réellement premier ministre d'état. Certains termes outrageans, lâchés contre elle par *Frédéric*, qui n'épargnait ni les femmes ni les poètes, avaient blessé le cœur de la marquise, & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit en un moment les maisons de France & d'Autriche, après plus de deux cents ans d'une haine réputée immortelle. La cour de France, qui avait prétendu en 1741 écraser l'Autriche, la soutint en 1756; & enfin l'on vit la France, la Russie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le fiscal de l'Empire, déclarés contre le seul marquis de Brandebourg.

Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes, avait une armée de cent mille fantassins & de qua-

rante mille cavaliers , bien composée , encore mieux exercée , pourvue de tous mais enfin il y avait plus de quatre cents mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva , dans cette guerre , que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. *Frédéric* prit la Saxe , la France prit les états de *Frédéric* depuis la ville de Gueldre jusqu'à Minden sur le Véser , & s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre & de la Hesse , alliée de *Frédéric* ; l'impératrice de Russie prit toute la Prusse : ce roi , battu d'abord par les Russes , battit les Autrichiens , & ensuite en fut battu dans la Bohême , le 18 de juin 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce monarque ; pressé de tous côtés par les Russes , par les Autrichiens & par la France , lui-même se crut perdu. Le maréchal de *Richelieu* venait de conclure près de Stade un traité avec les Hanovriens & les Hessois , qui ressemblait à

celui des Fourches Caudines. Leur armée ne devait plus servir ; le maréchal était près d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes ; le prince de *Soubise* allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille , & était secondé de l'armée des Cercles de l'Empire ; de là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat , & étaient déjà dans Breslau ; un de leurs généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin , & l'avait mis à contribution : le trésor du roi de Prusse était presque épuisé , & bientôt il ne devait plus lui rester un village ; on allait le mettre au ban de l'Empire ; son procès était commencé ; il était déclaré rebelle ; & s'il était pris , l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans ces extrémités , il lui passa dans l'esprit de vouloir se tuer. Il écrivit à sa sœur , madame la margrave de *Bareith* , qu'il allait terminer sa vie : il ne voulut point finir la pièce sans quelques vers ; la

Fin

passion de la poésie étoit encore plus forte en lui que la haine de la vie. Il écrivit donc au marquis d'Argens une longue épître en vers, dans laquelle il lui faisait part de sa résolution, & lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître par le sujet, & par celui qui l'a écrite, & par le personnage à qui elle est adressée, il n'y a pas moyen de la transcrire ici toute entière, tant il y a de répétitions; mais on y trouve quelques morceaux assez bien tournés pour un roi du Nord; en voici plusieurs passages :

Ami, le sort en est jeté;
Las de plier dans l'infortune,
Sous le jong de l'adversité,
J'accourcis le temps arrêté
Que la nature notre mère,
A mes jours remplis de misère,
A daigné prodiguer par libéralité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du
sort;
Sans

Sans timidité, sans effort.

Adieu grandeurs, adieu chimères ;

De vos bluettes passagères

Mes yeux ne sont plus éblouis.

Si votre faux éclat, de ma naissante aurore

Fit trop imprudemment éclore

Des desirs indiscrets, long - temps éva-
nouis,

Au sein de la philosophie,

Ecole de la vérité,

Zénon me détrompa de la frivolité

Qui produit les erreurs du songe de la vie.

Adieu, divine volupté,

Adieu, plaisirs charmans, qui flattez la
mollesse,

Et dont la troupe enchanteresse

Par des liens de fleurs enchaîne la gaité.

Mais que fais - je, grand Dieu ! courbé
sous la tristesse,

Est - ce à moi de nommer les plaisirs, l'a-
légresse ?

Et sous la griffe du vautour

Voit-on la tendre tourterelle

Et la plaintive Philomèle

Chanter ou respirer l'amour ?

Depuis long-temps pour moi l'astre de la
lumière

N'éclaira que des jours signalés par mes
maux ;

Depuis long-temps Morphée , avare de
pavots ,

N'en daigne plus jeter sur ma triste pau-
pière.

Je disais ce matin , les yeux couverts de
pleurs ,

Le jour qui dans peu va paraître

M'annonce de nouveaux malheurs ;

Je disais à la nuit : tu vas bientôt renaître
Pour éterniser mes douleurs.

Vous , de la liberté héros que je révère ,

O manes de Caton , ô manes de Brutus !

Votre illustre exemple m'éclaire

Parmi l'erreur & les abus :

C'est votre flambeau funéraire ,

Qui m'instruit du chemin peu connu du
vulgaire ,

Que nous avaient tracé vos antiques ver-
tus.

M É M O I R E S. III

J'écarte les romans & les pompeux fantômes

Qu'engendra de ses flancs la superstition ;
Et pour approfondir la nature des hommes ,

Pour connaître ce que nous sommes ,
Je ne m'adresse point à la religion.

J'apprends de mon maître Epicure
Que du temps la cruelle injure
Dissout les êtres composés ;

Que ce souffle, cette étincelle ,
Ce feu vivifiant des corps organisés ,
N'est point de nature immortelle.

Il naît avec le corps , s'accroît dans les
enfants ,

Souffre de la douleur cruelle :

Il s'égare , il s'éclipse , il baisse avec les
ans.

Sans doute il périra quand la nuit éternelle

Viendra nous arracher du nombre des vivans.

Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,

Trahi par des amis pervers ;
 Je souffre , en ma douleur profonde ,
 Plus de maux dans cet univers ,
 Que dans les fictions de la fable féconde
 N'en a jamais souffert Prométhée aux en-
 fers.

Ainsi , pour terminer mes peines ,
 Comme ces malheureux au fond de leurs
 cachots ,

Las d'un destin cruel & trompant leurs
 bourreaux ,

D'un noble effort brisent leurs chaî-
 nes ;

Sans m'embarrasser des moyens ,

Je romps les funestes liens

Dont la subtile & fine trame

A ce corps rongé de chagrins ,

Trop long-temps attacha mon ame.

Tu vois dans ce cruel tableau ,

De mon trépas la juste cause.

Au moins ne pense pas du néant du caveau

Que j'aspire à l'apothéose.

Mais lorsque le printemps paraissant de
 nouveau ,

De son sein abondant t'offre des fleurs
éclosés ,

Chaque fois d'un bouquet de myrtes &
de roses ,

Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Il m'envoya cette épître écrite de sa main. Il y a plusieurs hémistiches pillés de l'abbé de *Chaulieu* & de moi. Les idées sont incohérentes , les vers en général mal faits ; mais il y en a de bons , & c'est beaucoup pour un roi de faire une épître de deux cents mauvais vers dans l'état où il était. Il voulait qu'on dît qu'il avait conservé toute sa présence & toute la liberté de son esprit , dans un moment où les hommes n'en ont guère.

La lettre qu'il m'écrivit , témoignait les mêmes sentimens ; mais il y avait moins de myrtes & de roses , & d'*Ixions* & de douleur profonde. Je combattis en prose la résolution qu'il disait avoir prise de mourir ; & je n'eus pas de peine à le déterminer à vivre. Je lui conseillai d'en-

tamer une négociation avec le maréchal de *Richelieu*, d'imiter le duc de *Cumberland*; je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un poëte désespéré, qui était tout près de n'être plus roi. Il écrivit en effet au maréchal de *Richelieu*; mais n'ayant pas de réponse, il résolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le prince de *Soubise*; sa lettre finissait par des vers plus dignes de sa situation, de sa dignité, de son courage & de son esprit.

Quand on est voisin du naufrage,
Il faut, en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en roi.

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à madame la margrave de *Bareith*, sa sœur, qu'il se ferait tuer; mais il fut plus heureux qu'il ne le disait, & qu'il ne le croyait. Il attendit, le 5 de novembre 1757, l'armée Française & Impériale dans un poste assez avantageux, à *Rosbac*, sur les frontières de la Saxe;

& comme il avait toujours parlé de se faire tuer, il voulut que son frère le prince *Henri* acquittât sa promesse à la tête de cinq bataillons Prussiens, qui devaient soutenir le premier effort des armées ennemies, tandis que son artillerie les foudroierait, & que sa cavalerie attaquerait la leur.

En effet, le prince *Henri* fut légèrement blessé à la gorge d'un coup de fusil; & ce fut, je crois, le seul Prussien blessé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la première décharge. Ce fut la déroute la plus inouïe & la plus complète dont l'histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac sera long-temps célèbre. On vit trente mille Français & vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuse & précipitée devant cinq bataillons & quelques escadrons. Les défaites d'Azincour, de Crécy, de Poitiers, ne furent pas si humiliantes.

La discipline & l'exercice militaire que

son père avait établis , & que le fils avait fortifiés , furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice Prussien s'é-
tait perfectionné pendant cinquante ans. On avait voulu l'imiter en France comme dans tous les autres états ; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans , avec des Français peu disciplinables , ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Prussiens ; on avait même changé les manœuvres en France presque à chaque revue ; de sorte que les officiers & les soldats , ayant mal appris des exercices nouveaux , & tous différens les uns des autres , n'avaient rien appris du tout , & n'avaient réellement aucune discipline ni aucun exercice. En un mot , à la seule vue des Prussiens , tout fut en déroute , & la fortune fit passer *Frédéric* en un quart d'heure , du comble du désespoir , à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-passager ; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puissance de

la France, de la Russie & de l'Autriche, & il aurait bien voulu détacher *Louis XV* de *Marie-Thérèse*.

La funeste journée de Rosbac faisait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de *Bernis* avec la cour de Vienne. Le cardinal de *Tencin*, archevêque de Lyon, avait toujours conservé son rang de ministre d'état, & une correspondance particulière avec le roi de France; il était plus opposé que personne à l'alliance avec la cour Autrichienne. Il m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu satisfait : cependant l'envie de se mêler d'intrigues, qui le suivait dans sa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, n'abandonne jamais les hommes en place, le porta à se lier avec moi pour engager madame la margrave de *Bareith* à s'en remettre à lui, & à lui confier les intérêts du roi son frère. Il voulait réconcilier le roi de Prusse avec le roi de France, & croyait procurer la paix. Il n'était pas

bien difficile de porter madame de *Bareith* & le roi son frère à cette négociation ; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir, que je voyais très-bien qu'elle ne réussirait pas.

Madame la margrave de *Bareith* écrivit de la part du roi son frère. C'était par moi que passaient les lettres de cette princesse & du cardinal : j'avais en secret la satisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, & peut-être encore un autre plaisir, celui de sentir que mon cardinal se préparait un grand dégoût. Il écrivit une belle lettre au roi, en lui envoyant celle de la margrave ; mais il fut tout étonné que le roi lui répondît assez séchement, que le secrétaire d'état des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet, l'abbé de *Bernis* dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire : cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyait l'abbé

de Bernis ; il m'envoya cette triste lettre qui finissait tout , & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin , & comment des ministres & de vieux cardinaux , qui ont l'ame si dure , ont pourtant assez de sensibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût : mon dessein avait été de me moquer de lui , de le mortifier , & non pas de le faire mourir.

Il y avait une espèce de grandeur dans le ministère de France à refuser la paix au roi de Prusse , après avoir été battu & humilié par lui ; il y avait de la fidélité & bien de la bonté de se sacrifier encore pour la maison d'Autriche : ces vertus furent long-temps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens , les Brunswikois , les Hessois , furent moins fidèles à leurs traités , & s'en trouvèrent mieux. Ils avaient stipulé avec le maréchal de Richelieu , qu'ils ne serviraient plus contre

nous ; qu'ils repasseraient l'Elbe , au-delà duquel on les avait renvoyés : ils rompirent leur marché des Fourches Caudines , dès qu'ils furent que nous avions été battus à Rosbâc. L'indiscipline , la désertion , les maladies détruisirent notre armée , & le résultat de toutes nos opérations fut , au printemps de 1758 , d'avoir perdu trois cents millions & cinquante mille hommes en Allemagne pour *Marie-Thérèse* , comme nous avions fait dans la guerre de 1741 , en combattant contre elle.

Le roi de Prusse , qui avait battu notre armée dans la Turinge à Rosbâc , s'en alla combattre l'armée Autrichienne à soixante lieues de là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe , les vainqueurs marchaient ailleurs ; rien n'aurait arrêté les Français : mais ils avaient jeté leurs armes , perdu leur canon , leurs munitions , leurs vivres , & sur-tout la tête. Ils s'éparpillèrent. On rassembla leurs débris difficilement. *Frédéric* , au
bout

bout d'un mois, remporte à pareil jour une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée d'Autriche, auprès de Breslau; il reprend Breslau, il y fait quinze mille prisonniers; le reste de la Silésie rentre sous ses lois: *Gustave-Adolphe* n'avait pas fait de si grandes choses. Il fallut bien alors lui pardonner ses vers, ses plaisanteries, ses petites malices, & même ses péchés contre le sexe féminin. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros.

Aux Délices, 6 de novembre 1759.

J'AVAIS laissé là mes mémoires, les croyant aussi inutiles que les lettres de *Bayle* à madame sa chère mère, & que la vie de *Saint-Evremond* écrite par des *Maiseaux*, & que celle de l'abbé de *Mongon* écrite par lui-même: mais bien des choses qui me paraissent ou neuves ou plaisantes, me ramènent au ridicule de parler de moi à moi-même.

Je vois de mes fenêtres, la ville où ré-

gnait *Jean Chauvin* le Picard, dit *Calvin*, & la place où il fit brûler *Servet* pour le bien de son ame. Presque tous les prêtres de ce pays-ci pensent aujourd'hui comme *Servet*, & vont même plus loin que lui. Ils ne croient point du tout *Jésus - Christ* dieu; & ces messieurs, qui ont fait autrefois main basse sur le purgatoire, se sont humanisés jusqu'à faire grace aux ames qui sont en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne feront point éternelles, que *Thésée* ne sera pas toujours dans son fauteuil, que *Sisyphé* ne roulera pas toujours son rocher: ainsi, de l'enfer auquel ils ne croient plus, ils ont fait le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'est une assez jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain. Il y avait là de quoi se couper la gorge, allumer des bûchers, faire des Saint-Barthelemi; cependant on ne s'est pas même dit d'injures, tant les mœurs sont changées. Il n'y a que moi, à qui un de ces prédicans en ait dites, parce que j'avais osé avancer que

le Picard *Calvin* était un esprit dur , qui avait fait brûler *Servet* fort mal à propos. Admirez , je vous prie , les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de *Servet* , & qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que *Calvin* l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verts.

Ils ont voulu me prouver en forme , que *Calvin* était un bon homme ; ils ont prié le conseil de Genève de leur communiquer les pièces du procès de *Servet* : le conseil , plus sage qu'eux , les a refusées ; il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Genève. Je regarde ce petit triomphe , comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Lausanne. Quelques ministres s'étaient avisés dans ce pays là de compiler je ne fais quel mauvais livre contre moi , pour l'honneur , disaient-ils , de la religion chrétienne. J'ai trouvé sans peine le

moyen de faire saisir les exemplaires , & de les supprimer par autorité du magistrat : c'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire , & à respecter un philosophe. Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci. Etes pensans , je vous avertis qu'il est très-agréable de vivre dans une république , aux chefs de laquelle on peut dire : venez demain dîner chez moi. Cependant je ne me suis pas encore trouvé assez libre ; & ce qui est , à mon gré , digne de quelque attention , c'est que , pour l'être parfaitement , j'ai acheté des terres en France. Il y en avait deux à ma bienfaisance à une lieue de Genève , qui avaient joui autrefois de tous les privilèges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du roi , un brevet par lequel ces privilèges me sont conservés. Enfin j'ai tellement arrangé ma destinée , que je me trouve indépendant à la fois en Suisse , sur le territoire de Genève , & en France.

Privileges of
M. J. H. Courtois

J'entends parler beaucoup de liberté, mais je ne crois pas qu'il y ait eu en Europe un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra, ou qui pourra.

Je ne pouvais certainement mieux prendre mon temps pour chercher cette liberté & le repos loin de Paris. On y était alors aussi fou & aussi acharné dans des querelles puériles, que du temps de la fronde ; il n'y manquait que la guerre civile : mais comme Paris n'avait ni un roi des halles, tel que le duc de *Beaufort*, ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles : elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme j'ai déjà dit, par l'archevêque de Paris *Beaumont*, homme opiniâtre, faisant le mal de tout son cœur par excès de zèle, un fou sérieux, un vrai saint dans le goût de *Thomas de Cantorbéri*. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à

laquelle le parlement de Paris prétendait nommer , & que l'archevêque réputait place sacrée , dépendante uniquement de l'église. Tout Paris prit parti ; les petites factions janséniste & moliniste ne s'épargnèrent pas ; le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois les gens qui se battent dans la rue ; on leur jette des seaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis , comme de raison ; mais ils n'en furent que plus envenimés : il exila l'archevêque , il exila le parlement ; mais un maître ne doit chasser ses domestiques que quand il est sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement , parce qu'une chambre nommée royale , composée de conseillers d'état & de maîtres des requêtes , érigée pour juger les procès , n'avait pu trouver pratique. Les Parisiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de justice qu'on appelle parlement. Tous ses membres furent donc rappelés ,

& crurent avoir remporté une victoire signalée sur le roi. Ils l'avertirent paternellement, dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il exilât une autre fois son parlement, attendu, disaient-ils, *que cela était de mauvais exemple*. Enfin, ils en firent tant que le roi résolut au moins de casser une de leurs chambres, & de réformer les autres. Alors ces messieurs donnèrent tous leur démission, excepté la grand'-chambre; les murmures éclatèrent; on déclama publiquement au palais contre le roi. Le feu qui sortait de toutes les bouches, prit malheureusement à la cervelle d'un laquais, nommé *Damiens*, qui allait souvent dans la grand'-salle. Il est prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais seulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes. Ce misérable avait été enistre au collège des jésuites, collège où j'ai vu quelquefois les

écoliers donner des coups de canif, & les cuistres leur en rendre. *Damiens* alla donc à Versailles dans cette résolution, & blessa le roi, au milieu de ses gardes & de ses courtisans, avec un de ces petits canifs dont on taille des plumes.

On ne manqua pas, dans la première horreur de cet accident, d'imputer le coup aux jésuites qui étaient, disait-on, en possession par un ancien usage. J'ai lu une lettre d'un père *Griffet*, dans laquelle il disait : *Cette fois - ci ce n'est pas nous, e'est à présent le tour de messieurs.* C'était naturellement au grand-prévôt de la cour à juger l'assassin, puisque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Le malheureux commença par accuser sept membres des enquêtes : il n'y avait qu'à laisser subsister cette accusation, & exécuter le criminel ; par là le roi rendait le parlement à jamais odieux, & se donnait sur lui un avantage aussi durable que la monarchie. On croit que *M. d'Argenson* porta le roi à donner à son

parlement la permission de juger l'affaire : il en fut bien récompensé , car huit jours après il fut dépouillé & exilé.

Le roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux conseillers qui instruisirent le procès de *Damiens* , comme s'ils avaient rendu quelque service signalé & difficile. Cette conduite acheva d'inspirer à messieurs des enquêtes une confiance nouvelle ; ils se crurent des personnages importants ; & leurs chimères de représenter la nation & d'être les tuteurs des rois , se réveillèrent : cette scène passée , & n'ayant plus rien à faire , ils s'amuserent à persécuter les philosophes.

Omer Joly de Fleuri , avocat-général du parlement de Paris , étala devant les chambres assemblées le triomphe le plus complet que l'ignorance , la mauvaise foi & l'hypocrisie aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres très-estimables par leur science & par leur conduite , s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut

Dictionnaire

Encyclopédie

éclairer l'esprit humain : c'était un très-grand objet de commerce pour la librairie de France ; le chancelier, les ministres encourageaient une si belle entreprise. Déjà sept volumes avaient paru : on les traduisait en italien, en anglais, en allemand, en hollandais ; & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous faisait alors le plus d'honneur : tant les excellens articles du *Dictionnaire encyclopédique* rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre. On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage, que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir l'ouvrage ; mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà *Omer Joly de Fleuri* qui, le 23 de février 1759, accuse ces pauvres gens d'être athées, déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au roi, &c.

Omer, pour prouver ces accusations, cite *S. Paul*, le procès de *Théophile*, & *Abraham Chaumeix*. (*) Il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parla ; ou, s'il l'avait lu, *Omer* était un étrange imbécille. Il demande justice à la cour contre l'article *Ame*, qui, selon lui, est le matérialisme tout pur. Vous remarquerez que cet article *Ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre docteur de Sorbonne, qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'*Omer Joly de Fleuri* fut un tissu de bévues pareilles. Il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu ; & tout le parlement, sur la requi-sition d'*Omer*, condamne l'ouvrage, non-

(*) *Abraham Chaumeix*, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janséniste & convulsionnaire, était alors l'oracle du parlement de Paris. *Omer Fleuri* le cite comme un père de l'église. *Chaumeix* a été depuis maître d'école à Moscon.

seulement sans aucun examen , mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au-dessous de celle de *Bridoye* , car au moins *Bridoye* pouvait rencontrer juste.

Les éditeurs avaient un privilège du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les privilèges accordés par sa Majesté ; il ne lui appartient de juger, ni d'un arrêt du conseil , ni de rien de ce qui est scellé à la chancellerie : cependant il se donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé ; il nomma des conseillers pour décider des objets de géométrie & de métaphysique contenus dans l'*Encyclopédie*. Un chancelier un peu ferme aurait cassé l'arrêt du parlement, comme très-incompétent : le chancelier de *Lamoignon* se contenta de révoquer le privilège , afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croirait que cette aventure est du temps du père *Garasse*,

&

& des arrêts contre l'émétique ; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France , tant il est vrai qu'il suffit d'un sot pour déshonorer une nation. On avouera sans peine que dans de telles circonstances Paris ne devait pas être le séjour d'un philosophe , & qu'*Aristote* fut très-sage de se retirer à Calcis , lorsque le fanatisme dominait dans Athènes. D'ailleurs l'état d'homme de lettres à Paris est immédiatement au-dessus de celui d'un bateleur : l'état de gentilhomme ordinaire de sa Majesté , que le roi m'avait conservé , n'est pas grand'chose. Les hommes sont bien sots , & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château , comme j'ai fait , y jouer la comédie & y faire bonne chère , que d'être levraudé à Paris , comme *Helvétius* , par les gens tenant la cour de parlement , & par les gens tenant l'écurie de la Sorbonne. Comme je ne pouvais assurément ni rendre les hommes plus raisonnables , ni le parlement moins pé-

dant, ni les théologiens moins ridicules, je continuai à être heureux loin d'eux.

Je suis quasi honteux de l'être, en contemplant du port tous les orages. Je vois l'Allemagne inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos ministres renvoyés l'un après l'autre, sans que nos affaires en aillent mieux; le roi de Portugal assassiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays; & cette fois-ci les jésuites ne peuvent pas dire: *Ce n'est pas nous*. Ils avaient conservé leur droit, & il a été bien prouvé depuis que les bons pères avaient saintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leurs raisons, qu'ils sont souverains au Paraguai, & qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Voici une petite aventure aussi singulière qu'on en ait vu depuis qu'il y a eu des rois & des poètes sur la terre. *Frédéric* ayant passé un temps assez long à

garder les frontières de la Silésie dans un camp inexpugnable, s'y est ennuyé; & pour passer le temps, il a fait une ode contre la France & contre le roi. Il m'envoya, au commencement de mai 1759, son ode signée *Frédéric*, & accompagnée d'un paquet énorme de vers & de prose. J'ouvre le paquet, & je m'aperçois que je ne suis pas le premier qui l'ait ouvert: il était visible qu'en chemin il avait été décacheté. Je fus tranfi de frayeur, en lisant dans l'ode les strophes suivantes:

O nation folle & vaine,
Quoi, font-ce là ces guerriers,
Sous Luxembourg, sous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers;
Qui, vrais amans de la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les dangers & le trépas?
Je vois leur vil assemblage
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats.

Quoi , votre faible monarque ,
Jouet de la Pompadour ,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour ;
Lui qui détestant les peines ,
Au hasard remet les rênes
De son empire aux abois :
Cet esclave parle en maître ,
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

Je tremblai donc en voyant ces vers ,
parmi lesquels il y en a de très-bons ,
ou du moins qui passeront pour tels. J'ai
malheureusement la réputation méritée
d'avoir jusqu'ici corrigé les vers du roi
de Prusse. Le paquet a été ouvert en
chemin ; les vers transpireront dans le
public , le roi de France les croira de
moi , & me voilà criminel de lèse-Ma-
jesté , & , qui pis est , coupable envers
madame de *Pompadour*.

Dans cette perplexité , je priai le rési-
dent de France à Genève de venir chez
moi. Je lui montre le paquet ; il convient

qu'il a été décacheté avant de me parvenir. Il juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre, dans une affaire où il y allait de ma tête, que d'envoyer le paquet à M. le duc de *Choiseul*, ministre en France. En toute autre circonstance, je n'aurais point fait cette démarche; mais j'étais obligé de prévenir ma ruine, je faisais connaître à la cour tout le fonds du caractère de son ennemi. Je savais bien que le duc de *Choiseul* n'en abuserait pas, & qu'il se bornerait à persuader le roi de France que le roi de Prusse était un ennemi irréconciliable qu'il fallait écraser, si on pouvait. Le duc de *Choiseul* ne se borna pas là; c'est un homme de beaucoup d'esprit, il fait des vers, il a des amis qui en font, il paya le roi de Prusse en même monnaie, & m'envoya une ode contre *Frédéric*, aussi mordante, aussi terrible que l'était celle de *Frédéric* contre nous. En voici des échantillons détachés

Ce n'est plus cet heureux génie,

Qui des arts dans la Germanie

M. iiij

Devait allumer le flambeau :
Epoux, fils, & frère coupable,
C'est celui qu'un père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Cependant c'est lui dont l'audace
Des neufs sœurs & du dieu de Thrace
Croit réunir les attributs,
Lui qui chez Mars comme au Parnasse
N'a jamais occupé de place
Qu'entre Zoïle & Mévius.

Vois, malgré la garde Romaine,
Néron poursuivi sur la scène
Par les mépris des légions ;
Vois l'oppresser de Syracuse
Sans fruit prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

Jusque là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature & des amours.
Peux-tu condamner la tendresse,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours ?

Le duc de Choiseul, en me faisant par.

venir cette réponse, m'assura qu'il allait la faire imprimer, si le roi de Prusse publiait son ouvrage, & qu'on battrait *Frédéric* à coups de plume, comme on espérait le battre à coups d'épée. Il ne tenait qu'à moi, si j'avais voulu me réjouir, de voir le roi de France & le roi de Prusse faire la guerre en vers : c'était une scène nouvelle dans le monde. Je me donnai un autre plaisir, celui d'être plus sage que *Frédéric* : je lui écrivis que son ode était fort belle, mais qu'il ne devait pas la rendre publique, qu'il n'avait pas besoin de cette gloire, qu'il ne devait pas se fermer toutes les voies de réconciliation avec le roi de France, l'aigrir sans retour, & le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juste vengeance. J'ajoutai que ma nièce avait brûlé son ode, dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me erut, me remercia, non sans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût faits en sa vie. Le duc de

Choiseul, de son côté, tint parole & fut discret.

Pour rendre la plaisanterie complète, j'imaginai de poser les premiers fondemens de la paix de l'Europe sur ces deux pièces qui devaient perpétuer la guerre jusqu'à ce que *Frédéric* fût écrasé. Ma correspondance avec le duc de *Choiseul* me fit naître cette idée; elle me parut si ridicule, si digne de tout ce qui se passait alors, que je l'embrassai; & je me donnai la satisfaction de prouver par moi-même sur quels petits & faibles pivots roulent les destinées des royaumes. M. de *Choiseul* m'écrivit plusieurs lettres offensibles, tellement conçues que le roi de Prusse pût se hasarder à faire quelques ouvertures de paix, sans que l'Autriche pût prendre ombrage du ministère de France; & *Frédéric* m'en écrivit de pareilles, dans lesquelles il ne risquait pas de déplaire à la cour de Londres. Ce commerce très-délicat dure encore; il ressemble aux mines que font deux chats qui

montrent d'un côté patte de velours , & des griffes de l'autre. Le roi de Prusse battu par les Russes & ayant perdu Dresde , a besoin de la paix ; la France , battue sur terre par les Hanovriens , & sur mer par les Anglais , ayant perdu son argent très-mal à propos , est forcée de finir cette guerre ruineuse.

Voilà , belle Emilie , à quel point nous en sommes.

Aux Délices , ce 27 de novembre 1759.

JE continue , & ce sont toujours des choses singulières. Le roi de Prusse m'écrit du 17 de décembre : *Je vous en manderai davantage de Dresde , où je serai dans trois jours ; & le troisième jour il est battu par le maréchal Daun , & il perd dix-huit mille hommes. Il me semble que tout ce que je vois est la fable du Pot au lait. Notre grand marin Berrier , ci-devant lieutenant de police à Paris , & qui a passé de ce poste à celui de secrétaire d'état & de ministre des mers ;*

sans avoir jamais vu d'autre flotte que la galiotte de Saint-Cloud & le coche d'Auxerre, notre *Berrier*, dis-je, s'était mis dans la tête de faire un bel armement naval pour opérer une descente en Angleterre : à peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Brest, qu'elle a été battue par les Anglais, brisée par les rochers, détruite par les vents, ou engloutie dans la mer.

Nous avons eu pour contrôleur général des finances, un *Silhouette* que nous ne connaissions que pour avoir traduit en prose quelques vers de *Pope* : il passait pour un aigle ; mais en moins de quatre mois l'aigle s'est changé en oison. Il a trouvé le secret d'anéantir le crédit au point que l'état a manqué d'argent tout d'un coup pour payer les troupes. Le roi a été obligé d'envoyer sa vaisselle à la monnaie ; une bonne partie du royaume a suivi cet exemple.

12 de février 1760.

ENFIN, après quelques perfidies du

roi de Prusse , comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avais confiées , d'avoir voulu semer la zizanie entre nous & nos alliés , toutes perfidies très-permises à un grand roi , sur-tout en temps de guerre , je reçois des propositions de paix de la main du roi de Prusse , non sans quelques vers ; il faut toujours qu'il en fasse. Je les envoie à Versailles ; je doute qu'on les accepte : il ne veut rien céder ; & il propose , pour dédommager l'électeur de Saxe , qu'on lui donne Erford qui appartient à l'électeur de Maïence : il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un ; c'est sa façon. Nous verrons ce qui résultera de ces idées , & sur-tout de la campagne qu'on va faire.

Comme cette grande & horrible tragédie est toujours mêlée de comique , on vient d'imprimer à Paris les *poëshies du roi mon maître* , comme disait *Freitag* ; il y a une épître au maréchal *Keit* , dans laquelle il se moque beaucoup de l'immortalité de l'ame & des chrétiens. Les

dévots n'en font pas contens , les prêtres calvinistes murmurent , ces pédans le regardaient comme le soutien de la bonne cause ; ils l'admiraient quand il jetait dans des cachots les magistrats de Leipfick , & qu'il vendait leurs lits pour avoir leur argent. Mais depuis qu'il s'est avisé de traduire quelques passages de *Sénèque* , de *Lucrèce* & de *Cicéron* , ils le regardent comme un monstre. Les prêtres canoniseraient *Cartouche* dévot.



CHOIX
DE
PIECES JUSTIFICATIVES
POUR LA VIE
DE VOLTAIRE.

Tome II.]

N

CHOLIX

RECHERCHES

DE LA VIE

DE VIGILANCE

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous avons joint ici quelques lettres, qui peuvent servir à faire mieux connaître M. de *Voltaire* & ses ennemis.

Un hommage rendu par un prince du sang à un jeune homme que son état éloignait de lui, & que la gloire n'en rapprochait pas encore, nous a paru mériter d'être conservé.

La note qui a été remise par le célèbre *le Kain*, doit intéresser les gens de lettres; le grand acteur y peint naïvement l'enthousiasme de *Voltaire* pour l'art dramatique, & pour le talent du théâtre; & on y voit en même temps comment, malgré cet enthousiasme & l'intérêt d'avoir des acteurs dignes de ses ouvrages, il cherchait à détourner ce

148 AVERTISSEMENT.

jeune homme d'un état trop avili par le préjugé, & joignait noblement à ses conseils les moyens d'en embrasser un autre. Ce trait est un de ceux qui prouvent le mieux que la bonté était le sentiment dominant de l'ame de *Voltaire*.

C'est ainsi qu'avec plus de désintéressement encore, il engagea en 1765 Mlle. *Clairon* à renoncer au théâtre, quoique le talent de cette sublime actrice fût alors dans toute sa force, & devint de jour en jour plus nécessaire au poète, dont le génie dramatique commençait à s'affaiblir par l'âge & les travaux.

Ses conseils à MM. d'*Alembert* & *Diderot*, persécutés pour l'*Encyclopédie*, & plusieurs traits de ce genre, prouveraient encore que l'amour de la justice l'emportait dans son esprit sur toutes sortes de considérations.

PIECES
JUSTIFICATIVES.

VERS

De S. A. S. le Prince DE CONTI,

A M. DE VOLTAIRE.

1718.

PLUTON ayant fait choix d'une jeune
pucelle,

Et voulant donner à sa belle

Une marque de son amour,

Commanda qu'une fête & superbe & ga-
lante

Réparât les horreurs de son triste séjour.

Pour satisfaire son attente,

Il fait assembler à sa cour

Tous ceux dont le bon goût & la délica-
tesse

N iij

Pouvaient contribuer au spectacle pompeux

Qu'il préparait à sa maîtresse.
Parmi tous ces hommes fameux,
Il choisit ceux dont le génie
S'était signalé dans tous lieux
Par la plus noble poésie.

Chacun à réussir travailla de son mieux.
Pour remporter le prix, & Corneille &
Racine

Unirent leur veine divine :
Chaque auteur en vain disputa,
Et voulut gagner le suffrage
Du dieu qui demandait l'ouvrage ;
Bien que des deux esprits la pièce l'em-
portât ,
L'on ignorait encor qu'elle eût eu l'avantage.

Enfin le jour venu de cet événement,
De tant d'auteurs la cohorte nombreuse
Recherchait la gloire flatteuse
De remporter l'honneur de l'applaudissement.

Tandis qu'à faire cette brigue,

Toute la troupe se fatigue,
 Sans se donner du mouvement,
 Racine avec Corneille au sein de l'Elysée
 Rappelaient l'histoire passée
 Du temps où de la France ils étaient l'or-
 nement.

Ils avaient su par ceux qui venaient de la
 terre ,

Du théâtre français le funeste abandon ;
 Que depuis leur décès le délicat parterre
 Ne pouvait rien trouver de bon.

Ce malheur leur causait une tristesse ex-
 trême.

Ils connaissaient que dans Paris l'on
 aime

D'un spectacle nouveau les doux amuse-
 mens ;

Qu'abandonnés par Melpomène ,
 Les auteurs n'avaient plus ces nobles sen-
 timens

Qui font la grace de la scène.

Depuis leur séjour en ces lieux ,

Ils avaient fait la connaissance

D'un démon sans expérience ,

Mais dont l'esprit vif, gracieux ,
Surpassait déjà les plus vieux
Par ses talens & sa science.
Pour réparer les' maux du théâtre obs-
curci ,
Ce démon fut par eux choisi.
Ils lui font prendre forme humaine ;
Des règles de leur art à fond l'ayant in-
truit ,
Sur les bords fameux de la Seine ,
Sous le nom d'Arouet cet esprit fut con-
duit.
Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aga-
nipe ,
Pour son premier projet il fait le choix
d'Oepide :
Et quoique dès long - temps ce sujet fût
connu ,
Par un style plus beau cette pièce changée ;
Fit croire des enfers Racine revenu ,
Ou que Corneille avait la sienne corri-
gée. (*)

(*) Ces vers font autant d'honneur

L E T T R E

De l'abbé DESFONTAINES,

A M. DE VOLTAIRE.

Ce 31 de mai 1724.

JE n'oublierai jamais , monsieur , les obligations infinies que je vous ai. Votre bon cœur est encore bien au-dessus de votre esprit , & vous êtes l'ami le plus essentiel qui ait jamais été. Le zèle avec lequel vous m'avez servi , me fait en quelque sorte plus d'honneur que la malice & la noirceur de mes ennemis ne m'a causé d'affront par l'indigne traitement qu'il m'ont fait souffrir. Il faut se retirer pendant quelque temps. *Fallax infamia terret.*

au prince de *Conti* qu'en a fait à la *Motte* son approbation d'*Oepide*. Ils annoncèrent tous deux à la France un digne successeur de *Corneille* & de *Racine* , & jamais prophétie ne fut mieux accomplie.

J'ai une lettre de cachet qui m'exile à trente lieues de Paris. C'est avec plaisir que je vais chercher la solitude ; mais je suis bien fâché que cette retraite me soit ordonnée. C'est un reste de triomphe pour les malheureux auteurs de ma disgrâce. Je consens d'aller en province , & j'y vais très-volontiers. Mais tâchez , monsieur , de faire en sorte que l'ordre du roi soit levé par une autre lettre de cachet en cette forme :

Le roi , informé de la fausseté de l'accusation intentée contre le sieur abbé Desfontaines , consent qu'il demeure à Paris.

Si vous obtenez cet ordre de M. de *Maurepas* , c'est un coup essentiel. Au surplus , je promets parole d'honneur , à M. de *Maurepas* , de m'en aller incessamment , & de ne point revenir à Paris qu'après lui en avoir demandé la permission secrètement.

Voilà , mon cher ami , ce que je vous prie à présent d'obtenir pour moi. Je vous aurai encore une obligation infinie de ce

nouveau service. C'est, à mon gré, ce qu'on peut faire de plus simple pour réparer le scandale & l'injustice, en attendant que je puisse faire mieux & que j'aie les lumières nécessaires pour découvrir les ressorts cachés de l'horrible intrigue de mes ennemis. Malgré la noirceur de l'accusation & le penchant du public à croire tous les accusés coupables, j'ai la satisfaction de voir les personnes même indifférentes prendre mon parti. Les *Nadal*, les *Danchet*, les *de Pons*, les *Fréret* sont les seuls, dit-on, qui traitent ma personne comme toute ma vie je traiterai leurs infâmes ouvrages & leur indigne caractère. *Genus irritabile vatum.*

J'ai un plan d'apologie qui sera beau & curieux, & que je travaillerai à la campagne. Je suis trop connu dans le monde pour qu'il convienne à un homme comme moi de me taire après un si exécrable affront; & je le ferai de façon que j'aurai l'honneur de le présenter à M. de *Maurepas*, pour le prier de me permettre

de le faire paraître. On y verra tout ce qui m'est arrivé de malheureux , & mes malheurs toujours causés par des gens de lettres , sur-tout l'histoire de ma sortie des jésuites.

Adieu , mon cher ami ; je me recommande à vous.

Desfontaines.

L E T T R E

Du sieur D E M O U L I N ,

A M. DE V O L T A I R E.

A Paris , le 22 d'auguste 1738.

M O N S I E U R.

N O U S vous remercions très-humblement de toutes vos bontés , & des facilités que vous voulez bien nous accorder pour vous payer. Nous en conserverons un précieux souvenir , & nous vous en marquerons notre vive reconnaissance dans toutes les occasions. Votre créance
est

JUSTIFICATIVES. 157

est bien assurée , & nous vous prions d'être persuadé que nous l'acquitterons le plus tôt qu'il nous sera possible. Je suis en avance dans plusieurs bonnes affaires , & notre zèle à obliger est cause que nous ne sommes pas à notre aise.

Vous me rendez justice , monsieur , en ne me croyant point coupable d'aucune mauvaise intention. J'ose même vous protester que jamais je n'en ai eu , & que jamais amant n'a aimé plus tendrement une maîtresse , que je vous ai toujours aimé , malgré tout ce qui est arrivé. J'ai des vivacités , il est vrai ; vous me les avez souvent reprochées avec raison , mais je ne le cède à personne pour la droiture de cœur , la pureté des intentions & la fidelle exécution , quand il s'agit de rendre service.

Je fais qu'on m'a fort calomnié , & je fais encore que les personnes qui déclamaient le plus contre moi , en vous quittant venaient au logis pour m'animer contre vous. Depuis ce temps-là , j'ai

rendu à une de ces personnes des services assez considérables ; & si les occasions se présentaient d'obliger les autres , je le ferais volontiers. C'est la seule vengeance que je prétends en tirer.

Si vous me croyez utile à quelque chose , & même dans ce qui peut exiger de la discrétion , honorez - moi de vos commissions , & soyez , je vous supplie , assuré d'une prompte & secrète expédition.

Ma femme vous assure de ses très-humbles respects.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,

Monsieur ,

Votre très - humble , &c.

Demoulin.

Billet du même.

JE soussigné reconnais que M. de *Voltaire* ayant prêté à ma femme & à moi la somme de *vingt-sept mille livres* , & vu le mauvais état de nos affaires , ayant

JUSTIFICATIVES. 159

bien voulu se restreindre à la somme de *trois mille livres* par contrat obligatoire, passé entre nous chez *Ballot*, notaire, le 12 de juin 1736, il nous a remis & accordé 750 livres restant des trois mille livres à payer, & m'en a donné une rétrocession pleine & entière. Ce 19 de janvier 1743.

Demoulin.

L E T T R E S

Du libraire JORE,

A M. DE VOLTAIRE.

L E T T R E I.

A Paris, ce 20 de décembre 1738.

MONSIEUR.

JE vous supplie d'excuser le mauvais état de ma fortune, & la soustraction de tous mes papiers, qui m'a empêché jusqu'ici de reconnaître le mauvais procédé

O ij

de ceux qui ont abusé de mon malheur , pour me forcer à vous faire un procès injuste , & à laisser imprimer un *factum* odieux. Je les désavoue tous deux entièrement. La malice de vos ennemis n'a servi qu'à me faire connaître la bonté de votre caractère. Vous avez la bonté de me pardonner d'avoir écouté de mauvais conseils. Je vous jure que je m'en suis repenti au moment même que j'ai eu le malheur d'agir contre vous. J'ai bien reconnu combien on m'avait trompé. Vous n'ignorez pas la jalousie des gens de lettres ; voilà à quoi elle s'est portée. On m'a aigri , on s'est servi de moi pour vous nuire ; j'en suis si fâché que je vous promets de ne jamais voir ceux qui m'ont forcé à vous manquer à ce point ; & je réparerai le tort extrême que j'ai eu , par l'attachement constant que je veux vous vouer toute ma vie.

Je vous prie , monsieur , de me rendre votre amitié , & de croire que mon cœur n'a jamais eu de part à la malice de vos

ennemis, & que c'est mon cœur seul qui m'engage à vous le dire.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

L E T T R E II.

A Paris, le 30 de décembre 1738.

J'AI déjà eu l'honneur de vous écrire, le 20 du présent mois, dans l'amertume de mon cœur, pour vous demander pardon, & pour vous marquer le sincère repentir que j'éprouve du procès injuste que votre ennemi (que vous connaissez) m'avait engagé de vous intenter. Je vous ai déjà marqué mon regret, & l'horreur que j'ai d'avoir attaqué si cruellement celui qui était mon bienfaiteur. Je vous disais que j'avais reconnu l'erreur où l'on m'avait mis. Soyez sûr, monsieur, que mon affliction est égale à ma faute. Daignez, monsieur, pousser votre géné-

rosité jusqu'à m'accorder le pardon que j'ose vous demander. Je désavoue le factum injuste & calomnieux que l'on a mis sous mon nom , & que j'ai eu le malheur de signer. J'étais aveuglé ; on m'a séduit. Je vous le répète encore , j'en suis au désespoir. J'en ai tombé malade. Il n'y a rien que je ne fasse , le reste de ma vie , pour réparer ma faute. Enfin , monsieur , si vous étiez témoin de mon affliction d'avoir été trompé par de mauvais conseils , vous auriez pitié de mon état. Ayez la bonté au moins de me faire dire que vous avez celle de me pardonner , si vous ne daignez m'écrire de votre main. Je paierais tous les frais du procès , si j'avais de l'argent ; & il n'y a rien que je ne fasse , tout le reste de ma vie , pour vous témoigner en particulier & en public le repentir , l'admiration pour votre caractère , & le très-profond respect avec lequel je suis ,

Monsieur ,

Votre très-humble , &c.

Jore.

L E T T R E III.

Paris, le 3 de juin 1742.

J'AI reçu, Monsieur, les 300 livres que vous avez eu encore la bonté de me faire donner. Cette nouvelle manière de vous venger d'un homme infortuné, dont le plus grand malheur a été de s'oublier avec vous, & qui en est au désespoir depuis si long-temps, ne fortira jamais de mon cœur. Vos bontés augmentent le sincère repentir que j'en ai ; elles m'étonnent, elles m'inspirent le respect & l'attachement le plus tendre. Il faut que ceux qui m'avaient séduit, soient des monstres. Ils ne vous connaissent pas comme je vous connais. Ma vie doit être employée à vous marquer mon dévouement. Je n'ai point de termes pour vous dire ce que vous m'inspirez. Permettez-moi seulement de me présenter devant vous, & de venir vous remercier. C'est

la grace que je vous prie d'ajouter à vos générosités.

Je suis avec respect & la plus tendre reconnaissance,

Monsieur ,

Votre très-humble, &c.

Jore.

L E T T R E I V.

A Milan , ce 20 d'octobre 1768.

M O N S I E U R.

GRACE à la pension que vous avez la bonté de me faire , je me suis trouvé en état de subsister à Milan , joint à quelques écoliers que j'avais , auxquels j'aidais à se perfectionner dans la langue française , & qui , malheureusement pour moi , quittent cette ville pour voyager. Dans quel état vais-je me trouver , grand Dieu ! privé de ce secours ! Je vous fus autrefois utile pour écrire sous votre dictée : ne pourrai-je plus vous être

d'aucune utilité ? Si Milan était un endroit où l'on imprimât en français, je pourrais m'y occuper à corriger des épreuves, & par cette occupation me garantir de la misère qui me menace, & que vous pourriez me faire éviter, monsieur, en m'appelant auprès de vous, où je me persuade que vous devez avoir quelqu'un qui peut vous être moins nécessaire que je pourrais vous l'être.

J'espère, monsieur, que réfléchissant sur mon état présent, & combien il est différent de celui dans lequel vous m'avez vu, vous vous porterez à le soulager, d'autant que ce changement ne m'est arrivé ni par libertinage ni par mauvaise conduite.

Lorsque M. de *Cideville* me procura l'honneur de vous connaître, il n'envisageait, ainsi que moi, que d'augmenter ma fortune; aurait-il pu prévoir l'injustice que l'on m'a faite, & que ma ruine totale devait s'ensuivre ?

Je me flatte que, touché de mon triste

fort, vous m'honorerez d'une réponse qui dissipera cet avenir affreux que j'envisage, & que je ne puis éviter sans vos bontés. Dans cette confiance, permettez que je me dise avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

Chez M. le comte *Alari*.

L E T T R E V.

A Milan, ce 28 d'avril 1769.

MONSIEUR.

A mon retour des isles Boromées, où son excellence M. le comte *Frédéric* m'a gardé trois semaines, pour y prendre l'air & me remettre de la maladie que j'ai eue, MM. *Origoni* & *Paravicini* m'ont remis 25 sequins de Florence par votre ordre, dont je leur ai donné reçu au compte de MM. *François* & *Louis Bontems* de Genève.

Je ne puis assez vous en marquer ma reconnaissance ; & vous ne pouviez , monsieur , m'envoyer plus à propos ce secours , manquant de linge & d'habits. Quoique votre générosité portât l'ordre de me compter ce que j'aurais besoin , sans en limiter la somme , j'ai cru ne devoir pas abuser de vos bontés ; & j'ai , sur l'instant même , employé ces 25 sequins en un habit que j'ai trouvé fait sur ma taille , & en quatre chemises que je fais faire : ce qui me mettra au moins en état de paraître décemment dans les maisons de condition où l'on a la bonté de m'admettre. J'y ai fait part de vos bontés , & l'on m'a loué de n'avoir exigé que cette somme , quoique votre générosité ne l'eût pas bornée.

Que je finirais avec tranquillité ma carrière , au cas que j'eusse le malheur de vous survivre , si vous vouliez bien m'assurer de quoi supporter l'état affreux de ma situation ! état que j'ai si peu mérité ! Je l'espère de vos bontés , monsieur.

Je n'aurais alors plus à desirer que de me procurer l'occasion de vous en aller marquer ma vive reconnaissance. J'en attends l'heureux moment avec impatience, & vous supplie d'être persuadé du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

Chez M. le comte *Alari*, où mes lettres me viennent franches de port.

L E T T R E VI.

A Milan, le 23 de septembre 1773.

- M O N S I E U R.

VIVEMENT pénétré de gratitude & transporté de joie, je vous remercie de la consolante promesse que vous me faites de me tirer de ma misère, & des huit louis que vous m'avez envoyés. Ils ne
pouvaient

JUSTIFICATIVES. 169

pouvaient m'arriver plus à propos pour me tirer du plus grand embarras. Je ne vous dis point, crainte de vous accabler, tout ce qui se passe dans mon ame, me flattant que les dispositions de la vôtre ont changé à mon avantage, vous assurant que je le mérite par les sentimens de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

Jore.

L E T T R E

De M. SAINT-HYACINTHE,

A M. DE BURIGNY.

A Belleville, le 2 de mai 1739.

Je vous renvoie, monsieur, le manuscrit que vous m'avez fait la grace de me confier. Vous croyez peut-être que je l'ai lu avec plaisir : vous ne vous trompez pas ; mais si vous concluez que j'ai été

Tome II.

R

content après l'avoir lu , vous vous trompez. Charmé de ce que j'avais vu , je n'ai que mieux senti le besoin que j'avais du reste ; au plaisir de la lecture a succédé beaucoup de colère contre l'auteur.

Votre indolence , monsieur , ou pour parler plus franchement , votre paresse doit exciter contre vous tous ceux qui savent juger de ce que vous êtes capable de faire. Si vous êtes assez indifférent à la gloire pour dédaigner les applaudissemens qui vous reviendraient de la perfection de cet ouvrage , la justice que le public vous a rendue sur ce que vous lui avez donné , vous engage à lui donner encore une chose qu'il attend & qu'il souhaite avec impatience. Personne n'a remonté avec plus de justesse ni avec plus de finesse jusqu'aux sources , personne ne les a expliquées avec plus de délicatesse & d'exactitude. Je vais amener tous vos amis pour vous persécuter jusqu'à ce que vous ayez donné l'ouvrage

complet. Je mettrai à la tête cette com-
tesse, sur les lèvres de laquelle les graces
ont mis la persuasion; après quoi nous
verrons si nous vous laisserons être, à
votre aise, paresseux pour quelque temps.

Vous m'avez rendu justice, monsieur;
lorsque vous avez assuré que je n'étais
en nulle liaison avec l'auteur de la *Vol-
tairomonie*, quel qu'il soit; & je vous
proteste encore à présent que je n'ai point
lu cette pièce en son entier. J'y jetai sim-
plement les yeux, parce qu'on me dit
que l'auteur m'y avait cité au sujet de
M. de *Voltaire*: ce que je ne vis pas sans
indignation. Je voudrais bien savoir de
quel droit on cite le nom de M. de *Vol-
taire* & le mien, lorsque ni l'un ni l'au-
tre ne se trouve dans l'ouvrage qu'on
cite. On fait plus; eh! qu'en avez-vous
pensé, monsieur? on y décide de mon
intention. La déification dont on parle,
n'est qu'un ouvrage d'imagination, un
tissu de fictions qu'on a liées ensemble
pour en faire un récit suivi. On y a eu en

vue de marquer en général les défauts où tombent les savans de divers genres & de diverses nations. On y a donc été obligé d'imaginer des choses qui, quoique rapportées comme des choses particulières, ne doivent être regardées que comme des généralités applicables à tous les savans qui peuvent tomber dans ces défauts. On ne peut faire une allégorie ni un caractère, que l'imagination d'un lecteur ne puisse appliquer à quelqu'un que l'auteur même n'aura jamais connu. Ainsi ce qui n'aura dans un ouvrage de fiction qu'un objet général, en devient un particulier par la malignité d'une fausse interprétation. Si cela est permis, monsieur, il ne faut plus songer à écrire, à moins que le public, plus réservé, ne juge de l'intention d'un auteur conformément au but général de l'ouvrage, & qu'il ne fasse retomber sur l'interprète, la malignité de l'interprétation.

Quand je vis de quelle manière l'écrivain de la *Voltairemanie* décidait de mon

intention, je vous avoue, monsieur, que je fus extrêmement surpris que celui qu'on en difait l'auteur pût ainsi manquer à tous les égards. Ma surprise égala mon indignation & sa témérité, pour ne pas me servir d'un terme plus dur, Il est vrai que, par la nature de l'ouvrage, on doit s'attendre à tout.

J'appris que M. de *Voltaire* méprisait cette pièce au point de n'y pas répondre. Il fait à merveille; le sort de ces sortes d'ouvrages est de périr en naissant. C'est les conserver que d'en parler. M. de *Voltaire* a quelque chose de mieux à faire. Cultivant à présent les *Musas severiores*, il apprend d'elles à s'élever dans les régions tranquilles, où les vapeurs de la terre ne s'élèvent point : *Sapientum templa serena.*

Voici, monsieur, les deux madrigaux de M. de *Bignicourt*, que je ne pus vous dire qu'imparfaitement la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir à Paris.

Des traits d'une injuste colère
Vous payez mes feux en ce jour :
Iris , pourquoi voulez - vous faire
La Haine fille de l'Amour ?

Autre.

Iris , vous dédaignez les feux
Qu'en moi vos charmes ont fait naître :
Mon destin n'est pas d'être heureux ,
Mais mon cœur méritait de l'être.

Faites - moi savoir , je vous prie , si
vous connaissez le manuscrit sur les tour-
nois , que M. de Rieux a acheté ; & quand
le temps sera conforme à la saison , n'ou-
bliez point , monsieur , que vous avez
à Belleville un très - humble & très-
obéissant serviteur ,

Saint - Hyacinthe.



L E T T R E

De M. D'ARGENSON l'ainé,

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 7 de février 1739.

C'EST un vilain homme que l'abbé *Desfontaines*, monsieur ; son ingratitude est assurément pire encore que ses crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger. N'appréhendez point de n'avoir pas les puissances pour vous. Une fois il m'arriva, en dînant chez monsieur le cardinal, d'avancer la proposition qu'il était curé d'une grosse cure en Normandie ; je révoltai toute l'assistance contre moi. Son Eminence me le fit répéter trois fois. Je me voyais perdu d'estime & de fortune, sans le prévôt des marchands, qui me témoigna ce fait. Monsieur le chancelier pense de même sur le compte de *ce... de police*. M. *Hérault* doit penser

de même, ou il serait justiciable de ceux qu'il justicie. Monsieur le chancelier estime vos ouvrages ; il m'en a parlé plusieurs fois dans des promenades à Fresne. Mais de tous les chevaliers , le plus prévenu contre votre ennemi , c'est mon frère. J'ai été le voir à la réception de votre lettre ; il m'a dit que l'affaire en était à ce que monsieur le chancelier avait ordonné que l'abbé *Desfontaines* serait mandé pour déclarer si les libelles en question étaient de lui , & pour signer l'affirmatif ou le négatif ; sinon contraint. Je vous assure que cela sera bien mené. Je solliciterai monsieur le chancelier en mon particulier ces jours - ci.

J'embrasse vos intérêts avec chaleur & avec plaisir. La chose est bien juste. Je vous ai toujours connu ennemi de la satire ; vous vous indignez contre les frippons , vous riez des sots : je compte en faire tout autant , tout de mon mieux , & je me crois honnête homme. Ce n'est qu'à que juger ; faire part de son jugement

à ses amis, c'est médire : la religion le défend, ainsi que le bon sens, & même l'instinct. Ainsi vous m'avez toujours paru éloigné d'un si mauvais penchant ; vos écrits avoués & dignes de vous, & vos discours m'y ont toujours confirmé. Travaillez en repos, monsieur, vingt-cinq autres ans ; mais faites des vers, malgré votre serment qui est dans la préface de *Newton*. Avec quelque clarté, quelque beauté, quelque dignité que vous ayez entendu & rendu le système philosophique de cet Anglais, ne méprisez pas pour cela les poèmes, les tragédies, & les épîtres en vers : nous serons toujours éclairés & nourris dans la scène physique ; mais nous ne lirons bientôt plus pour nous amuser, & nous n'irons plus à la comédie, faute de bons auteurs en vers & en prose.

Adieu, monsieur ; pourquoi allez-vous parler de protection & de respect à un ancien ami, & qui le fera toujours ?

L E T T R E

Du sieur DE BONNEVAL, (*)

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 27 de février 1737.

J'AI été chez vous hier matin, monsieur, pour avoir l'honneur de vous voir; on m'a dit que vous étiez à la cour. Vous eussiez sans doute été surpris de ma visite, mais vous l'eussiez été davantage du motif qui l'occasionnait. Cependant je m'étais rassuré par les réflexions qui viennent naturellement à un esprit du premier ordre; & je me disais: Il est vrai que depuis 1725 je n'ai presque jamais eu l'honneur de voir M. de *Voltaire*, mais il n'ignore

(*) Ce *Bonneval* est un frippon qui m'a volé autrefois dix louis, qui a été chassé de chez *Montmartel*, & qui a fait un libelle contre moi.

(*Apostille de M. de Voltaire sur l'original de cette lettre.*)

pas qu'il est dans une sphère qui ne permet pas à tout le monde de le voir ; il ne peut ignorer l'admiration que je lui ai vouée, & il ne pourrait en douter sans faire tort à mon discernement. Personne n'est plus en état aujourd'hui que moi de lui rendre justice, par l'habitude où j'ai été pendant un an de le voir dans ces sociétés où l'esprit & le cœur peuvent se montrer ce qu'ils sont, sans danger. C'est de là que j'en ai jugé assez favorablement pour être persuadé qu'il aime à obliger.

Cette manière de penser, monsieur, m'a conduit chez vous pour vous prier de me prêter dix pistoles, dont j'ai un besoin instant, & de vous offrir pour la restitution une délégation de la même somme sur les arrérages d'une rente que m'a laissée une dame de votre connaissance, & qui ne vit plus depuis plusieurs années. Si les morts avaient quelque crédit, j'emploierais sa médiation auprès de vous. Vous ne l'auriez pas refusée vivante : peut-être vit-elle encore dans

Calder

vosre mémoire; du moins elle le méritait par ses sentimens pour vous. Je les ai connus jusqu'à sa mort, dont j'ai été le triste témoin.

Cette prière que je vous aurais faite chez vous, monsieur, je vous la fais aujourd'hui par écrit; & si vous voulez y faire droit, vous le pouvez en m'adressant à qui il vous plaira de vosre part, & je lui remettrai la délégation. Je croirais offenser la délicatesse de vos sentimens, si j'employais ici ces tours d'une éloquence usée, pour vous disposer à me rendre le service que je vous demande. Exposer un besoin à une personne qui pense noblement, c'est avoir tout dit; j'ajouterai seulement que ma reconnaissance sera aussi vive que durable.

J'ai l'honneur d'être très - parfaitement, monsieur, vosre très-humble, &c.

De Bonneval,

rue Sainte - Anne, chez M.^r Dionis.

LETTRE

L E T T R E

De M. PRAULT fils, libraire à Paris,

A MAD. DE CHAMPBONIN, à Vassy.

Paris, le 24 de janvier 1739.

MADAME.

VOUS savez que c'est à un magistrat connu par sa vertu & son mérite, que j'ai l'obligation de connaître M. de *Voltaire*, dont il est ami. J'ai souhaité pendant long-temps illustrer mon commerce des ouvrages d'un homme que je ne connaissais encore que par les talens de son esprit, & qui depuis m'a si fort attaché à lui par les qualités de son cœur. Ma jeunesse, ma bonne volonté, ma sincérité, titres qui valent toujours auprès de lui, ont achevé ce que la recommandation avait commencé. Depuis ce temps, sa confiance m'a rendu l'instrument de tant d'actions de générosité, qu'autant

Tome II.

Q

par justice pour lui que par reconnaissance pour celles dont je me suis particulièrement ressenti , je me crois obligé d'en rendre par-tout un témoignage authentique , & de répondre à l'injuste accusation du libelle intitulé *la Voltairomanie* , que tous les honnêtes gens ne voient qu'avec indignation.

Voici l'histoire des ouvrages de M. de *Voltaire* depuis que je le connais , & je suis en état de la prouver par des pièces justificatives.

J'ai commencé par imprimer la *Henriade* avec des corrections considérables ; & M. de *Voltaire* , en me la donnant , en abandonna le profit à un jeune homme que ses talens lui ont attaché , & à qui il a fait encore présent de sa tragédie de la *Mort de César*. Il permit , dans le même temps , à un autre libraire de réimprimer *Zaïre* , dont le privilège était expiré. Il m'a donné , à moi , ses tragédies d'*Oedipe* , *Mariamne* , & *Brutus*. J'ai imprimé l'*Enfant prodigue* : celui qui fut chargé

d'en faire le marché m'en demanda un prix si honnête, que bien loin de contester avec lui, je lui donnai cent francs au-dessus du prix qu'il m'en avait demandé. Quelques jours après, M. de *Voltaire* m'écrivit qu'il n'exigerait jamais d'argent (*) pour le prix de ses pièces, ni pour aucun autre de ses ouvrages, mais seulement des livres. Enfin il a fait présent de ses *Elémens de Newton* à ses libraires de Hollande. Peu de temps après, on en a fait une édition sous le titre de Londres; & je fais que le libraire qui l'avait faite à l'insu de M. de *Voltaire*, crut cependant, avant de la faire paraître, lui devoir l'attention de la lui communiquer, & de se soumettre à ses corrections. L'édition en état de paraître, M. de *Voltaire* en a acheté cent cinquante exemplaires pour faire des présens à Paris, qu'il a payés, & qui lui

(*) C'est-à-dire pour lui-même.

reviennent, avec la reliure, à près de cent pistoles.

Voilà, madame, ce que les ouvrages de M. de *Voltaire* lui ont produit, voilà plutôt de quoi confondre le calomniateur; & vous voyez quelle foi on peut ajouter aux impostures dont son ouvrage est tissu.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, &c.

Prault fils.

*Déclaration de l'abbé Guyot Desfontaines,
à la Police.*

J E déclare que je ne suis point l'auteur d'un libelle imprimé, qui a pour titre *la Voltairomanie*, & que je le désavoue en son entier, regardant comme calomnieux tous les faits qui sont imputés à M. de *Voltaire* dans ce libelle; & que je me croirais déshonoré, si j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant pour lui tous les sentimens d'estime due à ses

talens , & que le public lui accorde si
justement. Fait à Paris , ce 4 d'avril 1739.

Desfontaines.

NB. *L'original est entre les mains de
M. Hérault.*

L E T T R E

De M. DE CHAMPBONIN à son fils ,

An bureau des fortifications , à Paris.

A Champhonin , ce 15 de mai 1739.

C E n'est pas à Cirey , mon fils , qu'il
faut que vous écriviez à M. de *Voltaire* ;
il vient de partir pour Bruxelles avec
M. & madame du *Châtelet*. Vous vous
imaginez assez dans quelle douleur son
absence nous laisse. Jamais il ne fut d'ami
plus tendre & plus respectable. Nous
regrettons sensiblement les quatre an-
nées qu'il a passées en Champagne. Ce
temps heureux , où nous avons vécu avec
lui , doit vous rappeler comme à nous ,
mon fils , les marques d'amitié dont il

nous a comblés ; elles sont telles pour vous en particulier , que je n'aurais pu faire que les mêmes choses pour votre fortune , si elles eussent été en mon pouvoir. Eh , que ne lui devez - vous point de reconnaissance ! Rien ne l'engageait à vous donner des marques si singulières d'attachement , & j'espère que vous n'oublierez jamais l'excès de ses bontés. Ce n'est pas assez de les partager avec nous , il faut que vous nous surpassiez en reconnaissance. Aimez-le comme votre père : vous lui devez tous les sentimens dont vous êtes capable , & j'en serai plus touché que de ceux que vous avez pour moi.

Votre mère est pénétrée de regrets aussi bien que moi ; vous connaissez notre amitié pour lui , & tous deux nous pleurons la douceur qu'il attachait à la sienne pour nous.

M. & madame la comtesse de *la Neuville* , de qui vous me demandez des nouvelles , regrettent aussi infiniment la

société de M. de *Voltaire*. Il part adoré de tout le canton, & nous gémissons tous de son absence. M. & madame du *Châtelet* nous flattent de leur retour à Cirey, dès que leurs affaires seront finies.

Ecrivez bien régulièrement à Bruxelles, & comptez, mon fils, sur mon amitié & celle de votre mère qui vous embrasse.

Champhonin.

L E T T R E

De M. l'abbé PREVOST,

A M. DE VOLTAIRE.

Le 15 de janvier 1740.

JE souhaiterais extrêmement, monsieur, de vous devenir utile en quelque chose; c'est un ancien sentiment que j'ai fait éclater plusieurs fois dans mes écrits, que j'ai communiqué à M. *Thiriot* dans plus d'une occasion, & qui s'est renouvelé fort vivement depuis l'affaire de

Prault. Je ne puis soutenir qu'une infinité de misérables, s'acharnant contre un homme tel que vous, les uns par malignité pure, les autres par un faux air de probité & de justice, s'efforcent de communiquer le poison de leur cœur aux plus honnêtes gens.

Il m'est venu à l'esprit que le goût du public, qui s'est assez soutenu jusqu'à présent pour ma façon d'écrire, me rend plus propre qu'un autre à vous rendre quelque service. L'admiration que j'ai pour vos talens, & l'attachement particulier dont je fais profession pour votre personne, suffiraient bien pour m'y porter avec beaucoup de zèle : mais mon propre intérêt s'y joint ; & si je puis servir, dans quelque mesure, à votre réputation, vous pouvez être aussi utile pour le moins à ma fortune.

Voilà deux points, monsieur, qui demandent un peu d'explication ; elle sera courte, car je n'ai que le fait à exposer.

1°. J'ai pensé qu'une *Défense de M. de*

Voltaire & de ses ouvrages , composée avec soin , force , simplicité , &c. pourrait être un fort bon livre , & forcerait peut-être , une fois pour toutes , la malignité à se taire : je la diviserais en deux ; l'une regarderait sa personne ; l'autre , ses écrits. J'y emploierais tout ce que l'habitude d'écrire pourrait donner de lustre à mes petits talens , & je ne demanderais d'être aidé que de quelques mémoires pour les faits. L'ouvrage paraîtrait avant la fin de l'hiver.

2°. Le dérangement de mes affaires est tel que si le ciel , ou quelqu'un inspiré de lui , n'y met ordre , je suis à la veille de repasser en Angleterre. Je ne m'en plaindrais pas , si c'était ma faute ; mais depuis cinq ans que je suis en France , avec autant d'amis qu'il y a d'honnêtes gens à Paris , avec la protection d'un prince du sang qui me loge dans son hôtel , (*) je suis encore sans

(*) Le prince de *Conti*.

un bénéfice de cinq sous. Je dois environ cinquante louis, pour lesquels mes créanciers réunis m'ont fait assigner, &c. & le cas est si pressant, qu'étant convenu avec eux d'un terme qui expire le premier du mois prochain, je suis menacé d'un décret de prise de corps, si je ne les satisfais dans ce temps. De mille personnes opulentes, avec lesquelles ma vie se passe, je veux mourir si j'en connais une à qui j'aie la hardiesse de demander cette somme, & de qui je me croie sûr de l'obtenir.

Il est question de savoir si M. de *Voltaire*, moitié engagé par sa générosité & par son zèle pour les gens de lettres, moitié par le dessein que j'ai de m'employer à son service, voudrait me délivrer du plus cruel embarras où je me sois trouvé de ma vie. L'entreprise est digne de lui; & la seule nouveauté de rétablir dans ses affaires un homme qui ne peut s'aider de la protection d'un prince du sang, & j'ose dire de l'amitié

de tout Paris, me paraît une amorce singulière.

Au reste, j'ai deux manières de restituer ; l'une en sentimens de reconnaissance, & je serais réduit à celle-là si la mort me surprenait, car je ne possède pas un sou de revenu ; mais je suis dans un âge, je jouis d'une santé qui me promettent une longue vie : l'autre voie de restitution, est de donner à prendre sur mes libraires ; elle pourrait me servir avec mes créanciers, s'ils entendaient raison : mais des tapissiers, des tailleurs, qu'on a un peu différé de payer, n'y trouvent point assez de sûreté. Un homme de lettres conçoit mieux la solidité de cette ressource.

Je finis, monsieur, car voilà en vérité une lettre fort extraordinaire. Je me flatte qu'autant je trouverai de plaisir à me vanter du bienfait, si vous me l'accordez, autant vous voudrez bien prendre soin d'ensevelir ma prière, si quelque raison, que je ne chercherai pas même à

pénétrer, ne vous permet pas de la recevoir aussi favorablement que je l'espère. Mais dans l'un ou l'autre cas, vous regarderez, s'il vous plait, monsieur, comme un de vos plus dévoués serviteurs & de vos admirateurs les plus passionnés,

L'abbé Prévost.

P. S. Vous vous imaginerez bien que c'est le récit que *Prault* m'a fait de vos générosités, qui m'a fait naître les deux idées que je viens de vous proposer.

R A P P O R T

*Fait à l'académie des sciences par MM.
Pitot & Clairault, le 26 avril 1741,
sur le mémoire de M. de Voltaire, touchant les forces vives.*

Nous avons examiné par ordre de l'académie, un mémoire de M. de Voltaire, intitulé : *Doutes sur la mesure des forces motrices & sur leur nature*. Ce mémoire contient deux parties : la première est une
exposition

exposition abrégée des principales raisons qui ont été données pour prouver que les forces des corps en mouvement, sont comme leurs quantités de mouvement, c'est-à-dire, comme les masses multipliées par leurs simples vîtesses, & non par les quarrés, ainsi que le prétendent ceux qui reçoivent la théorie des *forces vives*. Les raisons que M. de *Voltaire* rapporte, ne sont pas avancées comme des démonstrations; ce sont simplement des doutes qu'il propose, mais les doutes d'un homme éclairé, qui ressemblent beaucoup à une décision.

Nous n'entrerons point dans l'examen de cette première partie, parce que l'auteur ne paraît y avoir eu en vue que de rendre les plus fortes raisons qui ont été données contre les forces vives, d'une manière assez claire & assez abrégée pour que les lecteurs puissent se les rappeler promptement.

Dans la seconde partie, M. de *Voltaire* considère la nature de la force. Comme

il a conclu que la *force motrice* n'est autre chose que le produit de la masse par la simple vitesse, il n'admet point de distinction entre les *forces mortes* & les *forces vives*. Lorsque l'on dit que la force d'un corps en mouvement diffère infiniment de celle d'un corps en repos, c'est, suivant lui, comme si l'on disait qu'un liquide est infiniment plus liquide quand il coule que quand il ne coule pas.

Il dit ensuite, que si la force n'est autre chose que le produit de la masse par la vitesse, elle n'est précisément que le corps lui-même agissant, ou prêt à agir : & il rejette ainsi l'opinion des philosophes qui ont cru que la force était un être à part, une substance qui anime les corps, & qui en est distinguée ; que la force doit se trouver dans les êtres simples, appelés *monades*, &c.

M. de *Voltaire* remarquant, comme plusieurs l'ont déjà fait, que la quantité de mouvement augmente dans plusieurs cas, & étant toujours convaincu que la

force n'est autre chose que la quantité de mouvement, il demande si les philosophes qui ont soutenu la conservation d'une même quantité de force dans la nature, ont plus de raison que ceux qui voudraient la conservation d'une même quantité d'espèces d'individus, de figures, &c.

Il demande ensuite, si de ce qu'un corps élastique qui en choque un plus grand, lui communique plus de quantité de mouvement, & par conséquent, selon lui, plus de force qu'il n'en avait, il ne s'ensuit pas évidemment que les corps ne communiquent point de force: en sorte que la masse & le mouvement ne suffisant pas pour la communication du mouvement, il faut encore l'inertie sans laquelle la matière ne résisterait pas, & sans laquelle il n'y aurait nulle action.

M. de *Voltaire* croit encore que l'inertie, la masse & le mouvement ne suffisent pas. Il pense qu'il faut un principe qui tienne tous les corps de la nature en

mouvement , & leur communique incessamment une force agissante , ou prête d'agir ; & ce principe doit être , selon lui , la gravitation , soit qu'elle ait une cause mécanique , soit qu'elle n'en ait pas.

La gravitation , continue-t-il , ne peut pas non plus satisfaire à tous les effets de la nature ; elle est très-loin d'expliquer la force des corps organisés ; il leur faut encore un principe interne , comme celui du ressort.

M. de *Voltaire* termine son mémoire en disant que puisque la force active du ressort produit les mêmes effets que toute force quelconque , on en peut conclure que la nature qui va souvent à différens buts par la même voie , va aussi au même but par différens chemins ; & qu'ainsi la véritable physique consiste à tenir registre des opérations de la nature , avant que de vouloir tout asservir à une loi générale.

De toutes les questions , difficiles à approfondir , que renferment les deux par-

ties de ce mémoire, il paraît que M. de *Voltaire* est très au fait de ce qui a été donné en physique, & qu'il a lui-même beaucoup médité sur cette science.

A Paris le 26 avril 1741.

Pitot, Clairaut.

Je certifie la copie ci-dessus être conforme à l'original. A Paris, le 27 avril 1741.

Dortous de Mairan, secrétaire perpétuel
de l'académie royale des sciences.

L E T T R E

De l'avocat MANNORY, ()*

A M. DE VOLTAIRE.

Ce 10 de mai 1744.

IL y a long-temps, monsieur, que vous n'avez entendu parler de moi, & il est

(*) Il a reçu de moi l'aumône, & a fait contre moi un libelle. (*Apostille de M. de Voltaire.*)

bien fâcheux que je ne rappelle vos idées à mon sujet que pour vous entretenir de mes malheurs ; mais je conçois trop les sentimens de votre cœur , pour manquer de confiance. Mon père vit toujours , il a quatre - vingts ans ; il est extrêmement cassé & affaibli. J'aurai plus de cent mille francs de bien , & je n'en ai jamais reçu un écu. Ma profession est difficile ; il y y faut des secours , sur lesquels j'avais compté , & qui m'ont manqué. J'ai essuyé des maladies longues & considérables ; j'ai enfin rétabli ma santé. Mais pendant ce temps , mon cabinet s'est trouvé vide. J'avais à faire alors , monsieur , à une propriétaire riche & dévote ; j'avais extrêmement dépensé dans sa maison pour m'ajuster ; elle m'a inhumainement mis dehors , & j'ai perdu toutes mes dépenses & mes arrangemens. Enfin , monsieur , le pauvre M. de *Fimarçon* s'est adressé à moi ; j'ai cru ses affaires bonnes , je m'y suis livré tout entier. Mes maladies m'avaient affaibli mon

cabinet de la moitié. J'ai perdu l'autre moitié, pour ne penser qu'à M. de *Fi-marçon*.

Je me flattais qu'en le tirant d'affaire, je me ferais honneur, & que sa reconnaissance me dédommagerait suffisamment. Rien n'a réussi, monsieur. Pendant ce temps, j'ai été trois mois à trouver une maison. J'en ai loué une le 23 de décembre. Depuis cet instant, les ouvriers y sont. Voilà donc six mois que je suis sans maison, sans cabinet, & par conséquent sans travail.

Jugez, monsieur, de ma situation. Je ne tirerais pas un écu de mon père. Quand on a été dur toute sa vie, on ne devient pas bon & généreux à quatre-vingts ans. M. *Dodun*, l'ancien receveur général, de qui j'ai loué, dans l'Isle, m'a fait attendre; mais il a dépensé quatre mille francs pour m'ajuster, & je serai au mieux. J'ai des meubles qui, en les faisant aller aux lieux, me suffiront. Il ne me manque donc, monsieur, que de pouvoir satis-

faire à la dépense de mon emménagement , qui ne laissera pas que d'être un objet , de payer quelques petites dettes que j'ai depuis six mois , & d'avoir une faible somme devant moi pour ouvrir mon cabinet , & vivre en attendant la pratique qui viendra sûrement.

J'ai toujours entendu dire , monsieur , qu'il était permis aux malheureux de se vanter un peu. En profitant de ce privilège , que je n'ai que trop acquis par ma situation qui est cruelle , je puis me vanter de ne craindre aucun des avocats qui ont actuellement de l'emploi. Si j'ai du secours , je vais reprendre dans l'instant ; mon cabinet a sa valeur. Dans un an , mon emploi peut être considérable ; & mon père me laissera enfin ce qu'il ne pourra pas emporter. Si je n'ai point de secours , ma maison me devient inutile. Je ne pourrai plus reparaitre au palais , & je suis perdu sans ressource , car je ne suis bon à aucune autre chose. Je donnerai toutes les sûretés que je pourrai

rai ; je m'engagerai solidairement avec ma femme ; je ferai même des lettres de change , pourvu que l'on me donne des délais suffisans.

M'abandonnerez - vous , monsieur ? Oublierez - vous l'ancienne amitié que vous avez eue pour moi ? Je suis un de vos plus vieux serviteurs , & l'apologiste d'Oedipe ne doit pas périr dans la misère au milieu de si belles espérances ; il ne s'agit que de l'aider un peu. Ce sera un avocat que vous ferez ; & s'il devient bon , l'opération n'est pas indigne de vous. Jusqu'à présent , monsieur , vous avez fait tant de choses différentes , & dans tous les genres , que celle - là vous manquait peut-être. J'attends tout de vous , monsieur ; les temps sont affreux , puis-que personne n'est sensible aux talens. Vous seul les connaissez tous , vous les protégez ; & si vous pensez que je puisse faire quelque chose , vous ne m'abandonnerez certainement pas. Ma fortune dépend donc du jugement que vous porte-

rez de moi. J'attends votre décision avec confiance. Je demeure, rue de la Comédie française, chez M. *Dubois*, au Palais-royal. En attendant que vous me mettiez en état de gagner l'Isle, je compte que vous m'honorerez d'une réponse. Je suis avec le plus tendre respect, monsieur, votre très-humble, &c.

Mannory.

AUTRE DU MÊME.

Ce jeudi matin.

Vous m'avez permis, monsieur, de vous importuner encore, après votre retour de la campagne. Je suis honnête en robe, mais je manque totalement d'habit, & je ne puis me présenter devant personne. Cela dérange toutes mes affaires. Avez-vous pensé à M. *Thiriot*? Je vous prie, monsieur, de me le marquer. Je suis depuis six jours avec quatre sous dans ma poche. Vous m'avez promis

JUSTIFICATIVES. 203

quelques légers secours ; ne me les refusez pas aujourd'hui , monsieur. Dès que je serai habillé , je serai en état de suivre mes affaires , & ma situation changera. On m'annonce beaucoup d'affaires au palais ; mais elles ne sont pas encore arrivées. Nous touchons aux vacances ; le temps n'est pas favorable. Souffrirez-vous , monsieur , que je meure de faim ? je n'ai mangé hier & avant-hier que du pain. C'était fête ; je n'ai pu décemment sortir en robe , & mon habit n'est pas mettable. Je n'ai osé aller chez personne , & je n'avais pas d'argent pour avoir quelque chose chez moi. L'état est affreux. De grace , monsieur , donnez au porteur de cette lettre ce que vous pouvez , pour mon soulagement présent ; il est sûr. Mandez-moi si M. *Thiriot* fait quelque chose. Laissez-vous périr de misère un ancien serviteur , un homme qui , j'ose le dire , a quelques talens , & qui est actuellement à la vue du port ? Son vaisseau est un peu délabré ; mais il ne s'agit que

de le secourir pour entrer dans le port.
Je suis avec la plus vive reconnaissance, monsieur, votre &c.

Mannory.

L E T T R E

De M. J. J. ROUSSEAU,

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 11 de décembre 1745.

MONSIEUR.

IL y a quinze ans que je travaille pour me rendre digne de vos regards, & des soins dont vous favorisez les jeunes muses, en qui vous découvrez quelque talent. Mais pour avoir fait la musique d'un opéra, je me trouve, je ne fais comment, métamorphosé en musicien. C'est, monsieur, en cette qualité que M. le duc de Richelieu m'a chargé des scènes dont vous avez lié les divertissemens de la Princesse de Navarre. Il a même exigé que je fisse,
dans

dans les canevas, les changemens nécessaires pour les rendre convenables à votre nouveau sujet. J'ai fait mes respectueuses représentations; monsieur le duc a insisté, j'ai obéi. C'est le seul parti qui convienne à l'état de ma fortune. M. *Ballot* s'est chargé de vous communiquer ces changemens. Je me suis attaché à les rendre en moins de mots qu'il était possible. C'est le seul mérite que je puis leur donner. Je vous supplie, monsieur, de vouloir les examiner, ou plutôt d'en substituer de plus dignes de la place qu'ils doivent occuper.

Quant au récitatif, j'espère aussi, monsieur, que vous voudrez bien le juger avant l'exécution, & m'indiquer les endroits où je me ferai écarté du beau & du vrai, c'est-à-dire, de votre pensée. Quel que soit pour moi le succès de ces faibles essais, ils me seront toujours glorieux, s'ils me procurent l'honneur d'être connu de vous, & de vous montrer l'admi-

ration & le profond respect avec lesquels
j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

J. J. Rousseau, citoyen
de Genève.

AUTRE DU MÊME.

A Paris, le 30 de janvier 1750.

MONSIEUR.

UN *Rousseau* (*) se déclara autrefois
votre ennemi, de peur de se reconnaître
votre inférieur : un autre *Rousseau*, ne
pouvant approcher du premier par le gé-
nie, veut imiter ses mauvais procédés.
Je porte le même nom qu'eux ; mais
n'ayant ni les talens de l'un ni la suffi-
sance de l'autre, je suis encore moins ca-

(*) *Jean-Baptiste*. On ne connaît point
l'autre *Rousseau* ; ce n'est pas celui de Tou-
louse, auteur du *Journal encyclopédique*,
ni celui de Gotha.

pable d'avoir leurs torts envers vous. Je consens bien de vivre inconnu , mais non déshonoré ; & je croirais l'être , si j'avais manqué au respect que vous doivent tous les gens de lettres , & qu'ont pour vous tous ceux qui en méritent eux-mêmes.

Je ne veux point m'étendre sur ce sujet , ni enfreindre , même avec vous , la loi que je me suis imposée de ne jamais louer personne en face. Mais , monsieur , je prendrai la liberté de vous dire que vous avez mal jugé d'un homme de bien , en le croyant capable de payer d'ingratitude & d'arrogance la bonté & l'honnêteté dont vous avez usé envers lui au sujet des fêtes de *Ramire*. (*). Je n'ai point oublié la lettre dont vous m'honorâtes dans cette occasion ; elle a achevé de me convaincre que , malgré de vaines calomnies , vous êtes véritablement le protecteur des talens naissans qui en ont besoin.

(*) La Princesse de Navarre.

C'est en faveur de ceux dont je fais l'essai, que vous daignâtes me promettre de l'amitié. Leur sort fut malheureux, & j'aurais dû m'y attendre. Un solitaire qui ne fait point parler, un homme timide, découragé, n'osa se présenter à vous. Quel eût été mon titre? Ce ne fut point le zèle qui me manqua, mais l'orgueil; & n'osant m'offrir à vos yeux, j'attendis du temps quelque occasion favorable pour vous témoigner mon respect & ma reconnaissance.

Depuis ce jour, j'ai renoncé aux lettres & à la fantaisie d'acquérir de la réputation; & désespérant d'y arriver comme vous, à force de génie, j'ai dédaigné de tenter, comme les hommes vulgaires, d'y parvenir à force de manège; mais je ne renoncerai jamais à mon admiration pour vos ouvrages. Vous avez peint l'amitié & toutes les vertus en homme qui les connaît & les aime. J'ai entendu murmurer l'envie, j'ai méprisé ses clameurs, & j'ai dit sans crainte de me tromper;

ces écrits qui m'élèvent l'ame & m'enflamment le courage, ne sont point les productions d'un homme indifférent pour la vertu.

Vous n'avez pas, non plus, bien jugé d'un républicain, puisque j'étais connu de vous pour tel. J'adore la liberté; je déteste également la domination & la servitude, & ne veux en imposer à personne. De tels sentimens sympathisent mal avec l'insolence; elle est plus propre à des esclaves, ou à des hommes plus vils encore, à de petits auteurs jaloux des grands.

Je vous proteste donc, monsieur, que non-seulement *Rousseau* de Genève n'a point tenu les discours que vous lui avez attribués, mais qu'il est incapable d'en tenir de pareils. Je ne me flatte pas de mériter l'honneur d'être connu de vous; mais si jamais ce bonheur m'arrive, ce ne sera, j'espère, que par des endroits dignes de votre estime.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

J. J. Rousseau, citoyen de Genève.

L E T T R E

De M. le marquis D'ADHÉMAR,

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 25 de novembre 1750.

J'AVAIS été instruit dans le temps, monsieur, de l'ingratitude & de l'insolence du petit d'Arnaud envers vous, & j'en avais marqué mon indignation. Je priai même M. d'Argental de remonter à l'origine de la lettre à Fréron, & d'en prendre copie. Cette lettre était lue de tout le monde, & se débitait d'une manière si défavantageuse, que je voulus voir la préface, dont on se plaignait, & qu'on accusait d'être tronquée. Elle me parut aussi simple que je pouvais le desi-

rer, & je n'y trouvai à redire que le nom de l'auteur & son style. Enfin, monsieur, je ne doute point que le grand roi que vous servez, ne vous rende promptement justice. On est heureux d'avoir à défendre la vérité devant le monarque qui l'éclaire & qui la protège.

Cependant, malgré cette assurance, je vous exhorte encore, monsieur, au plus grand courage. Les grandes réputations & la parfaite tranquillité ne vont guère de compagnie.

Mais pour revenir à notre petit homme, on me dit dans le moment qu'il vient d'écrire une nouvelle lettre à *Fréron*, où il assure que tout est raccommodé. Au nom de Dieu, monsieur, en soutenant les vrais talens, gardez-vous de ces lourds frêlons; ils ne se souviennent de ce qu'ils vous doivent que pour en punir leur bienfaiteur. Je me rappelle à ce propos, qu'une personne (*) me disoit un

(*) M. *Dutertre*.

jour , qu'étant placé à l'amphithéâtre auprès de l'abbé *Desfontaines* & de d'*Arnaud* , il entendit le premier reprocher à l'autre quelque attachement pour vous. Mais , monsieur , répondit d'*Arnaud* , vous ne faites pas attention qu'il m'oblige , & que je lui dois de la reconnaissance : Eh bien , reprit l'abbé , on peut prendre de lui lorsqu'on a des besoins , mais il faut en dire du mal.

Vous voyez que l'homme s'est souvenu de la morale , & qu'il n'a pas tardé de la mettre en pratique.

Adieu , monsieur ; méprisez cette vile engeance , & tâchez de vous armer de philosophie sur les événemens. La vérité triomphe toujours à la longue , & l'envie se trouve abattue sous le poids des grandes réputations.



L E T T R E

Du fleur GUYOT DE MERVILLE,

A M. DE VOLTAIRE.

A Lyon , le 15 d'avril 1755.

Vous ne pouvez pas ignorer , monsieur , que je suis établi à Genève depuis deux ans. Dans l'espèce de nécessité où les mauvais procédés des comédiens Français de Paris m'ont mis de fuir leur présence , il n'y avait point de retraite qui convînt mieux au penchant naturel que j'ai pour le repos & pour la liberté. Je suis d'autant plus content de mon choix , que d'autres raisons vous ont déterminé pour le même asyle. Mais ce n'est pas assez que nos goûts s'accordent , il faut encore que nos sentimens se concilient. Quel désagrément pour l'un & pour l'autre si , habitant les mêmes lieux & fréquentant les mêmes maisons , nous ne pouvions ni nous voir ni nous parler qu'avec can-

trainte, & peut-être avec aigreur ! Je fais que je vous ai offensé ; mais je ne l'ai fait par aucune de ces passions qui déshonorent autant l'humanité que la littérature.

Mon attachement à *Rousseau*, ma complaisance pour l'abbé *Desfontaines*, sont les seules causes du mal que j'ai voulu vous faire, & que je ne vous ai point fait. Leur mort vous a vengé de leurs inspirations, & le pen de fruits des sacrifices que je leur ai faits, m'a consolé de leur mort.

Mille gens pourraient vous dire, monsieur, que je vous estime plus que vos partisans les plus zélés, parce que je vous estime moins légèrement & moins aveuglément qu'eux. La preuve en est incontestable. D'*Auberval*, comédien à Lyon, dont vous avez goûté les talens, & dont vous adoreriez le caractère, si vous le connaissiez comme moi, peut vous certifier que je le chargeai, trois jours avant votre départ subit & imprévu, des vers

que je vous envoie. Je profitais du passage que vous faisiez en cette ville , où je n'étais aussi qu'en passant. Ces vers sont encore plus de saison que jamais , puisque je serai à Genève le 22 de ce mois , & que nous y voilà fixés tous les deux. Je n'ai rien à y ajouter que les offres suivantes.

J'ai fait , en quatre volumes manuscrits , la critique de vos ouvrages. Je vous la remettrai. Il y a à la tête de ma première comédie , une lettre dont *Roussset* m'écrivit autrefois que vous aviez été choqué : je la supprimerai dans l'édition que je prépare de mes œuvres. L'abbé *Desfontaines* a fait imprimer deux pièces de vers qu'il m'avait suggérées contre vous ; je les supprimerai aussi. C'est à ce prix que je veux mériter votre amitié.

Je ferai plus. Mes *Oeuvres diverses* en deux volumes sont dédiées à un gentilhomme du Pays-de-Vaud , qui brûle de vous voir , & que vous ferez bien aise de connaître ; pour convaincre le public de la sincérité de mes intentions & de

ma conduite à votre égard , je suis prêt , si vous le permettez , à vous dédier mon théâtre en quatre volumes. Je ne crois pas que vous puissiez rien exiger de plus.

Mais à propos d'édition , il est bien temps , monsieur , que vous pensiez , ainsi que moi , à en faire paraître une de vos ouvrages , sous vos yeux & de votre aveu. Le public l'attend avec impatience , parce qu'il ne croira jamais vous tenir que vous ne vous donniez vous-même. Vous êtes à Genève en place pour cela , & je me charge , si vous voulez , d'une partie du matériel de cette impression , comme vous m'avez chargé à la Haie , il y a plus de trente ans , de la correction des épreuves de la *Henriade*.

J'envoie copie de cette lettre & des vers qui l'accompagnent , à M. de *Montpérroux* , qui m'honore de son estime & de son affection. Je me flatte qu'il voudra bien appuyer le tout. Mais est-il besoin que monsieur le résident joigne sa recommandation à ma démarche ? Ne savez-

vous

vous pas, monsieur, qu'il est plus grand de reconnaître ses fautes que de n'en jamais faire, & plus glorieux de pardonner que de se venger ? Je parle à *Voltaire*, & c'est *Merville* qui lui parle. Vous voyez que je finis en poète ; mais ce n'est pas en poète, c'est en ami, c'est en admirateur, c'est en homme qui pense, que je vous assure de l'estime singulière & du dévouement parfait avec lequel je suis, monsieur, &c.

Guyot de Merville.

L E T T R E

De M. J. J. ROUSSEAU,

A M. DE VOLTAIRE.

10 de septembre 1755.

C'EST à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, &

Tome II.

T

vous rendre un hommage que nous vous devons tous , comme à notre chef. Sensible d'ailleurs à l'honneur que vous faites à ma patrie , je partage la reconnaissance de mes concitoyens , & j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore , lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi , éclairez un peuple digne de vos leçons : & vous qui savez si bien peindre les vertus & la liberté , apprenez - nous à les chérir dans nos mœurs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire & de l'immortalité.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise , quoique je regrette beaucoup pour ma part le peu que j'en ai perdu. A votre égard , monsieur , ce retour serait un miracle si grand , qu'il n'appartient qu'à DIEU de le faire ; & si pernicieux , qu'il n'appartient qu'au diable de le vouloir. Ne ten-

tez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds , pour cesser de vous tenir sur les vôtres. Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célèbres dans la littérature , je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité , qui paraissent indépendans de nos vaines connaissances : les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères , que quand le hasard en détourne quelqu'une , ils n'en sont guère plus heureux. D'ailleurs il y a dans le progrès des choses , des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas , mais qui n'échaperont point à l'œil du philosophe , quand il y voudra réfléchir.

Ce n'est ni *Térence* , ni *Cicéron* , ni *Virgile* , ni *Sénèque* , ni *Tacite* , qui ont produit les crimes des Romains & les malheurs de Rome. Mais sans le poison lent & secret qui corrompait insensiblement le plus vigoureux gouvernement

dont l'histoire ait fait mention, *Cicéron*, ni *Lucrèce*, ni *Salluste*, ni tous les autres n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de *Lélius* & de *Térence* amenait de loin le siècle brillant d'*Auguste* & d'*Horace*, & enfin les siècles horribles de *Sénèque* & de *Néron*, de *Tacite* & de *Domitien*. Le goût des sciences & des arts naît chez un peuple, d'un vice intérieur qu'il augmente bientôt à son tour : & s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicioeux à l'espèce, ceux de l'esprit & des connaissances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où elles sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter ; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, & que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais été sans doute plus heureux. Cependant, si les lettres étaient

maintenant anéanties , je serais privé de l'unique plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux ; c'est parmi leurs illustres enfans que je goûte les douceurs de l'amitié , que j'apprends à jouir de la vie & à mépriser la mort. Je leur dois le peu que je suis , je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires , & la vérité dans nos écrits ; quoiqu'il faille des philosophes , des historiens , & de vrais sçavans pour éclairer le monde & conduire ses aveugles habitans , si le sage *Memnon* m'a dit vrai , je ne connais rien de si fou qu'un peuple de sages. Convenez - en , monsieur ; s'il est bon que de grands génies instruisent les hommes , il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions. Si chacun se mêle d'en donner , où seront ceux qui les voudront recevoir ? Les boiteux , dit *Montaigne* , sont mal propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'esprit , les ames boiteuses. Mais en

ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, & non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de dandins, le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, les quais regorgent de leurs écrits, & j'entends critiquer l'*Orphelin*, parce qu'on l'approuve, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source de tous les désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent plus de l'erreur que de l'ignorance, & que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eût pas prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni *Galilée* pour avoir dit qu'elle tournait ; si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre,

L'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs ; si cent mirmidons n'aspiraient point à la gloire , vous jouiriez paisiblement de la vôtre , ou du moins vous n'auriez que des adversaires dignes de vous. Ne soyez donc point surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les cortéges de votre gloire , comme les acclamations satiriques étaient ceux dont on accablait les triomphateurs. C'est l'empressement que le public a pour tous vos écrits , qui produit les vols dont vous vous plaignez ; mais les falsifications n'y sont pas faciles , car ni le fer ni le plomb ne s'allient avec l'or.

Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction : méprisez de vaines clameurs , par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera , plus vous devez vous faire admirer. Un

bon livre est une terrible réponse à de mauvaises injures. Eh, qui oserait vous attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous ne continuerez qu'à en faire d'inimitables? Je suis sensible à votre invitation; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aime encore mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y trouver que le *lotos* qui n'est que la pâture des bêtes, ou le *moli* qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur, avec respect, &c.

J. J. Rousseau, citoyen de Genève.



L E T T R E

De M. l'abbé AUBERT,

A M. DE VOLTAIRE,

En lui envoyant le recueil de ses fables.

A Paris, le 10 de janvier 1758.

O toi dont les sublimes chants
Imitent les sons fiers des clairons, des
trompettes,

Daigne écouter mes chansonnettes,
Daigne favoriser mes timides accents.
Des cœurs ambitieux admirable inter-
prète,

Ta muse fait parler les princes, les héros;
La mienne fait jafer le serin, la fauvette:
Par l'organe de l'âne, elle enseigne les
fots.

Si quelquefois dans d'heureuses images
J'ai peint avec succès le vice ou la vertu,
Voltaire, c'est à toi que l'hommage en est
dû:

J'ai relu cent fois tes ouvrages.

J'ai toujours pensé, monsieur, que le premier devoir d'un homme qui voulait se faire un nom, dans quelque genre de poésie que ce fût, était de se former sur vos ouvrages ; & le second, de vous offrir ses essais. Je m'acquitte de ce dernier, en comptant beaucoup sur votre indulgence & sur vos avis. Jusqu'à présent les personnes que j'ai consultées m'ont toutes donné des conseils si opposés, que je ne fais quel parti prendre. L'un me reproche d'imiter trop *la Fontaine*, & l'autre de ne pas l'imiter assez ; celui-ci se plaint que mes morales sont trop longues, celui-là qu'elles sont trop courtes ; un troisième voudrait m'obliger à les supprimer toutes, alléguant pour raison, malgré l'exemple de tous les fabulistes, que le but d'une fable doit se faire sentir assez de soi-même, pour se passer de cette espèce de commentaire que l'on appelle morale. Il y en a qui voudraient que mes fables fussent toutes aussi simples que celle de *la cigale & la fourmi* :

comme si un fabuliste était condamné à n'être lu que par des enfans.

Cette variété d'opinions sur mon recueil m'a mis souvent dans le cas de m'appliquer la fable du *meûnier*, *son fils* & *l'âne*.

Parbleu, dit le meûnier, est bien fou du cerveau,

Qui prétend contenter tout le monde & son père.

Vous voyez, monsieur, combien j'ai besoin d'être fixé par des avis sûrs, & dont on ne puisse appeler. Je me déciderai, monsieur, d'après les vôtres, si je vau la peine que l'auteur de la *Henriade* sacrifie quelques momens à la lecture d'une cinquantaine de fables, & qu'il daigne m'écrire ce qu'il en pense. J'attends, monsieur, cette faveur de votre attention à encourager les talens naissans; & je me ferai en tout temps l'honneur de prendre des leçons du plus beau génie de la France.

Je suis, &c.

ÉPITRE DU MÊME.

MA muse n'est pas assez vaine
Pour espérer, par ses essais,
Egaler les brillans succès
De l'ingénieux la Fontaine.
Elle connaît tout le danger
Du goût décidé qui l'entraîne;
Mais tu daignas l'encourager:
Et si son vol est téméraire,
Dès qu'elle t'a déjà su plaire,
Que risque-t-elle à s'y livrer?
Depuis qu'au pays de la feinte
Un vif penchant me fait errer,
Sans cesse une importune crainte
Devant moi venait se montrer.
Aujourd'hui la douce espérance
Y guide, y ranime mes pas;
Je cède au séduisant appas
D'une trop flatteuse indulgence.
Eh, comment ne s'enivrer pas
D'un encens que ta main dispense?

Je

Je n'ai pas les charmans princeaux
 De l'ami de la Sablière ;
 Mais sur l'homme & sur ses défauts ,
 Je puis dans de rians tableaux
 Répandre à mon tour la lumière ,
 Et du sceptre jusqu'au rabot ,
 Prouver à l'homme qu'il est sot.
 Tous les animaux, dans mes fables ,
 Lions, fourmis, aigles, moineaux ,
 Peuvent par quelques traits nouveaux
 Trahir l'orgueil de mes semblables.
 Ta voix a chanté des héros ;
 Mais qu'il soit d'Athène ou de Rome ,
 De Pétersbourg ou de Paris ,
 Tes philosophiques écrits
 Font voir que tout héros est homme.
 Écoutons ce rustre hébété
 Que fait raisonner la Fontaine :
 Il voudrait, plein de vanité ,
 Que celui qui créa le chêne
 Dans ses œuvres l'eût consulté.
 L'homme est plus ou moins entêté
 De quelque orgueilleuse faiblesse.
 L'apologue fut inventé

Pour corriger avec adresse ,
 Des grands l'insolente fierté ,
 Des flatteurs l'indigne bassesse ,
 Des petits l'indocilité.
 Heureux , si plein d'un zèle extrême ,
 Sur les ridicules d'autrui ,
 Un auteur corrigeait lui-même
 Les défauts qu'on remarque en lui.
 Mais quoi que l'on en puisse dire ,
 Fier d'un si glorieux accueil ,
 On verra croître mon orgueil
 Si mes fables te font sourire.

O B S E R V A T I O N S

*De M. de CHAUVELIN , l'ambassadeur ,
 sur une lettre de M. de Voltaire au roi
 de Prusse, écrite par ordre du ministère ,
 1759.*

LA lettre est très-bien , le fonds & le ton en sont à merveille ; je n'y ferai que deux observations.

1^o. Je ne fais si je lui présenterais aussi décisivement l'idée de restitution ; je

crois qu'elle lui fera toujours amère, & je ne fais si elle ne blesserait pas sa gloire autant que son intérêt. Peut-être faudrait-il adoucir ce passage.

2°. Je crois qu'il conviendrait de lui expliquer davantage le fond d'un système de pacification, fondé sur les idées propres à lui, qu'il développe dans sa dernière lettre. En conséquence, je lui dirais, ce me semble :

Vous ne voulez pas faire la paix sans les Anglais : vous avez raison, votre honneur y est intéressé ; mais pourquoi ne feriez-vous pas faire la paix aux Anglais en même temps qu'à vous ? N'avez-vous pas acquis assez de droits sur leur estime, assez d'ascendant sur eux, pour qu'ils sacrifient quelques-uns de leurs avantages à l'honneur de vous assurer les vôtres ? Alors les Français, en compensation d'un tel bienfait, ne seront-ils pas excités & autorisés à déterminer leurs alliés à des sacrifices équivalens à ceux que les Anglais auront faits pour eux en

votre faveur ? Alors ne ferez - vous pas l'auteur & le mobile de cette condescendance réciproque qui ramenera tout à un équilibre desirable & utile à tout l'univers ? En un mot, si vous déterminez les Anglais à ne pas envahir l'empire des mers , la propriété de toutes les colonies , & le commerce universel , doutez - vous que les Français n'engagent vos ennemis à renoncer aux prétentions qui vous feraient nuisibles ?

Il me semble que cette tirade , maniée par le génie de M. de *Voltaire* , embellie des graces nerveuses de son style , & ajoutée aux notions qu'il a déjà prises du roi de Prusse , & des objets les plus propres à l'émouvoir , peut mettre dans tout son jour l'idée d'un plan qu'il serait très - heureux que ce prince fît , adoptât , & conduisît à sa maturité.



L E T T R E

De M. le comte DE TRESSAN,

A M. DE VOLTAIRE.

A Commerci, ce 29 de juillet 1759.

SA Majesté Polonoise, monsieur, veut que je supplée à sa vue, pour répondre à la lettre charmante qu'elle vient de recevoir de vous. Ce prince m'ordonne de vous assurer de son amitié pour vous, & de sa haute estime pour vos ouvrages.

Sa Majesté confirme de nouveau l'attestation qu'elle m'avait ordonné de vous envoyer au sujet de l'exacte vérité de tous les faits contenus dans votre Histoire de *Charles XII*. Elle apprend par vous, monsieur, avec un plaisir sensible, que le roi son gendre, en renouvelant les anciens privilèges de vos terres, vous donne une marque distinguée de sa bienveillance & de son estime. Mais je sens, monsieur, tout ce que vous perdriez, si

vous ne voyiez pas du moins les caractères d'une main que vous baiseriez avec tant de plaisir ; un seul mot de ce prince adoré , qui exécute sans cesse tout ce que vous aimez à célébrer dans les grands rois , sera mille fois plus précieux pour vous , que tout ce que le plus fidelle de vos serviteurs & amis pourrait vous dire.

Tressan.

P. S. du roi Stanislas , à peine lisible.

Je vous réponds de cœur , au défaut de vue , pour vous assurer que je conserve toujours les sentimens d'une parfaite estime & amitié pour vous.

P. S. de M. de Tressan.

Votre cœur vous fera deviner que mon cher & aimable maître vous écrit : *Je vous réponds de cœur , au défaut de vue , &c.* Plaignez une ame active (& celle des rois le sont si rarement) eheu ! plaignez-la d'être privée du bonheur de revoir ses ouvrages, de ne pouvoir plus lire, écrire, peindre, jouer des instrumens, & voir votre ancienne amie , chez qui le roi vient d'écrire ce petit mot.

L E T T R E S

Du seur CLÉMENT, de Dijon,

A M. DE VOLTAIRE.

L E T T R E I.

A Dijon, ce 6 de décembre 1759.

M O N S I E U R.

SI je ne savais pas que votre sagesse vous fait assez mépriser les petitesse des grands, pour n'en pas être susceptible, je ne ferais pas surpris que vous eussiez dédaigné de répondre à la lettre que j'ai osé vous écrire, & où mon cœur vous a peint tout ce qu'il ressentait. J'étais convaincu, quand ma main vous a tracé des caractères fidèles interprètes de mes sentimens, que la noblesse des vôtres ne vous permettait pas d'être insensible à la douleur d'un malheureux, & que vous saviez essuyer des pleurs que l'infortune

a fait couler : j'étais persuadé que l'on n'implore pas en vain votre bonté, que vos bras s'ouvraient facilement pour y donner un asile à l'innocence, que votre cœur enfin était encore plus grand que votre esprit. Voilà ce dont j'étais persuadé, dont je le suis encore, & ce qui m'a enhardi à vous exposer ma triste situation dans ma première lettre. Jugez à présent, monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas ! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude ; que je serais assez lâche, assez criminel pour n'en être pas plus reconnaissant. Ah ! monsieur, n'ayez pas, si vous le voulez, égard à mes autres prières, mais ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité. C'est le seul bien qui me reste ; c'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale. Vos soupçons le flétriraient ; votre générosité, votre grandeur d'âme peuvent en

conserver, en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens ; ils sont à vous, ils y seront toujours. Quand même vous me refuseriez ce que je vous demande avec tant d'ardeur, mais que vous n'êtes pas en droit de m'accorder ; quand, dis-je, vous me le refuseriez, je serais toujours convaincu que votre vertu le permet, que des raisons qui me sont inconnues vous y engagent, & je ne soupirerais alors qu'après le bonheur de les connaître. Enfin, monsieur, quelles que soient vos bontés, faites-les savoir à un jeune homme que l'incertitude met dans l'état le plus triste, & qui ne vous en aimera pas moins, quand vous ne recevriez pas les vœux qu'il vous adresse.

Peut-être, monsieur, n'avez-vous pas reçu ma première lettre. Si cela était, & que vous desirassiez la voir, vous pourriez me le dire.

Voici mon adresse : *A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les Minimes.*

L E T T R E II.

Dijon, 17 de mai 1762.

MONSIEUR, permettez qu'un de ceux qui aiment le plus les belles-lettres, sans pouvoir les cultiver, & les génies qui les cultivent avec succès, vous renouvelle aujourd'hui les hommages sincères qui le flattent plus que vous. Les sentimens que mon ingénuité vous a découverts ont paru vous toucher : je suis assez payé de ma tendresse, si vous l'avez sentie comme moi.

La bonté que vous m'avez témoignée m'engage à vous demander une grâce. Dans quelques momens que de tristes occupations laissent à mon goût pour la poésie, j'ai eu le dessein téméraire d'entreprendre une tragédie sur le sujet le plus singulier & le plus intéressant qui soit peut-être dans notre histoire moderne. C'est la mort de *Charles Ier* &

l'usurpation de Cromwel. Les difficultés de traiter ce sujet étaient grandes, & un an de travail ne les a pas encore surmontées. Je n'ai fait jusqu'ici que le plan de ma pièce, après l'avoir changé plusieurs fois, & brûlé impitoyablement un acte entier & plus, qui ne répondait pas à l'idée que je m'étais formée de la beauté de mon sujet. Je ne me suis cependant pas découragé, & j'ai recommencé de nouveau. Ce qui a cependant ralenti mon ardeur, c'est que j'ai appris que vous travaillez, depuis quelque temps, sur le même fonds, & que vous donneriez tôt ou tard cette pièce au public.

Vous devez bien penser, monsieur, que ma témérité n'irait pas jusqu'à me donner un concurrent tel que vous. Il n'appartient qu'à peu de génies d'entrer dans la même lice que leurs maîtres, & de les vaincre. J'abandonnerais bientôt mon dessein, si j'étais sûr qu'il fût le vôtre; d'autant plus que ce serait peut-être le seul ouvrage que je pusse faire pendant

ma vie obscure , relégué dans le fond d'une ville où il y a des gens d'esprit qui ne s'en servent pas , & qui haïssent ou méprisent ceux qui s'en servent. Mes jours seront abrégés par le travail , seul bien , seul plaisir que la fortune n'a pu m'ôter ; & *Cromwel* , seul à qui je donnerai tout ce que j'ai encore à vivre , conservera la mémoire d'un jeune homme qui fut vieux trop tôt , parce qu'il pensa de trop bonne heure.

Oui , monsieur , j'ai tâché de cultiver les Muses dès l'âge de sept ans ; & vous pouvez juger combien une étude assidue use la santé d'un enfant. Mais excusez-moi , si je vous entretiens si long - temps de choses si peu intéressantes. Apprenez-moi donc , je vous prie , si je dois continuer mon projet , & si vous ne l'avez pas vous - même exécuté. Daignez m'éclairer de vos leçons ; j'en ai trop besoin , & mon zèle est trop vif , pour que vous ne m'en donniez pas. Vos lumières pourront me découvrir des obstacles que je n'ai pas

JUSTIFICATIVES. 241

pas prévus, ou des beautés que je ne pouvais imaginer. Vous m'animerez dans un travail difficile, vous me montrerez les écueils. Je m'y précipiterais sans vous, & votre génie m'aidera à les franchir. Ne refusez pas, de grace, un jeune homme qui cherche à s'instruire & qui respecte ses maîtres, qui vous aime parce qu'il aime vos ouvrages & que votre ame y est, qui vous doit tout parce que vos écrits lui ont appris à penser.

Je suis, monsieur, avec toute l'estime du cœur, &c.

Clément.

L E T T R E III.

Paris, le 5 de décembre 1768.

J'AI brisé mes entraves, monsieur; j'ai secoué la poussière classique. Me voici libre, & à peu près heureux à Paris, dans le centre des arts, où j'ai depuis si long-temps désiré de cultiver les lettres. Mais, monsieur, que les arts, les lettres

Tome II.

X

& le bon goût ont étrangement déperî dans ce pays ! Que tout ce que j'y vois s'accorde peu avec les idées que je m'étais formées d'après la lecture de nos modèles ! Je me trouve ici comme tombé des nues. Je n'y entends personne , & l'on ne m'y entend point. On me parle de comédies qui font pleurer , & je vois des tragédies qui me font rire. On me dit de travailler dans ce goût là , & je ne fais ce que c'est que ce goût là. Cependant il faudra bien m'y faire , & je commence à entrevoir que cela n'est pas si difficile.

En vérité, monsieur , je ne fais ce qu'on pensera un jour de notre siècle ; mais je fais bien moi qu'il ressemble fureusement à celui de *Sénèque* & de *Silius Italicus*. C'est vous qui avez vu finir les beaux jours de notre littérature , & qui nous en avez si long - temps consolés : & vous avez la douleur de ne laisser après vous aucun espoir de nous consoler de votre absence.

Pardonnez, monsieur, cette complainte à un triste partisan du vieux goût, à un admirateur de vos ouvrages. Il n'est pas possible que je m'accoutume jamais à trouver beau ce qui ne le sera jamais qu'à condition que *Molière*, *Racine*, *Boileau* & vous ferez détestables.

Mais je viens enfin au principal objet de ma lettre, qui est de vous remercier de la connaissance que vous m'avez procurée de M. de la Harpe. Je n'ai qu'à me louer de sa politesse & de ses conseils, & sur-tout de la vénération qu'il témoigne pour vous. Il jure par votre nom, comme *Philoctète* jurait par *Hercule*; & je ne doute point qu'il ne remplisse glorieusement le rôle de *Philoctète*. Il serait certainement bien en état de s'opposer au torrent & de combattre les monstres de notre littérature : mais le mal est trop invétéré; son exemple vient trop tard, & il ne fera que se sauver du naufrage général.

J'en'ai pas trouvé les esprits fort pré

venus en faveur de ma Médée non-magicienne. On me fait mauvais gré d'avoir ôté cette brillante décoration qui fait un si bel effet aux yeux des clercs & du peuple. On me dit aussi que ces évocations magiques de *Longepierre* ne sont pas sans agrément, & qu'après tout, les vers redeviennent assez bons pour nos oreilles. J'ai eu beau dire, après vous, qu'une femme sorcière ne peut nous toucher ni nous intéresser; que la magie détruit tout l'effet, & rend tout autre personnage que *Médée* ridicule devant elle; que c'est un monstre dégoûtant de tuer ses enfans sans raison, puisqu'elle peut les emmener dans son char: j'ai dit mille autres choses semblables, mais on ne m'en a tenu compte; & dans ce siècle philosophe, j'ai trouvé qu'on aimait encore assez les sorcières, sans y croire.

Enfin, monsieur, j'ai remis ma pièce entre les mains de M. le Kain, & j'attends son avis pour la lire à messieurs les comédiens assemblés. Je n'en augure pas

un grand succès, mais je m'en consolerais en faisant mieux.

Comme mes revenus ne sont pas assez considérables pour vivre ici en simple feseur de vers, je cherche à m'y placer un peu honnêtement, ou comme secrétaire ou comme instituteur dans quelque maison considérable. Si par vos connaissances, monsieur, vous pouviez m'aider dans mes vues, je joindrais cette bonté à celles que vous avez déjà eues pour moi & ma reconnaissance vivrait autant que moi-même.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'admiration & l'attachement le plus sincère, &c.

Clément.



L E T T R E

De l'ex-Jésuite PAULIAN,

A M. DE VOLTAIRE.

A Avignon, ce 4 de décembre 1765.

MONSIEUR.

IL est bien flatteur pour moi que le plus beau génie de ce siècle veuille bien jeter les yeux sur quelque'un de mes ouvrages. Je suis fâché que la troisième édition du Dictionnaire que vous demandez ne soit pas encore finie. Dès que ce Dictionnaire, augmenté d'un volume, paraîtra, j'aurai l'honneur de vous en faire hommage : j'espère qu'il sera moins indigne que celui-ci, de vous être présenté. En attendant, je vous prie d'accepter un exemplaire de mon *Traité de paix entre Descartes & Newton*. S'il mérite votre

approbation , je suis assuré qu'il méritera
par là même l'immortalité.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

Paulian, ancien professeur de
physique du collège d'Avignon,
de la compagnie de *Jésus*.

L E T T R E

De M. T H I R I O T,

A M. DE VOLTAIRE.

A Paris , ce vendredi 13 de janvier 1769.

Nec si plura velim , tu dare deneges.

IL n'y a que vous au monde, mon an-
cien ami, mon honneur & mon soutien,
avec qui je puisse prendre l'air & le ton
dont je vous écris.

Frontis ad urbanæ descendo præmia.

Il y a deux ans que je paie habituelle-
ment les tributs que la vieillesse doit à
la nature. L'asthme était mon incommo-
dité dominante & familière; mais un

régime austère & une plante que j'ignore & dont je n'use plus, mais dont j'ai heureusement une bonne provision, on a fait disparaître tous les symptômes à la fin de l'été. Ma santé est donc aussi bonne que je pouvais le souhaiter; mais ma petite fortune & mes affaires sont dans le plus grand dérangement. J'ai payé trois années, de 600 livres chacune, pour remplir les engagements que j'avais pris pour le mariage de ma fille.

Voici mes revenus : 1000 livres du roi de Prusse, dont il ne me reste que 1000 livres, les 200 livres payant tous les papiers littéraires dont je lève mes extraits, payant aussi des copies des pièces & autres ouvrages qu'il faut y joindre. Ces 1000 livres du roi de Prusse, avec 2600 livres viagères sur l'hôtel-de-ville, & 400 livres par an sur M. le comte de Lauraguais, me donnaient l'espérance de me tirer d'affaire, en payant même mon engagement de 600 livres. Mais une nouvelle charge perpétuelle m'est

survenue par la nécessité de prendre une seconde femme pour me servir & me secourir dans mes infirmités.

Vous me fîtes l'amitié de m'écrire , au commencement de 1766 , lorsque je vous demandais d'être inscrit sur la feuille de vos bienfaits , que j'avais attendu trop tard ; que j'en serais puni ; que j'attendrais ; qu'il aurait fallu vous parler de mon grenier dans le temps de la moisson ; que tout le monde avait glané , hors moi , parce que je ne m'étais pas présenté. Vous me promettiez de réparer ma négligence ; vous ajoutiez , de la manière la plus agréable & la plus consolante , que vous m'aimiez comme on aime dans la jeunesse.

Cela m'a rappelé avec quelle vivacité vous entreprîtes & vous poursuivîtes , sur la fin de la régence , de faire mettre sur ma tête la moitié de votre pension , & comme , par vos instances , M. le duc de *Melun* s'intéressa au succès de ce projet sous le ministère de M. le duc. Mais

les tristes événemens qui se succédèrent
coup sur coup, renversèrent une si rare
marque d'amitié & de bienfaisance, dont
la gazette de Hollande fit une mention
particulière. C'est ce qui m'a toujours
encouragé de vous dire, s'il en était
besoin, comme *Horace* le dit à *Mécène*
en lui rappelant ses bienfaits : *Nec si
plura velim, tu dare deneges* ; & c'est ce
qui me faisait dire dernièrement à table,
chez M. le lieutenant-civil, qu'il n'y
avait que M. de *Voltaire* à qui je pusse
demander avec plaisir, & de qui je pusse
recevoir de même.

Je ne vous écrirai point de nouvelles
de littérature, parce que je suis trop plein
de petits chagrins domestiques.



N O T E

Sur M. de Voltaire, & faits particuliers concernant ce grand homme, recueillis par moi () pour servir à son histoire, par M. l'abbé du Vernet.*

L'amitié d'un grand homme est un bien-fait des dieux.

ŒDIPE, acte I, scène I.

PUIS-JE ne pas me glorifier d'un titre qui a fait à la fois mon état, ma fortune & le bonheur de ma vie? L'extrait que j'en vais donner, justifiera l'épigraphe que j'ai choisie, & qui pourrait paraître un peu trop orgueilleuse.

La paix de 1748, en rappelant les plaisirs de tout genre dans la ville de Paris, devint l'époque mémorable d'une nouvelle institution de quelques sociétés bourgeoises qui se réunirent pour le seul plaisir de jouer la comédie.

(*) *Le Kain.*

La première fut établie à l'hôtel de *Soyecourt*, au fauxbourg Saint-Honoré; la seconde, à l'hôtel de *Clermont-Tonnerre*, au Marais; la troisième, à l'hôtel de *Jabac*, rue Saint-Méri. C'est de ce dernier théâtre que je suis le fondateur.

De tous les jeunes gens qui jouissaient alors de quelque célébrité sur ces différens théâtres, & dont quelques-uns se sont fixés dans nos provinces, je suis le seul qui soit resté à Paris; & c'est une faveur que je dois plus à ma bonne étoile qu'à la supériorité de mon talent. Voici comment la chose est arrivée.

Le propriétaire de l'hôtel de *Jabac*, forcé de faire des réparations urgentes dans l'intérieur de la salle que nous occupions, nous mit dans la nécessité de demander à messieurs les comédiens de *Clermont-Tonnerre*, la permission de jouer alternativement avec eux sur leur théâtre: traité qui fut stipulé entre eux & nous au mois de juillet 1749, en payant la

la moitié des frais. Nous y débutâmes par Sidney & George - Dandin.

Il n'est pas difficile de se figurer que la concurrence de ces deux sociétés excita dans le public quelques contestations, dont le résultat ne pouvait être favorable aux uns, sans diminuer de la considération dont les autres avaient joui jusqu'alors. On était partagé sur les talens de messieurs *tels & tels*, sur ceux des demoiselles *telles & telles*. Les unes étaient plus jolies, plus décentes que les autres; mais ces dernières avaient plus d'usage du théâtre, plus de grace, plus de finesse, &c. C'est ainsi que le public s'amusait & prenait parti, soit pour messieurs de *Tonnerre*, soit pour messieurs de *Jabac*. Mais qui pourra jamais croire qu'une société de jeunes gens, qui réunissait le plaisir & la décence, pût exciter la jalousie & les plaintes des grands chantres de *Melpomène*?

Le crédit de ces derniers nous fit fer-

mer notre théâtre ; & ce fut un prêtre janséniste qui en obtint la réhabilitation. M. l'abbé de *Chauvelin*, conseiller-clerc au parlement de Paris, daigna s'intéresser pour des élèves contre leurs maîtres, & nous fit jouer le *Mauvais riche*, comédie nouvelle en cinq actes & en vers, de M. d'*Arnaud*. La pièce eut peu de succès, au jugement de la plus brillante assemblée qu'il y eût alors à Paris. C'était au mois de février 1750.

M. de *Voltaire* y fut invité par l'auteur ; & soit indulgence pour M. d'*Arnaud*, soit pure bonté pour les acteurs, qui s'étaient donné toute la peine imaginable pour faire valoir un ouvrage faible & sans intérêt, ce grand homme parut assez content, & s'informa scrupuleusement qui était celui qui avait joué le rôle de l'*Amoureux*. On lui répondit que c'était le fils d'un marchand orfèvre de Paris, lequel jouait la comédie pour son plaisir, mais qui aspirait réellement à en faire son état. Il témoigna à M. d'*Arnaud* le

desir de me connaître , & le pria de m'engager à l'aller voir le surlendemain.

Le plaisir que me causa cette invitation fut encore plus grand que ma surprise ; mais ce que je ne pourrais peindre , c'est ce qui se passa dans mon ame à la vue de cet homme , dont les yeux étincelaient de feu , d'imagination & de génie. En lui adressant la parole , je me sentis pénétré de respect , d'enthousiasme , d'admiration & de crainte ; j'éprouvais à la fois toutes ces sensations , lorsque M. de *Voltaire* eut la bonté de mettre fin à mon embarras , en m'ouvrant ses deux bras , & en remerciant Dieu d'avoir créé un être qui l'avait ému & attendri en proférant d'assez mauvais vers.

Il me fit ensuite plusieurs questions sur mon état , sur celui de mon père , sur la manière dont j'avais été élevé , & sur mes idées de fortune. Après l'avoir satisfait sur tous ces points , & après ma part d'une douzaine de tasses de chocolat mélangé avec du café , seule nourriture de

M. de *Voltaire* depuis cinq heures du matin jusqu'à trois heures après midi, je lui répondis, avec une fermeté intrépide, que je ne connaissais d'autre bonheur sur la terre que de jouer la comédie; qu'un hazard cruel & douloureux me laissant le maître de mes actions, & jouissant d'un petit patrimoine d'environ sept cents cinquante livres de rente, j'avais lieu d'espérer qu'en abandonnant le commerce & le talent de mon père, je ne perdrais rien au change, si je pouvais un jour être admis dans la troupe des comédiens du roi.

“ Ah, mon ami ! s'écria M. de *Voltaire*, ne prenez jamais ce parti là; croyez - moi, jouez la comédie pour votre plaisir, mais n'en faites jamais votre état. C'est le plus beau, le plus rare, le plus difficile des talens; mais il est avili par des barbares & proscrit par des hypocrites. Un jour la France estimera votre art; mais alors il n'y aura plus de *Baron*, plus de *le Couvreur*, plus

de Dangeville. Si vous voulez renoncer à votre projet , je vous prêterai dix mille francs pour commencer votre commerce , & vous me les rendrez quand vous pourrez. Allez , mon ami , revenez me voir vers la fin de la semaine ; faites bien vos réflexions , & donnez - moi une réponse positive. ,,

Etourdi , confus , & pénétré jusqu'aux larmes , des bontés & des offres généreuses de ce grand homme que l'on disait avare , dur & sans pitié , je voulus m'épancher en remerciemens. Je commençai quatre phrases , sans pouvoir en terminer une seule. Enfin , je pris le parti de lui faire ma révérence en balbutiant ; & j'allais me retirer , lorsqu'il me rappela pour me prier de lui réciter quelques lambeaux des rôles que j'avais déjà joués. Sans trop examiner la question , je lui proposai , assez mal-adroitement , de lui déclamer le grand couplet de Gustave , au second acte. *Point , point de Piron* , me dit-il avec une voix tonnante

& terrible ; je n'aime pas les mauvais vers ; dites-moi tout ce que vous savez de Racine.

Je me souvins heureusement qu'étant au collège de Mazarin , j'avais appris la tragédie entière d'Athalie , après avoir entendu répéter nombre de fois cette pièce aux écoliers qui devaient la jouer. Je commençai donc la première scène , en jouant alternativement *Abner* & *Joad*. Mais je n'avais pas encore tout-à-fait rempli ma tâche , que M. de Voltaire s'écria aussi-tôt avec un enthousiasme divin : *Ab ! mon dieu ! les beaux vers ! Ce qu'il y a de bien étonnant , c'est que toute la pièce est écrite avec la même chaleur , la même pureté , depuis la première scène jusqu'à la dernière , c'est que la poésie en est par-tout inimitable. Adieu , mon cher enfant , ajouta-t-il en m'embrassant , je vous prédis que vous aurez la voix déchirante , que vous ferez un jour les plaisirs de Paris ; mais ne montez jamais sur un théâtre public.*

Voilà le précis le plus vrai de ma première entrevue avec M. de *Voltaire*. La seconde fut plus décisive , puisqu'il consentit , après les plus vives instances de ma part , à me recueillir chez lui comme son pensionnaire , & à faire bâtir au-dessus de son logement un petit théâtre où il eut la bonté de me faire jouer avec ses nièces & toute ma société. Il ne voyait qu'avec un déplaisir horrible qu'il nous en avait coûté jusqu'alors beaucoup d'argent pour amuser le public & nos amis.

La dépense que cet établissement momentané causa à M. de *Voltaire* , & l'offre désintéressée qu'il m'avait faite quelques jours auparavant , me prouva d'une manière bien sensible , qu'il était aussi généreux & aussi noble dans ses procédés que ses ennemis étaient injustes , en lui prêtant le vice de la sordide économie. Ce sont des faits dont j'ai été le témoin. Je dois encore un autre aveu à la vérité : c'est que M. de *Voltaire* m'a non-seulement aidé de ses conseils pendant plus

de six mois , mais qu'il m'a défrayé pendant ce temps ; & que depuis que je suis au théâtre , je puis prouver avoir été gratifié par lui de plus de deux mille écus. Il me nomme aujourdhui son grand acteur , son *Garrick* , son enfant chéri. Ce sont des titres que je ne dois qu'à ses bontés pour moi ; mais ceux que j'adopte au fond de mon cœur , sont ceux d'un élève respectueux & pénétré de reconnaissance.

Pourrais-je n'être pas affecté d'un sentiment aussi respectable , puisque c'est à M. de *Voltaire* seul que je dois les premières notions de mon art , & que c'est à sa seule considération que M. le duc d'*Aumont* a bien voulu m'accorder mon ordre de début au mois de septembre 1750.

Il est résulté de ces premières démarches que , par une persévérance à toute épreuve , je suis enfin , au bout de dix-sept mois , parvenu à surmonter tous les obstacles de la ville & de la cour , & à me faire inscrire sur le tableau de mes-

heurs les comédiens du roi , au mois de février 1752.

Quiconque voudra bien lire tous ces détails , en observer la filiation , reconnaîtra que je suis loin de ressembler à ces cœurs ingrats qui rougissent d'un bienfait , & qui , pour consommer leur scélératesse , calomnient indignement leurs bienfaiteurs. J'en ai connu plus d'un de cette espèce à l'égard de M. de *Voltaire*. J'ai été témoin des vols qui lui ont été faits par des gens de toutes sortes d'états. Il a plaint les uns , méprisé tacitement les autres , mais jamais il n'a tiré vengeance d'aucun. Les libraires , qu'il a prodigieusement enrichis par les différentes éditions de ses ouvrages , l'ont toujours déchiré publiquement ; mais il n'y en a pas un seul qui ait osé l'attaquer en justice , parce que tous avaient tort. M. de *Voltaire* est toujours resté fidelle à ses amis. Son caractère est impétueux ; son cœur est bon : son ame est compatissante & sensible. Modeste au suprême

degré sur les louanges que lui ont prodigué les rois , les gens de lettres , & le peuple réuni pour l'entendre & l'admirer. Profond & juste dans ses jugemens sur les ouvrages d'autrui , rempli d'aménité , de politesse & de graces dans le commerce civil , inflexible sur les gens qui l'ont offensé ; voilà son caractère défini d'après nature.

On ne pourra jamais lui reprocher d'avoir attaqué le premier ses adversaires ; mais après les premières hostilités commises , il s'est montré comme un lion sorti de son repaire , & fatigué de l'aboiement des roquets qu'il a fait taire par le seul aspect de sa crinière hérissée. Il y en a quelques-uns qu'il a écrasés en les courbant sous sa patte maiestueuse ; les autres ont pris la fuite.

Je lui ai entendu dire mille fois qu'il était au désespoir de n'avoir pu être l'ami de *Crébillon* ; qu'il avait toujours estimé son talent plus que sa personne ; mais qu'il ne lui pardonnerait jamais d'avoir refusé d'approuver Mahomet.

Je ne dirai rien de la sublimité de ses talens en tout genre. Il n'en est aucun où il n'ait répandu beaucoup d'érudition, de grace, de goût & de philosophie. Du reste, c'est à l'Europe entière à faire son éloge. Ses ouvrages répandus d'un pôle à l'autre, sont des matériaux suffisans pour l'entreprendre. Heureux celui qui saura les apprécier, & parler dignement d'un homme aussi célèbre & aussi rare ! Tout le monde connaît sa facilité pour écrire ; mais personne n'a vu ce dont mes yeux ont été les témoins pour sa tragédie de Zulime.

Son secretaire avait égaré, on brûlé comme brouillon inutile, le cinquième acte de cette tragédie. M. de *Voltaire* le refit de nouveau en très-peu de temps, & sur de nouvelles idées qui lui furent suscitées par les circonstances.

Je lui ai vu faire un nouveau rôle de *Cicéron* dans le quatrième acte de *Rome sauvée*, lorsque nous jouâmes cette pièce au mois d'auguste 1750, sur le théâtre

de madame la duchesse du *Maine*, au château de Sceaux. Je ne crois pas qu'il soit possible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique & de plus enthousiaste que M. de *Voltaire* dans ce rôle. C'était, en vérité, *Cicéron* lui-même tonnait de la tribune aux harangues sur le destructeur de la patrie, des lois, des mœurs & de la religion. Je me souviendrai toujours que madame la duchesse du *Maine*, après lui avoir témoigné son étonnement & son admiration sur ce nouveau rôle qu'il venait de composer, lui demanda quel était celui qui avait joué le rôle de *Lentulus Sura*, & que M. de *Voltaire* lui répondit: *Madame, c'est le meilleur de tous*. Ce pauvre hère qu'il traitait avec tant de bonté, c'était moi-même; & ce n'était pas ce qui flatta le plus les marquis, les comtes & les chevaliers, dont j'étais alors le camarade.

Je ne finirai point cet article sans citer encore quelques anecdotes qui sont à ma connaissance, & qui serviront peut-être

à donner encore quelques idées particulières du caractère de M. de *Voltaire*.

Personne n'ignore qu'à la mort du célèbre *Baron*, ainsi qu'à la retraite de *Beaubourg*, l'emploi tragique & comique de ces deux grands comédiens fut donné à *Sarrafin*, qui ne suivait alors que de bien loin les traces de ses maîtres. C'est ce qui lui attira une assez bonne plaisanterie de M. de *Voltaire*, lorsque ce dernier le chargea du rôle de *Brutus* dans la tragédie de ce nom. On répétait la pièce au théâtre; & la mollesse de *Sarrafin* dans son invocation au dieu *Mars*, le peu de fermeté, de grandeur & de majesté qu'il mettait dans le premier acte, impatienta tellement M. de *Voltaire*, qu'il lui dit avec une ironie sanglante : *Monsieur, songez donc que vous êtes Brutus, le plus fermé de tous les consuls Romains, & qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : Ah ! bonne Vierge, faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie.*

Il résulta de ce nouveau genre de donner des leçons , que *Sarrafin* n'en fut ni plus vigoureux ni plus mâle , parce que ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étaient en lui , & qu'il ne fut vraiment bon acteur que dans les choses pathétiques. Il ignorait l'art de peindre les passions avec énergie. On ne lui vit jamais l'ame de *Mithridate* , ni la noblesse d'*Auguste*.

L'on connaît la célébrité que mademoiselle *Dumesnil* s'était acquise dans le rôle de *Méropé* , & qu'elle a constamment soutenue pendant vingt ans ; cette même célébrité ne fut cependant pas à l'abri du sarcasme de M. de *Voltaire*. Lorsqu'il fit répéter *Méropé* pour la première fois , il trouvait que cette fameuse actrice ne mettait ni assez de force ni assez de chaleur dans le quatrième acte , quand elle investive *Polifonte*. Il faudrait , lui dit mademoiselle *Dumesnil* , avoir le diable au corps , pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. Eh , vraiment oui , mademoiselle , lui répondit M. de

Voltaire, c'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts. Je crois que M. de *Voltaire* disait alors une grande vérité.

Il était un jour questionné sur la préférence que les uns accordaient à mademoiselle *Dumesnil* sur mademoiselle *Clairon*, & sur l'enthousiasme que cette dernière excitait, au grand regret de celle qui lui avait servi de modèle. Ceux qui tenaient encore au vieux goût, prétendaient que pour attacher l'ame, la remuer & la déchirer, il fallait avoir, comme mademoiselle *Dumesnil*, de la machine à *Corneille*, & que mademoiselle *Clairon* n'en avait point. Elle l'a dans la gorge, s'écria M. de *Voltaire* : & la question fut jugée.

Une très-jeune & jolie demoiselle, fille d'un procureur au parlement, jouait avec moi le rôle de *Palmire* dans *Mahomet*, sur le théâtre de M. de *Voltaire*. Cette aimable enfant, qui n'avait que quinze ans, était fort éloignée de pou-

voir débiter avec force & énergie les im-
précations qu'elle vomit contre son ty-
ran. Elle n'était que jeune , jolie & in-
téressante : aussi M. de *Voltaire* s'y prit-
il à son égard avec plus de douceur ; &
pour lui remontrer combien elle était
éloignée de la situation de son rôle , il
lui dit : “Mademoiselle , figurez - vous
„ que Mahomet est un imposteur , un
„ fourbe , un scélérat , qui a fait poi-
„ gnarder votre père , qui vient d'em-
„ poisonner votre frère , & qui , pour
„ couronner ses bonnes œuvres , veut
„ absolument coucher avec vous. Si tout
„ ce petit manège vous fait un certain
„ plaisir , ah ! vous avez raison de le mé-
„ nager comme vous faites ; mais pour
„ le peu que cela vous répugne , voici ,
„ mademoiselle , comme il faut vous y
„ prendre. „

Alors M. de *Voltaire* , répétant lui-même
cette imprécation , donna à cette pauvre
innocente , rouge de honte & tremblante
de peur , une leçon d'autant plus précieuse

qu'elle joignait le précepte à l'exemple. Elle devint par la fuite une actrice très-agréable.

En 1755, étant aux Délices, près de Genève, dans la maison que M. de *Voltaire* venait d'acquérir du procureur général *Tronchin*, je devins le dépositaire de l'Orphelin de la Chine, que l'auteur avait fait d'abord en trois actes, & qu'il nommait ses *magots*. C'est en conférant avec lui sur cet ouvrage, d'un caractère noble & d'un genre aussi neuf, qu'il me dit : “ Mon ami, vous avez les inflexions
 „ de la voix naturellement douces, gar-
 „ dez - vous bien d'en laisser échapper
 „ quelques-unes dans le rôle de *Gengis*.
 „ Il faut bien vous mettre dans la tête
 „ que j'ai voulu peindre un tigre qui,
 „ en caressant sa femelle, lui enfonce
 „ ses griffes dans les reins. Si vos ca-
 „ marades trouvent quelques longueurs
 „ dans le cours de l'ouvrage, je leur
 „ permets de faire des coupures; ce sont
 „ des citoyens qu'il faut quelquefois sa-

„ crifier au salut de la république ; mais
„ faites enforte que l'on en use modéré-
„ ment, car les faux connoisseurs sont
„ souvent plus à craindre pour ces sortes
„ de changemens, que ceux qui sont
„ bonnement ignorans. „

Après mon départ de Ferney, au mois d'avril 1762, M. de *Voltaire* eut la fantaisie de faire jouer sur son petit théâtre la tragédie de l'Orphelin de la Chine. Le libraire *Cramer* s'était exercé avec M. le duc de *Villars* sur le rôle de *Gengis*. Il n'y a personne qui ne soit instruit de la prétention de ce grand seigneur, pour bien enseigner à jouer la comédie. Aussi fit-il de son élève *Cramer* un froid & plat déclamateur ; & c'est ce dont M. de *Voltaire* ne tarda pas à s'appercevoir. Dès la première répétition, il sentit plus que jamais que l'on pouvait être en même temps duc, bel esprit, & le fils d'un grand homme ; mais que ni l'un ni l'autre de ces titres ne donnait du talent pour exercer les beaux arts, des connoissances

pour les approfondir, & du goût pour les bien juger.

M. de *Voltaire* se mit à persiffler son *Cramer*, & promit de le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût changé sa diction. Le fidelle Genevois fit des études incroyables, pour oublier tout ce que son maître lui avait appris, & revint au bout de quinze jours à Ferney, pour répéter de nouveau son rôle avec M. de *Voltaire*, qui s'appercevant d'un grand changement, s'écria avec joie à madame *Denis*: *Ma nièce, Dieu soit loué! Cramer a dégorgé son duc.*

Depuis plus de trente ans l'on n'avait pas encore vu de cabale aussi forte que celle qui s'éleva contre M. de *Voltaire* à la première représentation de la tragédie d'*Oreste* (si toutefois l'on en excepte celle qui fut faite contre Adélaïde du Guesclin) sifflée depuis cinq heures jusqu'à huit. Cependant la plus saine partie du public, celle dont le jugement seul demeure, parce qu'il est impartial, l'em-

portait de temps en temps sur les fanatiques de *Crébillon*, & témoignait alors sa satisfaction par les acclamations les moins suspectes. C'est dans ces momens de transport & d'ivresse, que M. de *Voltaire* s'élançant à mi-corps de sa loge, se mit à crier de toutes ses forces : *Applaudissez, applaudissez, braves Athéniens ; c'est du Sophocle tout pur.*

Cette franchise & cette admirable présence d'esprit caractérisaient à chaque heure du jour l'homme unique dont nous avons recueilli quelques anecdotes. En voici une qui le montre tel que la nature l'avait formé, c'est-à-dire, vif, éloquent, & toujours philosophe.

En 1743, à la troisième ou quatrième représentation de *Mérope*, M. de *Voltaire* fut frappé d'un défaut de dialogue dans les rôles de *Polifonte* & d'*Erox*. De retour de chez madame la marquise du *Châtelet*, où il avait soupé, il rectifia ce qui lui avait paru vicieux dans cette scène du premier acte, fit un paquet de

tes corrections , & donna ordre à son domestique de les porter chez le sieur *Paulin* , homme très - estimable , mais acteur très-médiocre , & qu'il élevait , disait-il , à la brochette , pour jouer les tyrans. Le domestique observa à son maître qu'il était plus de minuit , & qu'à cette heure il lui était impossible de réveiller M. *Paulin*. *Va , va* , lui repliqua l'auteur de *Mérope* , *les tyrans ne dorment jamais*.

D É C L A R A T I O N

De M. DE VOLTAIRE au ROI DE PRUSSE , remise de sa main au ministre de Sa Majesté à Francfort , 1753.

JE suis mourant ; je proteste devant DIEU & devant les hommes , que n'étant plus au service de Sa Majesté le roi de Prusse , je ne lui suis pas moins attaché , ni moins soumis à ses volontés , pour le peu de temps que j'ai à vivre.

Il m'arrête à Francfort pour le livre de ses poésies , dont il m'avait fait présent.

Je reste en prison jusqu'à ce que le livre revienne de Hambourg. J'ai rendu au ministre de Sa Majesté Prussienne à Francfort, toutes les lettres que j'avais conservées de Sa Majesté, comme des marques chères des bontés dont elle m'avait honoré. Je rendrai à Paris toutes les autres lettres qu'il pourra me redemander.

Sa Majesté veut ravoit un contrat qu'elle avait daigné faire avec moi : je suis assurément prêt à le rendre comme tout le reste ; & dès qu'il sera retrouvé, je le rendrai ou le ferai rendre. Cet écrit, qui n'était point un contrat, mais un pur effet de la bonté du roi, ne tirant à aucune conséquence, était sur un papier de la moitié plus petit que celui que d'Arget porta de ma chambre à l'appartement du roi à Potsdam. Il ne contenait autre chose que des remerciemens de ma part, de la pension dont Sa Majesté me gratifiait avec la permission du roi mon maître, de celle qu'il accordait à ma nièce après ma mort, & de la croix & de la clef de chambellan,

Le roi de Prusse avait daigné mettre au bas de ce petit feuillet, autant qu'il m'en souvient : *Je signe de grand cœur le marché que j'avais envie de faire, il y a plus de quinze ans.* Ce papier, absolument inutile à Sa Majesté, à moi, au public, sera certainement rendu dès qu'il sera retrouvé parmi mes autres papiers. Je ne peux ni ne veux en faire le moindre usage. Pour lever tout soupçon, je me déclare criminel de lèse-majesté envers le roi de France mon maître, & le roi de Prusse, si je ne rends le papier à l'instant qu'il sera entre mes mains.

Ma nièce, qui est auprès de moi dans ma maladie, s'engage sous le même serment, à le rendre si elle le retrouve. En attendant que je puisse avoir communication de mes papiers à Paris, j'annule entièrement ledit écrit; je déclare ne prétendre rien de Sa Majesté le roi de Prusse, & je n'attends rien, dans l'état cruel où je suis, que la compassion que doit sa grandeur d'ame à un homme mourant,

PIECES

qui avait tout sacrifié & qui a tout perdu
pour s'attacher à lui , qui l'a servi avec
zèle , qui lui a été utile , qui n'a jamais
manqué à sa personne , & qui comptait
sur la bonté de son cœur. Je suis obligé de
dictér , ne pouvant écrire. Je signe avec
le plus profond respect , la plus pure in-
nocence , & la douleur la plus vive ,

Voltaire.

LES J'AI VU ,

*Attribués faussement à M. DE VOL-
TAIRE , & qui le firent mettre à la
Bastille , sous la régence , en 1716.*

TRISTES & lugubres objets ,
J'ai vu la Bastille & Vincennes ,
Le Châtelet, Bicêtre , & mille prisons
pleines

De braves citoyens , de fideles sujets :

J'ai vu la liberté ravie ,

De la droite raison la règle pour suivie :

J'ai vu le peuple gémissant

Sous un rigoureux esclavage :

J'ai

JUSTIFICATIVES. 127

J'ai vu le soldat rugissant,
Crever de faim, de soif, de dépit & de
rage :

J'ai vu les sages contredits,

Leurs remontrances inutiles :

J'ai vu des magistrats vexer toutes les
villes

Par des impôts crians & d'injustes édits :

J'ai vu sous l'habit d'une femme (*)

Un démon nous donner la loi ;

Elle sacrifia son Dieu, sa foi, son ame,

Pour séduire l'esprit d'un trop crédule
roi :

J'ai vu dans ce temps redoutable,

Le barbare ennemi (**) de tout le genre
humain,

Exercer dans Paris, les armes à la main,

Une police épouvantable :

J'ai vu les traitans impunis :

J'ai vu les gens d'honneur persécutés,
bannis :

(*) Madame de *Maintenon*.

(**) M. d'*Argenson*.

J'ai vu même l'erreur en tous lieux triom-
phante ,

La vérité trahie , & la foi chancelante :

J'ai vu le lieu saint avili :

J'ai vu Port-royal démoli :

J'ai vu l'action la plus noire

Qui puisse jamais arriver ;

L'eau de tout l'Océan ne pourrait la
laver ,

Et nos derniers neveux auront peine à la
croire ;

J'ai vu dans ce séjour par la grace habité,

Des sacrilèges , des profanes

Remuer , tourmenter les mânes

Des corps marqués au sceau de l'immor-
talité.

Ce n'est pas tout encore : j'ai vu la préla-
ture

Se vendre , ou devenir le prix de l'impof-
ture :

J'ai vu les dignités en proie aux ignorans :

J'ai vu les gens de rien tenir les premiers
rangs :

J'ai vu de saints prélats devenir la victime

JUSTIFICATIVES. 279

Du feu divin qui les anime.

O temps ! ô mœurs ! j'ai vu dans ce siècle,
maudit

Ce cardinal , l'ornement de la France ,
Plus grand encor , plus saint qu'on ne
le dit ,

Reffentir les effets d'une horrible ven-
geance :

J'ai vu l'Hypocrite honoré :

J'ai vu , c'est tout dire , le jésuite adoré :

J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda , par vengeance , à nos desirs ar-
dens :

J'ai vu ces maux , & je n'ai pas vingt
ans.

F I N.

2-6
 2-6
 13-6
 1-6
 2-6
 12-6
 9-0
 2-6
 1-6
 6
 1-6
 2-9-0



100
 106
 124
 130